BK.2

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUÈDE,

Par Mr. DE VOLTAIRE.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Aux DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. XXXII.

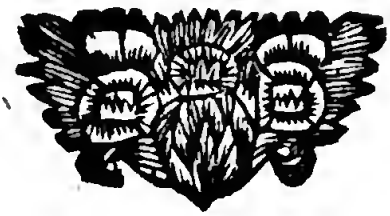
ARGUMENT

DU

LIVRE CINQUIEME.

ETat de la Porte Ottomane : Charles ſejourne près de Bender : Ses occupations : Ses intrigues à la Porte, ſes deſſeins : Auguſte remonte ſur ſon Trône : Le Roi de Dannemarck fait une deſcente en Suede : Tous les autres Etats de Charles ſont attaquez : Le Czar

Czar triomphe dans Moſcou: Affaire du Pruth: Hiſtoire de la Czarinne.



HIS-

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE CINQUIEME.

ACHMET III. Gouvernoit alors l'Empire de Turquie. Il avoit été mis en 1703. ſur le trône à la place de ſon Frere Mouſtapha, par une revolution ſemblable à celle qui avoit donné en Angleterre la Couronne de

Jacques II. à ſon Gendre Guillaume. Mouſtapha gouverné par ſon Muphti, que les Turcs abhorroient, ſouleva contre lui tout l'Empire. Son armée avec laquelle il comptoit punir les mécontens, ſe joignit à eux. Il fut pris, depoſé en cérémonie, & ſon frere tiré du Serail pour devenir Sultan, ſans qu'il y eût preſque une goute de ſang repandue. Achmet renferma le Sultan depoſé dans le Serail de Conſtantinople, où il vecut encore quelques années au grand étonnement de la Turquie, accoutumée à voir la mort de ſes Princes ſuivre toujours leur detrônement.

Le nouveau Sultan, pour toute recompenſe d'une Couronne qu'il devoit aux Miniſtres, aux Generaux, aux Officiers des Janiſſaires, enfin à ceux qui avoient eu part à la revolution, les fit tous perir les uns après les autres, de peur qu'un jour ils n'en tentaſſent une ſeconde. Par le ſacrifice de tant de braves gens il affoiblit les forces de l'Empire, mais il affermit ſon trône. Il s'apliqua depuis à amaſſer des treſors; c'eſt le premier des Ottomans qui ait oſé alterer un peu la monnoïe & établir de nouveaux impôts; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entrepriſes, de crainte d'un

ſou-

RK2/10406 Pt

ſoulevement : car la rapacité & la tirannie du Grand Seigneur ne s'étendent preſque jamais que ſur les Officiers de l'Empire, qui quels qu'ils ſoient, ſont eſclaves Domeſtiques du Sultan ; mais le reſte des Muſulmans vit dans une ſecurité profonde, ſans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel étoit l'Empereur des Turcs, chez qui le Roi de Suede vint chercher un azile. Dès que Charles fut ſur ſes terres à Ozakou, il écrivit au Sultan la lettre ſuivante :

A Très-Haut, Très-Glorieux, Invincible & Auguſte Empereur de pluſieurs Empires, Roi de pluſieurs Royaumes, Chef & Protecteur de pluſieurs Nations, puiſſe le Tout-Puiſſant benir & prolonger votre Regne.

NOUS donnons avis à Votre Hauteſſe Imperiale, par cette lettre ſignée de notre main Royale, qu'après avoir châtié avec autant de proſperité que de juſtice, les perfides violateurs de la foi des Traitez & de la loi des Nations, après avoir chaſſé le Roi Auguſte de la Pologne, dont il étoit le tiran plûtôt que le Roi, & avoir donné aux Polo-

nois un Roi de leur nation ami de votre ſublime Porte, après avoir pourſuivi le Czar fuyant devant nous juſqu'à Pultowa, le Ciel a permis que notre armée fatiguée par de longues marches & manquant de tout, ait été accablée par des ennemis qui étoient trois fois ſuperieurs en nombre, & que ce jour ait été malheureux pour nous.

N'étant point en lieu de ramaſſer de nouvelles forces, & abhorrant de tomber entre des mains barbares & perfides, nous ſommes venus chercher dans les Etats de Votre Hauteſſe Imperiale, un azile & les moyens de retourner en Pologne rejoindre nos armées, & y ſoutenir le Roi que nous y avons fait.

Ce que nous deſirons eſt d'avoir votre amitié, & de vous donner la nôtre. Pour preuve de notre ſincere affection, nous vous remontrons que ſi le Czar, dont l'ambition n'eſt guidée, ni par la juſtice, ni par l'honneur, ni par le vrai courage, a le tems de profiter de notre malheur, il tombera ſur vos Terres quand vous l'attendrez le moins, comme il a attaqué nos Provinces; mais que dis-je! Quand vous l'attendrez le moins? N'a-t-il pas déja bâti des Forts ſur le Tanais & ſur les Palus Meotides? N'a-t-il pas déja des flottes qui vous menacent?

Rien n'eſt plus convenable pour le prevenir, qu'une nouvelle Alliance entre vo-

tre

tre ſublime Porte & nous ; de ſorte que nous puiſſions retourner en Pologne & dans nos Etats avec vos vaillantes Troupes, & porter encore nos armes dans l'Empire de ce perfide Czar, pour arrêter ſon injuſte ambition.

Nous n'oublierons jamais les faveurs que nous aurons reçues de vous, & nous ferons gloire d'être inviolablement votre fidele ami,

CHARLES XII. *Fils de Charles XI.*
A Ozakou, le 13. Juillet 1709.

Le Roi permit qu'on fît partir cette lettre trop injurieuſe à ſes ennemis, & qui dementoit ſon caractere ; ſoit qu'après avoir reſpecté le Czar & le Roi Auguſte dans ſes victoires, il fût aigri dans ſa defaite, ſoit qu'il crût que le ſtile Turc étoit d'outrager ceux contre leſquels on demande du ſecours.

Achmet qui l'avoit prevenu par une ſolemnelle Ambaſſade dans le tems de ſes triomphes, lui fit ſentir alors la difference qu'il mettoit entre un Empereur des Turcs & un Roi d'une partie de la Scandinavie, Chrêtien, vaincu, & fugitif. Il ne lui fit réponſe que ſix mois après ; mais ſans s'expliquer ſur l'union propoſée contre le Czar.

CEtte propoſition, lui écrivit le Sultan; *demande un mûr examen. Je m'en raporterai à la prudence de mon grand Divan. J'eſtime votre amitié, & je vous accorde la mienne avec ma protection. J'ai envoyé mes ordres aux Pachas de Natolie, & de Romelie, afin de vous fournir une eſcorte pour vous conduire ſûrement où vous ſouhaiterez. Juſſuf Pacha, Seraſquier de Bender, vous fournira cinq cens dollars * par jour, avec toutes les proviſions neceſſaires, pour vous, pour tous ceux qui vous accompagnent, & pour vos Ecuries, afin que vous puiſſiez ſubſiſter en Roi.*

Donné à Conſtantinople le premier de la Lune de Scheval 1121. de l'Egire.

Charles dès le moment qu'il s'étoit retiré ſur les terres des Turcs, conçut le deſſein d'armer l'Empire Ottoman contre ſes ennemis. Il ſe flatoit déja de ſe voir à la tête d'une armée de Turcs, ramenant la Pologne ſous le joug, & ſoumettant le Moſcovite. M. de Neugbaver partit d'Ozakou, pour Conſtantinople, en qualité d'Envoïé extraordinaire de Charles. Le Comte Poniatowsky, homme auſſi habile

* Un dollar vaut à peu près un écu de trois livres.

bile qu'intrepide, insinuant, souple, né avec le don de persuader, & de plaire à toutes les Nations, accompagna l'Ambassade Suedoise, mais sans caractere, pour sonder en secret les dispositions du Ministere de Constantinople sans l'embarras du Cérémonial, & sans trop causer de soupçons: il sut gagner en peu de tems la bienveillance du Grand Visir, qui le combla de presens; il eut l'adresse de faire tenir une lettre du Roi de Suede à la Sultane Validé, Mere de l'Empereur regnant, autrefois maltraitée par son Fils, mais qui commençoit à prendre du credit dans le Serail. Il se lia étroitement avec un François nommé Bru, qui avoit été Chancelier de l'Ambassade Françoise. Cet homme ne cessoit de raconter les exploits du Roi de Suede au Chef des Eunuques de la Sultane; celui-ci charmoit sa Maîtresse par ces recits. La Sultane par une secrette inclination, dont presque toutes les femmes se sentent surprises en faveur des hommes extraordinaires, même sans les avoir vûs, prenoit hautement dans le Serail le parti de ce Prince. Elle ne l'apelloit que son Lion: Quand voulez-vous donc, disoit-elle quelquefois au Sultan son Fils, aider mon Lion à devorer ce Czar? Elle passa même par dessus les

Loix auſteres du Serail au point d'écrire de ſa main pluſieurs lettres au Comte de Poniatowsky, entre les mains duquel elles ſont encore, au tems qu'on écrit cette Hiſtoire. Un de ceux qui ſeconderent le plus adroitement les deſſeins de Poniatowsky, fut le Medecin Fonſeca Portugais, établi à Conſtantinople, homme ſavant & delié, qui joignoit la connoiſſance des hommes à celle de ſon art, & dont la profeſſion lui procuroit des entrées à la Porte Ottomane, & ſouvent la confiance des Viſirs.

Enfin le parti du Roi de Suede étoit devenu ſi puiſſant à Conſtantinople, par l'adreſſe de Poniatowsky, que la faction de l'Envoïé Moſcovite crut qu'il n'y avoit d'autre reſſource pour elle que de l'empoiſonner. On gagna un de ſes Domeſtiques qui devoit lui donner le poiſon dans du caffé; le crime fut découvert avant l'execution, on trouva le poiſon entre les mains du Domeſtique dans une petite phiole que l'on porta au Grand Seigneur. L'empoiſonneur fut jugé en plein Divan, & condamné aux galeres; parce que la juſtice des Turcs ne punit jamais par mort les crimes qui n'ont pas été executez.

Le Grand Viſir paroiſſoit auſſi empreſſé

ſé que la Sultane Validé à ſervir le Roi de Suede: il dit à Poniatowski, en lui donnant une bourſe de mille ducats, je prendrai votre Roi d'une main, & une épée dans l'autre, & je le conduirai à Moſcou, à la tête de deux cens mille hommes. Ce Viſir nommé Chourlouly Ali-Pacha, étoit un très-grand Miniſtre, entendant la guerre, meilleur Politique que ne le ſont d'ordinaire ſes ſemblables. Il avoit mis un grand ordre dans les Finances de l'Empire. Il donnoit volontiers de petites ſommes, ce qui lui faiſoit des Creatures; mais il en recevoit encore plus volontiers de groſſes, quand il s'agiſſoit de Negociations importantes; c'eſt pourquoi on s'étonnoit qu'il parût ſi favorable à un Roi malheureux qui avoit alors peu à donner. Il étoit fils d'un Païſan du village de Chourlou; parmi les Turcs ce n'eſt point un reproche pour un grand homme qu'une telle extraction: la naiſſance eſt comptée pour rien dans ce Païs: les ſervices y ſont cenſez tout faire. Il n'eſt pas rare d'y voir le fils d'un laboureur élevé au Miniſtere, & le fils d'un Viſir mener la charuë.

Cependant on avoit conduit le Roi avec honneur à Bender, par le Deſert qui s'apelloit autrefois la ſolitude des Ge-

tes. Les Turcs eurent ſoin que rien ne manquât ſur ſa route de tout ce qui pouvoit rendre ſon voyage plus agreable. Beaucoup de Polonois, de Suedois, de Coſaques, échapez les uns après les autres des mains des Moſcovites, venoient par differens chemins groſſir ſa ſuite ſur la route. Il avoit avec lui dix-huit cens hommes quand il ſe trouva à Bender; tout ce monde étoit nourri, logé, eux & leurs chevaux aux dépens du Grand Seigneur.

Le Roi choiſit de camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le Seraſquier Juſſuf Pacha lui fit dreſſer une tente magnifique, & on en fournit à tous les Seigneurs de ſa ſuite. Quelque tems après le Prince ſe fit bâtir une maiſon dans cet endroit, ſes Officiers en firent autant à ſon exemple: les Soldats dreſſerent des baraques; de ſorte que ce Camp devint inſenſiblement une petite ville. Le Roi n'étant point encore gueri de ſa bleſſure, il fallut lui tirer du pied un os carié: mais dès qu'il pût monter à cheval, il reprit ſes fatigues ordinaires; toujours ſe levant avant le ſoleil, laſſant trois chevaux par jour, faiſant faire l'exercice à ſes Soldats; ſeulement il joüoit quelquefois aux échecs

avec

avec le General Poniatowsky, ou Monſieur de Grothuſen ſon Treſorier. Ceux qui vouloient lui plaire, l'accompagnoient dans ſes courſes à cheval & étoient en bottes tout le jour. Un matin qu'il entroit chez ſon Chancelier Mullern qui étoit encore endormi, il defendit qu'on l'éveillât, & attendit dans l'anti-chambre. Il y avoit un grand feu dans la cheminée, & quelques paires de ſouliers auprès, que Mullern avoit fait venir d'Allemagne pour ſon uſage : le Roi les jetta tous dans le feu & s'en alla. Quand le Chancelier ſentit à ſon reveil l'odeur du cuir brûlé, & en aprit la raiſon : „ Voila un étrange Roi, dit-il, dont „ il faut que le Chancelier ſoit toujours „ botté.“

Il ſe trouvoit à Bender dans une abondance de toutes choſes, bien rare pour un Prince vaincu & fugitif ; car outre les proviſions plus que ſuffiſantes, & les cinq cens écus par jour qu'il recevoit de la magnificence Ottomane, il tiroit encore de l'argent de la France, & il empruntoit des Marchands de Conſtantinople. Une partie de cet argent ſervit à menager des intrigues dans le Serail, à acheter la faveur des Viſirs, ou à procurer leur perte. Il repandoit l'autre partie avec profuſion parmi

parmi ſes Officiers, & les Janiſſaires de Bender. Grothuſen ſon Favori & ſon Treſorier, étoit le diſpenſateur de ſes liberalitez : c'étoit un homme qui contre l'uſage de ceux qui ſont en cette place, aimoit autant à donner que ſon Maître. Il lui aporta un jour un compte de ſoixante mille écus, en deux lignes : dix mille écus donnez aux Suedois & aux Janiſſaires par les ordres genereux de Sa Majeſté, & le reſte mangé par moi. „ Voilà comme j'aime que mes amis me „ rendent leur compte, dit ce Prince: „ Mullern me fait lire des pages entieres „ pour des ſommes de dix mille francs. „ J'aime mieux le ſtile laconique de „ Grothuſen." Un de ſes vieux Officiers ſoupçonné d'être un peu avare, ſe plaignit à lui de ce que Sa Majeſté donnoit tout à Grothuſen : „ Je ne donne de „ l'argent, répondit le Roi, qu'à ceux „ qui ſavent en faire uſage." Cette generoſité le reduiſit ſouvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'œconomie dans ſes liberalitez eût été auſſi honorable, & plus utile; mais c'étoit le defaut de ce Prince, de pouſſer à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'Etrangers accouroient de Conſtantinople pour le voir. Les Turcs, les

les Tartares du voiſinage y venoient en foule, tous le reſpectoient & l'admiroient. Son opiniâtreté à s'abſtenir du vin, & ſa regularité à aſſiſter deux fois par jour aux Prieres Publiques, leur faiſoient dire; c'eſt un vrai Muſulman. Ils brûloient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moſcovie.

Dans ce loiſir de Bender qui fut plus long qu'il ne penſoit, il prit inſenſiblement du goût pour la lecture. Le Baron Fabrice, fils du Premier Miniſtre du Duc de Holſtein, jeune homme aimable, qui avoit dans l'eſprit cette gaïeté, & ce tour aiſé qui plaît aux Princes, fut celui qui l'engagea à lire. Il étoit envoïé auprès de lui à Bender pour y menager les interêts du jeune Duc de Holſtein, & il y réuſſit en ſe rendant agreable. Il avoit lû tous les bons Auteurs François. Il fit lire au Roi les Tragedies du grand Corneille, celles de M. Racine, & les ouvrages de M. Deſpreaux. Le Roi ne prit nul goût aux Satires de ce dernier, qui en effet ne ſont pas les meilleures piéces; mais il aimoit fort ſes autres Ecrits. Quant il lut cette Epitre au Roi de France Louis XIV. où l'Auteur traite Alexandre de fou & d'enragé, il dechira le feuillet.

De

De toutes les Tragedies Françoiſes, Mithridate étoit celle qui lui plaiſoit davantage, parce que la ſituation de ce Roi vaincu, & reſpirant la vengeance, étoit conforme à la ſienne. Il montroit avec le doigt à M. Fabrice les endroits qui le frapoient; mais il n'en vouloit lire aucun tout haut, ni hazarder jamais un mot en François: même quand il vit depuis à Bender M. Deſaleurs Ambaſſadeur de France à la Porte, homme d'un merite diſtingué, mais qui ne ſavoit que ſa langue naturelle; il répondit à cet Ambaſſadeur en Latin, & ſur ce que Deſaleurs proteſta qu'il n'entendoit pas quatre mots de cette langue, le Roi plûtôt que de parler François, fit venir un Interprête.

Telles étoient les occupations de Charles XII. à Bender, où il attendoit qu'une armée de Turcs vînt à ſon ſecours. Pour déterminer la Porte Ottomane à cette guerre, il detacha environ huit cens Polonois & Coſaques de ſa ſuite, auſquels il ordonna de paſſer le Nieſter qui coule près de Bender, & d'aller obſerver ce qui ſe paſſoit ſur les frontiéres de Pologne.

Les troupes Moſcovites repanduës dans ces quartiers-là, ne manquerent pas de fondre

fondre ſur cette petite troupe, & de la pourſuivre juſques ſur les Etats du Grand Seigneur : c'étoit ce qu'attendoit le Roi de Suede. Ses Miniſtres & ſes Emiſſaires à la Porte crierent contre cette irruption, & exciterent les Turcs à la vengeance ; mais l'argent du Czar ſurmonta tout. Tolſtoy ſon Envoyé à Conſtantinople, donna au Grand Viſir & à ſes Creatures une partie des ſix millions que l'on avoit trouvez à Pultowa dans la caiſſe militaire du Roi de Suede. Avec une pareille juſtification le Divan ne trouva point le Czar coupable. Loin même de parler de lui faire la guerre, on accorda à ſon Envoyé des honneurs & des privileges dont les Miniſtres Moſcovites n'avoient point encore joui à Conſtantinople : on lui permit d'avoir un Serail, c'eſt-à-dire, un palais dans le quartier des Francs, & de communiquer avec les Miniſtres Etrangers. Le Czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le General Mazeppa, comme Charles XII. s'étoit fait livrer le malheureux Patkul. Chourlouly Ali-Pacha ne ſavoit plus rien refuſer à un Prince qui demandoit en donnant des millions : ainſi ce même Grand Viſir, qui auparavant avoit promis ſolemnellement de mener le

le Roi de Suede en Moſcovie avec deux cens mille hommes, oſa bien lui faire propoſer de conſentir au ſacrifice du General Mazeppa. Charles fut outré de cette demande. On ne ſçait juſqu'où le Viſir eût pouſſé l'affaire, ſi Mazeppa âgé de ſoixante & dix ans ne fût mort preciſement dans cette conjoncture. La douleur & le depit du Roi augmenterent quand il aprit que Tolſtoy devenu l'Ambaſſadeur du Czar à la Porte, étoit publiquement ſervi par des Suedois faits eſclaves à Pultowa, & qu'on vendoit tous les jours ces braves ſoldats dans le marché de Conſtantinople. L'Ambaſſadeur Moſcovite diſoit même hautement, que les troupes Muſulmanes qui étoient à Bender y étoient plus pour s'aſſurer du Roi que pour lui faire honneur.

Charles abandonné par le Grand Viſir, vaincu par l'argent du Czar en Turquie, après l'avoir été par ſes armes dans l'Ukraine, ſe voïoit trompé, dedaigné par la Porte, preſque priſonnier parmi des Tartares. Sa ſuite commençoit à deſeſperer. Lui ſeul tint ferme & ne parut pas abatu un moment; il crut que le Sultan ignoroit les intrigues de Chourlouly Ali ſon Grand Viſir: il reſolut de les lui aprendre, & Poniatowsky ſe chargea de cette

cette commiſſion hardie. Le Grand Seigneur va tous les Vendredis à la Moſquée entouré de ſes Solaks, eſpeces de gardes dont les turbans ſont ornez de plumes ſi hautes qu'elles derobent le Sultan à la vûë du peuple. Quand on a quelque placet à preſenter au Grand Seigneur, on tâche de ſe mêler parmi ces gardes, & on leve en haut le placet. Quelquefois le Sultan daigne le prendre lui-même; mais le plus ſouvent il ordonne à un Aga de s'en charger, & ſe fait enſuite repreſenter les placets au ſortir de la Moſquée. Il n'eſt pas à craindre qu'on oſe l'importuner de memoires inutiles, & de placets ſur des bagatelles, puiſqu'on écrit moins à Conſtantinople en toute une année qu'à Paris en un ſeul jour. On ſe hazarde encore moins à preſenter des memoires contre les Miniſtres, à qui pour l'ordinaire le Sultan les renvoye ſans les lire. Poniatowsky n'avoit que cette voye pour faire paſſer juſqu'au Grand Seigneur les plaintes du Roi de Suede. Il dreſſa un memoire accablant contre le Grand Viſir. M. de Feriol alors Ambaſſadeur de France le fit traduire en Turc. On donna quelque argent à un Grec pour le preſenter. Ce Grec s'étant mêlé parmi les gardes du Grand Seigneur, leva

le papier ſi haut, ſi long-tems, & fit tant de bruit, que le Sultan l'aperçut, & prit lui-même le memoire.

Quelques jours après le Sultan envoïa au Roi de Suede pour toute réponſe à ſes plaintes, vingt-cinq chevaux Arabes, dont l'un qui avoit porté ſa Hauteſſe étoit couvert d'une ſelle & d'une houſſe enrichies de pierreries avec des étriers d'or maſſif. Ce preſent fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçue en termes generaux & qui faiſoit ſoupçonner que le Miniſtre n'avoit rien fait que du conſentement du Sultan. Chourlouly qui ſavoit diſſimuler, envoïa auſſi cinq chevaux très-rares au Roi. Charles dit fierement à celui qui les amenoit: Retournez vers votre Maître, & dites-lui que je ne reçois point de preſens de mes ennemis.

M. Poniatowsky aïant déja oſé faire preſenter un memoire contre le Grand Viſir, conçut alors le hardi deſſein de le faire dépoſer. Il ſavoit que ce Viſir deplaiſoit à la Sultane Mere, que le Kiſlar Aga chef des Eunuques noirs, & l'Aga des Janiſſaires le haïſſoient: Il les excita tous trois à parler contre lui. C'étoit une choſe bien ſurprenante de voir un Chrêtien, un Polonois, un Agent ſans caractere d'un Roi Suedois refugié chez

les

les Turcs, cabaler preſque ouvertement à la Porte contre un Vice-Roi de l'Empire Ottoman, qui de plus étoit utile & même agreable à ſon Maître. Poniatowsky n'eût jamais réuſſi, & l'idée ſeule du projet lui eût couté la vie, ſi une puiſſance plus forte que toutes celles qui étoient dans ſes interêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du Grand Viſir Chourlouly.

Le Sultan avoit un jeune favori, qui a depuis gouverné l'Empire Ottoman, & a été tué en Hongrie en 1716. à la bataille de Petervaradin, gagnée ſur les Turcs par le Prince Eugene de Savoïe. Son nom étoit Coumourgi Ali-Pacha. Sa naiſſance n'étoit gueres differente de celle de Chourlouly: il étoit fils d'un porteur de charbon, comme Coumourgi le ſignifie, car Coumour veut dire charbon en Turc. L'Empereur Achmet II, Pere d'Achmet III., aïant rencontré dans un petit bois près d'Andrinople Coumourgi encore enfant, dont l'extrême beauté le frappa, le fit conduire dans ſon Serail. Il plut à Mouſtapha, fils aîné & Succeſſeur de Mahomet. Achmet III. en fit ſon favori. Il n'avoit alors que la charge de Selictar Aga, Porte-épée de la Couronne. Son extrême jeuneſſe ne lui permettoit pas de pretendre à l'emploi

de Grand Visir, mais il avoit l'ambition d'en faire. La faction de Suede ne put jamais gagner l'esprit de ce favori. Il ne fut en aucun tems l'ami de Charles, ni d'aucun Prince Chrêtien, ni d'aucun de leurs Ministres: mais en cette occasion, il servoit le Roi Charles XII. sans le vouloir; il s'unit avec la Sultane Validé & les grands Officiers de la Porte, pour faire tomber Chourlouly qu'ils haïssoient tous. Ce vieux Ministre qui avoit longtems & bien servi son Maître, fut la victime du caprice d'un Enfant, & des intrigues d'un Etranger. On le dépouilla de sa dignité & de ses richesses: on lui ôta sa femme, qui étoit fille du dernier Sultan Moustapha; & il fut relegué à Caffa, autrefois Theodosie, dans la Tartarie Crimée. On donna le Bul, c'est-à-dire le Sçeau de l'Empire à Numan Couprougly, Petit-fils du grand Couprougly qui prit Candie. Ce nouveau Visir étoit tel que les Chrêtiens mal instruits ont peine à se figurer un Turc, homme d'une vertu inflexible, scrupuleux observateur de la Loi, il opposoit souvent la justice aux volontez du Sultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le Moscovite, qu'il traitoit d'injuste & d'inutile; mais le même attache-

tachement à ſa loi qui l'empêchoit de faire la guerre au Czar malgré la foi des Traitez, lui fit reſpecter les devoirs de l'hoſpitalité envers le Roi de Suede. Il diſoit à ſon Maître: „ La loi te defend „ d'attaquer le Czar qui ne t'a point offenſé, mais elle t'ordonne de ſecourir „ le Roi de Suede qui eſt malheureux „ chez toi. „ Il fit tenir à ce Prince huit cens bourſes, une bourſe vaut cinq cens écus, & lui conſeilla de s'en retourner paiſiblement dans ſes Etats par les terres de l'Empereur d'Allemagne, ou par des vaiſſeaux François, qui étoient alors au Port de Conſtantinople; & que M. de Feriol, Ambaſſadeur de France à la Porte, offroit à Charles pour le tranſporter à Marſeille. Le Roi de Suede qui dans ſes proſperitez avoit outragé l'Empereur Allemand, & deſobligé Louis XIV. auroit cru trop s'humilier, de devoir ſon retour à la France, & trop riſquer ſa liberté en paſſant ſur les terres de l'Empire. Il refuſa avec hauteur ces deux voyes de retourner dans ſes Etats, & fit dire au Viſir & à M. de Feriol qu'il s'en tenoit à la promeſſe du Grand Seigneur, & qu'il eſperoit rentrer en Pologne en vainqueur avec une Armée de Turcs. Tandis qu'il faiſoit

dépendre ſa deſtinée des caprices d'un Viſir, & qu'il étoit reduit à recevoir des bien-faits & des affronts de la Cour Ottomane, tous ſes ennemis reveillez attaquoient ſes Etats.

La bataille de Pultowa fut d'abord le ſignal d'une revolution dans la Pologne. Le Roi Auguſte y retourna, proteſtant contre ſon abdication, contre la Paix d'Alrandſtad, & accuſant publiquement de brigandage & de barbarie Charles XII. qu'il ne craignoit plus. Il mit en priſon Finſten & Imof ſes Plenipotentiaires qui avoient ſigné ſon abdication, comme s'ils avoient en cela paſſé leurs ordres & trahi leur maître. Ses troupes Saxonnes qui avoient été le pretexte de ſon détrônement, le ramenerent à Varſovie accompagné de la plûpart des Palatins Polonois, qui lui aïant autrefois juré fidelité, avoient fait depuis les mêmes ſermens à Staniſlas, & revenoient en faire de nouveaux à Auguſte. Siniausky même rentra dans ſon parti, & perdant l'idée de ſe faire Roi, ſe contenta de reſter grand General de la Couronne. Fleming ſon Premier Miniſtre, qui n'avoit oſé demeurer en Saxe de peur d'être livré avec Patkul, contribua alors par ſon adreſſe à ramener à ſon Maître une grande partie de la Nobleſſe Polonoiſe.

Le

Le Pape releva ſes peuples du ſerment de fidelité qu'ils avoient fait à Staniſlas. Cette demarche du Saint Pere faite à propos, & apuïée des forces d'Auguſte, fut d'un aſſez grand poids : elle affermit le credit de la Cour de Rome en Pologne, où l'on n'avoit nulle envie de conteſter alors aux premiers Pontifes, le droit chimerique de ſe mêler du temporel des Rois. Chacun retournoit volontiers ſous la domination d'Auguſte, & recevoit ſans repugnance une abſolution inutile que le Nonce ne manqua pas de faire valoir comme neceſſaire.

La puiſſance de Charles & la grandeur de la Suede, toucherent alors à leur dernier periode. Plus de dix Têtes couronnées voioient depuis long-tems avec crainte & avec envie la domination Suedoiſe s'étendant loin de ſes bornes naturelles au-delà de la Mer Balthique, depuis la Duna juſqu'à l'Elbe La chute de Charles & ſon abſence reveillerent les interêts, & les jalouſies de tous ces Princes aſſoupies long-tems par des traitez, & par l'impuiſſance de les rompre.

Le Czar plus puiſſant qu'eux tous enſemble, profitant d'abord de ſa victoire, prit Vibourg & toute la Carelie, inonde la Finlande de troupes, mit le ſiege

vant Riga, & envoïa un Corps d'armée en Pologne pour aider Auguſte à remontrer ſur le trône. Cet Empereur étoit alors ce que Charles avoit été autrefois, l'arbitre de la Pologne & du Nord : mais il ne conſultoit que ſes interêts ; au lieu que Charles n'avoit jamais écouté que ſes idées de vangeance & de gloire. Le Monarque Suedois avoit ſecouru ſes Alliez, & accablé ſes ennemis ſans exiger le moindre fruit de ſes victoires : Le Czar ſe conduiſant plus en Prince, & moins en Héros, ne voulut ſecourir le Roi de Pologne qu'à condition qu'on lui cederoit la Livonie ; & que cette Province pour laquelle Auguſte avoit allumé la guerre, reſteroit aux Moſcovites pour toujours.

Le Roi de Dannemarck oubliant le Traité de Travendal, comme Auguſte celui d'Alrandſtad, ſongea dès lors à ſe rendre maître des Duchez de Holſtein & de Brême, ſur leſquels il renouvella ſes pretentions. Ces trois Souverains ſe virent à Dreſde ſur la fin de 1709. Ainſi Auguſte qui deux ans auparavant y avoit reçu Charles comme ſon vainqueur, vit peu de tems après dans la même ville ces mêmes Alliez, auſquels le Roi de Suede l'avoit forcé de renoncer. Pierre Alexowits, Auguſte & Frideric, reglerent dans

dans cette entrevûë le partage des conquêtes qu'on alloit faire. Le Roi de Pruſſe reçut auſſi ces trois Monarques chez lui dans ſon Château de Poſtdam, & entra dans leur alliance. Il avoit d'anciens droits ſur la Pomeraine Suedoiſe, qu'il vouloit faire revivre. Le Duc de Meckelbourg voyoit avec depit que la Suede poſſedât encore Viſmar, la plus belle ville du Duché: ce Prince avoit épouſé une Niéce de l'Empereur Moſcovite; & ſon Oncle ne demandoit qu'un pretexte pour s'établir en Allemagne à l'exemple des Suedois. George Electeur de Hanover, cherchoit de ſon côté à s'enrichir des dépouilles de Charles. L'Evêque de Munſter auroit bien voulu faire auſſi valoir quelques droits, s'il en avoit eu le pouvoir.

Douze à treize mille Suedois defendoient la Pomeranie & les autres Païs que Charles poſſedoit en Allemagne: c'étoit là que la guerre alloit ſe porter. Cet orage allarma l'Empereur & ſes Alliez. C'eſt une Loi de l'Empire que quiconque attaque une de ſes Provinces, eſt reputé l'ennemi de tout le Corps Germanique.

Mais il y avoit encore un plus grand embarras. Tous ces Princes, à la reſerve du Czar, étoient réunis alors con-

tre Louis XIV. dont la puiſſance avoit été quelque tems auſſi redoutable à l'Empire que celle de Charles.

L'Allemagne s'étoit trouvée au commencement du ſiécle preſſée du Midi au Nord, entre les armées de la France & de la Suede. Les François avoient paſſé le Danube, & les Suedois l'Oder: Si leurs forces alors victorieuſes s'étoient jointes, l'Empire eût été perdu. Mais la même fatalité qui accabla la Suede, avoit auſſi humilié la France: toutefois la Suede avoit encore des reſſources, & Louis XIV. faiſoit la guerre avec vigueur, quoique malheureuſement. Si la Pomeraine, & le Duché de Brême devenoient le theâtre de la guerre, il étoit à craindre que l'Empire n'en ſouffrît; & qu'étant affoibli de ce côté, il n'en fût moins fort contre Louis XIV. Pour prevenir ce danger, l'Empereur, les Princes d'Allemagne, Anne Reine d'Angleterre, les Etats Generaux des Provinces-Unies, conclurent à la Haïe, ſur la fin de l'année 1709. un des plus ſinguliers Traitez que jamais on ait ſignez.

Il fut ſtipulé par ces Puiſſances, que la guerre contre les Suedois ne ſe feroit point en Pomeranie, ni dans aucune des Provinces de l'Allemagne; & que les ennemis

nemis de Charles XII. pourroient l'attaquer par tout ailleurs : le Roi de Pologne & le Czar accederent eux-mêmes à ce Traité ; ils y firent inſerer un Article auſſi extraordinaire que le Traité même: ce fut que les douze mille Suedois qui étoient en Pomeranie, n'en pourroient ſortir pour aller defendre leurs autres Provinces.

Pour aſſurer l'execution de ce Traité, on propoſa d'aſſembler une armée conſervatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devoit camper ſur le bord de l'Oder : c'eût été une nouveauté ſinguliere qu'une armée levée pour empêcher une guerre ; ceux même qui devoient la ſoudoïer, avoient pour la plupart beaucoup d'interêt à faire cette guerre qu'on pretendoit écarter : le Traité portoit qu'elle ſeroit compoſée des troupes de l'Empereur, du Roi de Pruſſe, de l'Electeur de Hanover, du Landgrave de Heſſe, de l'Evêque de Munſter.

Il arriva ce qu'on devoit naturellement attendre d'un pareil projet : il ne fut point executé : les Princes qui devoient fournir leur contingent pour lever cette armée, ne donnerent rien : il n'y eut pas deux regimens formez : on parla beaucoup de neutralité, perſonne ne la garda ; & tous

tous les Princes du Nord qui avoient des interêts à demêler avec le Roi de Suede resterent en pleine liberté de se disputer les dépouilles de ce Prince.

Dans ces conjonctures, le Czar après avoir laissé ses troupes en quartier dans la Lithuanie, & avoir ordonné le siége de Riga, s'en retourna à Moscou étaler à ses peuples un apareil aussi nouveau que tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors dans ses Etats: ce fut un triomphe tel à peu près que celui des anciens Romains: il fit son entrée dans Moscou le premier Janvier 1710. sous sept arcs triomphaux dressez dans les rues ornées de tout ce que le Climat peut fournir, & de ce que le commerce florissant par ses soins y avoit pû aporter. Un regiment des gardes commençoit la marche, suivi des piéces d'artillerie prises sur les Suedois à Lesno & à Pultowa; chacune étoit trainée par huit chevaux couverts de housses d'écarlatte pendant à terre; ensuite venoient les étendarts, les timballes, les drapeaux gagnez à ces deux batailles, portez par les Officiers & par les Soldats qui les avoient pris: toutes ces dépouilles étoient suivies des plus belles troupes du Czar. Après qu'elles eurent defilé, on vit sur un char fait exprès paroitre le brancard de Charles

les XII. trouvé ſur le Champ de bataille de Pultowa tout briſé de deux coups de canon: derriere ce brancard marchoient deux à deux tous les priſonniers: on y voyoit le Comte Piper, Premier Miniſtre de Suede, le celebre Marechal Renchild, le Comte de Levenhaupt, les Generaux Slipenback, Stakelberg, Hamilton, tous les Officiers & les Soldats qu'on diſperſa depuis dans la grande Ruſſie. Le Czar paroiſſoit immediatement après eux ſur le même cheval qu'il avoit monté à la bataille de Pultowa: à quelques pas de lui on voïoit les Generaux qui avoient eu part au ſuccès de cette journée. Un autre regiment des gardes venoit enſuite: les chariots de munitions des Suedois fermoient la marche.

Cette Pompe paſſa au bruit de toutes les cloches de Moſcou, au ſon des tambours, des timbales, des trompettes, & d'un nombre infini d'inſtrumens de muſique, qui ſe faiſoient entendre par repriſes, avec les ſalves de deux cens piéces de canon, & les acclamations de cinq cens mille hommes qui s'écrioient: *Vive l'Empereur notre Pere*, à chaque pauſe que faiſoit le Czar dans cette entrée triomphale.

Cet apareil impoſant augmenta la veneration de ſes Peuples pour ſa perſonne: tout

tout ce qu'il avoit fait d'utile en leur faveur, le rendoit peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga ; les Generaux s'emparerent du reſte de la Livonie, & d'une partie de la Finlande. En même tems le Roi de Dannemarck vint avec toute ſa flotte faire une deſcente en Suede : il y debarqua dix-ſept mille hommes qu'il laiſſa ſous la conduite du Comte de Reventlau.

La Suede étoit alors gouvernée par une Regence compoſée de quelques Senateurs, que le Roi établit quand il partit de Stockolm. Le Corps du Senat qui croyoit que le Gouvernement lui apartenoit de droit, étoit jaloux de la Regence : l'Etat ſouffrit de ces diviſions, mais quand après la bataille de Pultowa, la premiere nouvelle qu'on aprit dans Stockolm, fut que le Roi étoit à Bender à la merci des Tartares & des Turcs ; & que les Danois étoient deſcendus en Scanie, où ils avoient pris la Ville d'Helſimbourg ; alors les jalouſies ceſſerent : on ne ſongea qu'à ſauver la Suede : elle commençoit à être épuiſée de Troupes reglées ; car quoique Charles eût toujours fait ſes grandes expeditions à la tête de petites Armées, cependant les combats innom-

innombrables qu'il avoit livrez pendant neuf années, la neceſſité de recruter continuellement ſes Troupes, & d'entretenir ſes Garniſons, & les Corps d'Armée qu'il falloit toujours avoir ſur pied, dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Pomeranie, Brême, Verden ; tout cela avoit coûté à la Suede pendant le cours de la guerre, plus de deux cens cinquante mille Soldats : il ne reſtoit pas huit mille hommes d'anciennes Troupes, qui avec les milices nouvelles, étoient les ſeules reſſources de la Suede.

Le Roi Charles XI. parmi pluſieurs loix qui l'avoient fait accuſer de tyrannie, en avoit établi quelques-uns qui pouvoient lui meriter la reconnoiſſance de ſa Patrie. Il forma entr'autres une Milice qui ſubſiſte encore aujourd'hui, laquelle n'eſt ni à charge au tréſor public, ni trop onereuſe aux particuliers, & qui fournit toujours des ſoldats à l'Etat, ſans ôter des laboureurs aux campagnes. Les plus riches Villages ou Seigneuries qui étoient anciennement, ou qui ſont encore du Domaine du Roi, entretiennent à leurs frais un Cavalier. Les Païſans de chaque village fourniſſent un Fantaſſin, à proportion de leurs revenus ; c'eſt-à-dire qu'il faut avoir un certain bien, comme

dix

dix ou douze mille francs pour être obligé d'équiper un ſoldat d'Infanterie, le Païſan qui n'a que cinq ou ſix mille livres ſe joint à un autre qui en a autant; s'il n'en a que trois mille, il contribue pour ſa part avec pluſieurs autres, & tous enſemble fourniſſent un homme à l'Etat.

Si le revenu de tout le village entier ne produit que dix mille livres, le Village ne donne qu'un homme. A la mort du Soldat, ceux qui l'avoient donné le remplacent; ainſi le nombre des milices eſt toujours le même qu'il a été une fois reglé par les Etats Generaux. Les Païſans font bâtir au Soldat qu'ils entretiennent, une maiſon ou une cabane, & lui aſſignent pour lui & pour ſa famille, une portion de terre qu'il eſt obligé de cultiver. Ces ſoldats diſtribuez par village ſe raſſemblent à jours marquez dans le principal bourg du Canton, ſous la conduite de leurs Officiers qui ſont païez par le tréſor public

Dans les Provinces bien peuplées chaque village à ſon Caporal qui exerce ſa troupe une fois la ſemaine. Le Sergent chargé d'un plus grand diſtrict, voit la ſienne tous les quinze jours, & ainſi de grade en grade juſqu'au Colonel, qui

fait

fait la revûë de ſon regiment de Milice tous les trois mois.

La Suede fut ainſi une Pepiniére de Soldats pendant les guerres de Charles XII. La Nation eſt née belliqueuſe; & tout Peuple prend inſenſiblement le genie de ſon Roi. On ne s'entretenoit d'un bout du Païs à l'autre que des actions prodigieuſes de Charles & de ſes Generaux, & des vieux Corps qui avoient combattu ſous eux à Narva, à la Duna, à Craſſau, à Pultusk, à Holloſin. Les moindres Suedois en prenoient un eſprit d'émulation & de gloire. La tendreſſe pour le Roi, la pitié, la haine irreconciliable contre les Danois, s'y joignirent encore. Dans bien d'autres Païs les Païſans ſont eſclaves, ou traitez comme tels: ceux-ci faiſant un corps dans l'Etat, ſe regardoient comme des Citoïens, & ſe formoient des ſentimens plus grands; de ſorte que ces milices devenoient en peu de tems les meilleures troupes du Nord.

Le General Steinbock ſe mit par ordre de la Regence à la tête de huit mille hommes d'anciennes troupes, & d'environ douze mille de ces nouvelles milices, pour aller chaſſer les Danois qui ravageoient toute la côte d'Helſinbourg, & qui étendoient déja leurs contribu-

tions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le tems, ni les moïens de donner aux milices des habits d'ordonnance: la plûpart de ces laboureurs vinrent vêtus de leurs ſarots de toile, aïant à leurs ceintures des piſtolets attachez avec des cordes. Steinbock à la tête de cette armée extraordinaire, ſe trouva en preſence des Danois à trois lieues d'Helſinbourg le 10. Mars 1710. il voulut laiſſer à ſes troupes quelques jours de repos, ſe retrancher & donner à ſes nouveaux Soldats le tems de s'accoutumer à l'ennemi: mais tous ces Païſans demanderent la bataille le même jour qu'ils arriverent.

Des Officiers qui y étoient, m'ont dit les avoir vûs alors preſque tous écumer de colere, tant la haine nationale des Suedois contre les Danois eſt extrême. Steinbock profita de cette diſpoſition des eſprits, qui dans un jour de bataille vaut autant que la diſcipline militaire; on attaqua les Danois: & c'eſt là qu'on vit ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus, des milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrepidité des vieux Corps. Deux Regimens de ces Païſans armez à la hâte taillerent en pièces le regiment des Gardes du Roi

de

de Dannemarck, dont il ne reſta que dix hommes.

Les Danois entierement defaits ſe retirerent ſous le canon d'Helſinbourg. Le trajet de Suede en Zeeland eſt ſi court, que le Roi de Dannemarck aprit le même jour à Copenhague, la defaite de ſon Armée en Suede; il envoya ſa flotte pour embarquer les debris de ſes Troupes. Les Danois quitterent la Suede avec precipitation cinq jours après la bataille: mais ne pouvant emmener leurs chevaux, & ne voulant pas les laiſſer à l'ennemi, ils les tuerent tous aux environs d'Helſinbourg, & mirent le feu à leurs proviſions, brûlant leurs grains & leurs bagages, & laiſſant dans Helſinbourg quatre mille bleſſez, dont la plus grande partie mourut par l'infection de tant de chevaux tuez, & par le defaut de proviſions, dont leurs Compatriotes mêmes les privoient pour empêcher que les Suedois n'en jouiſſent.

Dans le même tems les Païſans de la Dalecarlie ayant ouï dire dans le fond de leurs forêts, que leur Roi étoit priſonnier chez les Turcs, députerent à la Regence de Stockolm, & offrirent d'aller à leurs dépens au nombre de vingt mille, delivrer leur Maître des mains de ſes en-

nemis. Cette propoſition qui marquoit plus de courage & d'affection qu'elle n'étoit utile, fut écoutée avec plaiſir, quoique rejettée; & on ne manqua pas d'en inſtruire le Roi en lui envoyant le detail de la bataille d'Helſinbourg.

Charles reçut dans ſon Camp près de Bender, ces nouvelles conſolantes au mois de Juillet 1710. Peu de tems après un autre évenement le confirma dans ſes eſperances.

Le Grand Viſir Couprougly qui s'oposoit à ſes deſſeins, fut depoſé après deux mois de Miniſtere. La petite Cour de Charles XII. & ceux qui tenoient encore pour lui en Pologne, publioient que Charles faiſoit & defaiſoit les Viſirs, & qu'il gouvernoit l'Empire Turc du fond de ſa retraite de Bender; mais il n'avoit aucune part à la diſgrace de ce Favori. La rigide probité du Viſir fut la ſeule cauſe de ſa chute: ſon Predeceſſeur ne païoit point les Janiſſaires du tréſor imperial, mais de l'argent qu'il faiſoit venir par ſes extorſions: Couprougly les païa de l'argent du tréſor. Achmet lui reprocha qu'il preferoit l'interêt des ſujets à celui de l'Empereur: Ton predeceſſeur Choulouly, lui dit-il, ſavoit bien trouver d'autres moïens de

de païer mes Troupes. Le Grand Viſir répondit : *S'il avoit l'art d'enrichir ta Hauteſſe par des rapines, c'eſt un art que je fais gloire d'ignorer.*

Le ſecret profond du Serail permet rarement que de pareils diſcours tranſpirent dans le public : mais celui-ci fut ſçu avec la diſgrace de Couprougly. Ce Viſir ne païa point ſa hardieſſe de ſa tête, parce que la vraie vertu ſe fait quelquefois reſpecter, lors même qu'elle deplaît. On lui permit de ſe retirer dans l'Iſle de Negrepont.

Le Grand Seigneur fit alors revenir d'Alep, Baltagi Mehemet, Pacha de Syrie qui avoit deja été Grand Viſir avant Chourlouly Les *Baltagis* du Serail, ainſi nommez de *Balta*, qui ſignifie coignée, ſont des eſclaves qui coupent le bois pour l'uſage des Princes du Sang Ottoman, & des Sultanes. Ce Viſir avoit été Baltagi dans ſa jeuneſſe ; & en avoit toujours retenu le nom ſelon la coutume des Turcs, qui prennent ſans rougir le nom de leur premiere profeſſion, ou de celle de leur Pere, ou du lieu de leur naiſſance.

Dans le tems que Baltagi Mehemet étoit valet dans le Serail, il fut aſſez heureux pour rendre quelques petits ſervices au Prince Achmet, alors priſonnier

d'Etat ſous l'Empire de ſon Frere Mouſtapha : c'eſt l'uſage du Serail que les Princes du ſang Ottoman aient pour leurs plaiſirs quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans, (& cet âge arrive de bonne heure en Turquie) mais aſſez belles encore pour plaire. Achmet devenu Sultan donna une de ces eſclaves qu'il avoit beaucoup aimée, en mariage à Baltagi Mehemet. Cette femme par ſes intrigues fit ſon mari Grand Viſir : une autre intrigue le deplaça ; & une troiſiéme le fit Grand Viſir encore.

Quand Baltagi Mehemet vint recevoir le Bul de l'Empire, il trouva le parti du Roi de Suede dominant dans le Serail. La Sultane Validé, Ali-Coumourgi Favori du Grand Seigneur, le Kiſlar-Aga Chef des Eunuques noirs, & l'Aga des Janiſſaires vouloient la guerre contre le Czar : le Sultan y étoit determiné : le premier ordre qu'il donna au Grand Viſir fut d'aller combattre les Moſcovites avec deux cens mille hommes. Baltagi Mehemet n'avoit jamais fait la guerre ; mais ce n'étoit point un imbecille comme les Suedois mécontens de lui l'ont repreſenté : il dit au Grand Seigneur, en recevant de ſa main un ſabre garni de pierreries : Ta Hauteſſe ſait que j'ai été élevé

élevé à me ſervir d'une hache pour fendre du bois, & non d'une épée pour commander tes Armées: je tâcherai de te bien ſervir; mais ſi je ne reuſſis pas, ſouviens-toi que je t'ai ſupplié de ne me le point imputer. Le Sultan l'aſſura de ſon amitié, & le Viſir ſe prepara à obeir.

La premiere demarche de la Porte Ottomane fut de mettre au Château des ſept Tours, l'Ambaſſadeur Moſcovite. La coutume des Turcs eſt de commencer d'abord par faire arrêter les Miniſtres des Princes auſquels ils déclarent la guerre. Obſervateurs de l'hoſpitalité en tout le reſte, ils violent en cela le droit le plus ſacré des Nations. Ils commettent cette injuſtice ſous pretexte d'équité, s'imaginant ou voulant faire croire qu'ils n'entreprennent jamais que de juſtes guerres, parce qu'elles ſont conſacrées par l'aprobation de leur Mouphty. Sur ce principe ils ſe croient armez pour châtier les violateurs de Traitez que ſouvent ils rompent eux-mêmes, & croient punir les Ambaſſadeurs des Rois leurs ennemis, comme complices des infidelitez de leurs Maîtres.

A cette raiſon ſe joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les Princes Chrêtiens,

& pour les Ambaſſadeurs qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des Conſuls de marchands.

Le Han des Tartares de Crimée que nous nommons le Kam, reçut ordre de ſe tenir prêt avec quarante mille Tartares. Ce Prince gouverne le Nogai, le Boudgiac, avec une partie de la Circaſſie, & toute la Crimée, Province connue dans l'antiquité ſous le nom de Cherſoneſe Taurique, où les Grecs porterent leur commerce & leurs armes, & fonderent de puiſſantes villes, & où les Genois penetrerent depuis, lorſqu'ils étoient les maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce Païs des ruines des villes Grecques, & quelques monumens des Genois qui ſubſiſtoient encore au milieu de la deſolation & de la barbarie.

Le Kam eſt apellé par ſes ſujets Empereur; mais avec ce grand titre, il n'en eſt pas moins l'eſclave de la Porte. Le ſang Ottoman dont les Kams ſont deſcendus; & le droit qu'ils ont à l'Empire des Turcs, au deffaut de la Race du Grand Seigneur, rendent leur famille reſpectable au Sultan même, & leurs perſonnes redoutables. C'eſt pourquoi le Grand Seigneur n'oſe detruire la Race des Kams Tartares; mais il ne laiſſe preſque jamais

vieillir

vieillir ces Princes ſur le trône. Leur conduite eſt toujours éclairée par les Pachas voiſins, leurs Etats entourez de Janiſſaires, leurs volontez traverſées par les Grands Viſirs, leurs deſſeins toujours ſuſpects. Si les Tartares ſe plaignent du Kam, la Porte le depoſe ſur ce pretexte; s'il en eſt trop aimé, c'eſt un plus grand crime; dont il eſt plûtôt puni; ainſi preſque tous paſſent de la Souveraineté à l'exil, & finiſſent leurs jours à Rhodes qui eſt d'ordinaire leur priſon & leur tombeau.

Les Tartares leurs ſujets ſont les Peuples les plus brigands de la terre, & en même tems ce qui eſt inconcevable, les plus hoſpitaliers Ils vont à cinquante lieues de leur Païs, attaquer une Caravane, detruire des villages; mais qu'un étranger tel qu'il ſoit paſſe dans leur Païs, non-ſeulement il eſt reçu par tout, logé & defraïé; mais dans quelque lieu qu'il paſſe, les habitans ſe diſputent l'honneur de l'avoir pour hôte: le maître de la maiſon, ſa femme, ſes filles le ſervent à l'envi. Les Scythes leurs ancêtres, leur ont tranſmis ce reſpect inviolable pour l'hoſpitalité qu'ils ont conſervée, parce que le peu d'étrangers qui voïagent chez eux, & le bas prix de toutes les denrées, ne

leur rendent point cette vertu trop onereuſe.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée Ottomane, ils ſont nourris par le Grand Seigneur: le butin qu'ils font eſt leur ſeule paye; auſſi ſont-ils plus propres à piller qu'à combattre regulierement.

Le Kam gagné par les preſens & par les intrigues du Roi de Suede, obtint d'abord que le rendez vous general des troupes ſeroit à Bender même ſous les yeux de Charles XII. afin de lui marquer mieux que c'étoit pour lui qu'on faiſoit la guerre.

Le nouveau Viſir Baltagi Mehemet, n'aïant pas les mêmes engagemens, ne vouloit pas flatter à ce point un Prince étranger. Il changea l'ordre, & ce fut à Belgrade que s'aſſembla cette grande armée.

Les troupes des Turcs ne ſont plus aujourd'hui ſi formidables qu'autrefois, lorſqu'elles conquirent tant d'Etats dans l'Aſie, dans l'Afrique & dans l'Europe; alors la force du corps, la valeur & le nombre des Turcs, triomphoient d'ennemis moins robuſtes qu'eux & plus mal diſciplinez. Mais aujourd'hui que les Chrêtiens entendent mieux l'art de la guerre,

guerre, ils battent presque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inegales. Si l'Empire Ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'eſt que ſur la Republique de Veniſe eſtimée plus ſage que guerriere, defendue par des étrangers & mal ſecourue par les Princes Chrêtiens toujours diviſez entr'eux.

Les Janiſſaires & les Spahis attaquent en deſordre, incapables d'écouter le commandement & de ſe rallier: leur Cavalerie qui devroit être excellente, attendu la bonté & la legereté de leurs chevaux, ne ſauroit ſoutenir le choc de la Cavalerie Allemande: l'infanterie ne ſait point encore faire un uſage avantageux de la baïonnette au bout du fuſil: de plus les Turcs n'ont pas eu un grand General de terre parmi eux depuis Couprougly qui conquit l'Iſle de Candie. Un eſclave nourri dans l'oiſiveté & dans le ſilence du Serail, fait Viſir par faveur, & General malgré lui, conduiſoit une armée levée à la hâte, ſans experience, ſans diſcipline, contre des troupes Moſcovites aguerries par douze ans de guerre & fieres d'avoir vaincu les Suedois.

Le Czar, ſelon toutes les aparences, devoit vaincre Baltagi Mehemet; mais il fit la même faute avec les Turcs que le

Roi

Roi de Suede avoit commiſe avec lui : il mepriſa trop ſon ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moſcou ; & aïant ordonné qu'on changeât le ſiége de Riga en blocus, il aſſembla ſur les frontiéres de la Pologne quatre-vingt mille hommes de ſes troupes : avec cette armée il prit ſon chemin vers la Moldavie & la Valachie, autrefois le Païs des Daces, aujourd'hui habitée par des Chrêtiens Grecs tributaires du Grand Seigneur.

Un Grec nommé Cantemir fait Prince de Moldavie par les Turcs, ſe jetta dans le parti du Czar qu'il regardoit déja comme un Conquerant, & ne fit point de difficulté de trahir le Sultan dont il tenoit ſa Principauté, en faveur d'un Chrêtien dont il eſperoit de plus grands avantages. Le Czar aïant donc fait un Traité ſecret avec ce Prince, & l'aiant reçu dans ſon armée, s'avança dans le Païs & arriva au mois de Juin 1711. ſur le bord Septentrional du fleuve Hierale aujourd'hui le Pruth, près d'Yaſſi capitale de la Moldavie.

Dès que le Grand Viſir eut apris que Pierre Alexiowits marchoit de ce côté, il quitta auſſi-tôt le Camp de Belgrade ; & ſuivant le cours du Danube, il alla paſ-

ſer

ſer ce fleuve ſur un pont de batteaux près d'un bourg nommé Saccia, au même endroit où Darius fit conſtruire autrefois le Pont qui porta ſon nom. L'armée Turque fit tant de diligence, qu'elle parut bientôt en preſence des Moſcovites, la Riviere de Pruth entre deux.

Le Czar ſûr du Prince de Moldavie, ne s'attendoit pas que les Moldaves dûſſent lui manquer. Mais ſouvent le Prince & les ſujets ont des interêts très-differens. Ceux-ci aimoient la domination Turque qui n'eſt jamais fatale qu'aux Grands, & qui affecte de la douceur pour les Peuples tributaires : ils redoutoient les Chrêtiens, & ſur tout les Moſcovites qui les avoient toujours traitez avec inhumanité. Il porterent toutes leurs proviſions à l'armée Ottomane : les entrepreneurs qui s'étoient engagez à fournir des vivres aux Moſcovites, executerent avec le Grand Viſir le marché même qu'ils avoient fait avec le Czar. Les Valaques voiſins des Moldaves montrerent aux Turcs la même affection, tant l'ancienne idée de la barbarie Moſcovite avoit alienè tous les eſprits.

Le Czar ainſi trompé dans ſes eſperances peut-être trop legerement priſes, vit tout d'un coup ſon armée ſans vivres & ſans

ſans fourages : cependant les Turcs paſſent la Riviere qui les ſeparoit de l'armée ennemie : tous les Tartares la traverſerent à la nage ſelon leur coutume, en tenant la queuë de leurs chevaux. Les Spahis qui ſont les Cavaliers Turcs, paſſerent de même, parce que les Ponts ne furent pas aſſez-tôt prêts.

Enfin toute l'armée étant parvenue à l'autre bord, le Viſir forma un Camp retranché. Il eſt ſurprenant que le Czar ne diſputât point le paſſage de la Riviere, ou du moins qu'il ne reparât pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immediatement après le paſſage, au lieu de leur donner le tems de faire perir ſon armée de faim & de fatigue. Il ſemble que ce Prince fit dans cette Campagne tout ce qu'il falloit pour être perdu. Il ſe trouva ſans proviſions, aïant la Riviere de Pruth derriere lui, près de cent cinquante mille Turcs devant, & environ quarante mille Tartares qui le harceloient continuellement à droite & à gauche. Dans cette extrêmité, il dit publiquement, me voilà du moins auſſi mal que mon Frere Charles l'étoit à Pultowa.

Le Comte Poniatowsky infatigable agent du Roi de Suede, étoit dans l'armée du Grand Viſir avec quelques Polonois

&

& quelques Suedois, qui tous croïoient la perte du Czar inévitable.

Dès que Poniatowsky vit que les armées seroient infailliblement en presence, il le manda au Roi de Suede qui partit aussitôt de Bender, suivi de quarante Officiers, jouïssant par avance du plaisir de combattre l'Empereur Moscovite. Après beaucoup de pertes & de marches ruineuses, le Czar poussé vers le Pruth, n'avoit pour tous retranchemens que des chevaux de Frise & des chariots: quelques troupes de Janissaires & de Spahis vinrent fondre sur son armée si mal retranchée, mais ils attaquerent en desordre: & les Moscovites le defendirent avec une vigueur que la presence de leur Prince & le desespoir leur donnoient.

Les Turcs furent deux fois repoussez. Le lendemain M. Poniatowsky conseilla au Grand Visir d'affamer l'armée Moscovite, qui manquant de tout, seroit obligée dans un jour de se rendre à discretion avec son Empereur.

Le Czar a depuis avoüé plus d'une fois qu'il n'avoit jamais rien senti de si cruel dans sa vie que les inquietudes qui l'agiterent cette nuit: il rouloit dans son esprit tout ce qu'il avoit fait depuis tant d'années pour la gloire & le bonheur de

ſa Nation : tant de grands ouvrages toujours interrompus par des guerres, alloient peut-être perir avec lui avant d'avoir été achevez : il falloit ou être detruit par la faim, ou attaquer près de deux cens mille hommes avec des troupes languiſſantes, diminuées de la moitié, une Cavalerie presque toute demontée, & des Fantaſſins extenuez de faim & de fatigue.

Il apella le General Czeremetof vers le commencement de la nuit, & lui ordonna ſans balancer & ſans prendre conſeil, que tout fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la baïonnette au bout du fuſil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlat tous les bagages, & que chaque Officier ne reſervât qu'un ſeul chariot ; afin que s'ils étoient vaincus, les ennemis ne puſſent du moins profiter du butin qu'ils eſperoient.

Après avoir tout reglé avec le General pour la bataille, il ſe retira dans ſa tente accablé de douleur, & agité de convulſions, mal dont il étoit ſouvent attaqué, & qui redoubloit toujours avec violence quand il avoit quelque grande inquietude. Il defendit que perſonne oſât de la nuit entrer dans ſa tente ſous quelque pretexte que ce pût être, ne voulant pas qu'on

vînt

vint lui faire des remontrances ſur une reſolution deſeſperée, mais neceſſaire; encore moins qu'on fût temoin du triſte état où il ſe ſentoit.

Cependant on brûla ſelon ſon ordre la plus grande partie de ſes bagages. Toute l'armée ſuivit cet exemple quoi qu'à regret; pluſieurs enterrerent ce qu'ils avoient de plus précieux. Les Officiers Generaux ordonnoient deja la marche, & tâchoient d'inſpirer à l'armée une confiance qu'ils n'avoient pas eux-mêmes; chaque Soldat épuiſé de fatigue & de faim, marchoit ſans ardeur & ſans eſperance. Les Femmes dont l'armée étoit trop remplie, pouſſoient des cris qui énervoient encore les courages: tout le monde attendoit le lendemain matin la mort ou la ſervitude. Ce n'eſt point une exageration; c'eſt à la lettre ce qu'on a entendu dire à des Officiers qui ſervoient dans cette armée.

Il y avoit alors dans le Camp Moſcovite, une femme auſſi ſinguliere peut-être que le Czar même. Elle n'étoit encore connue que ſous le nom de Catherine. Sa Mere étoit une malheureuſe Païſanne, nommée Erb-Magden du village de Ringen en Eſtonie, Province où les Peuples ſont ſerfs, & qui étoit en ce tems ſous la domination de la Suede: jamais elle ne connut ſon

Pere*, elle fut baptiſée ſous le nom de Marthe, & inſcrite au regiſtre des enfans bâtards. Le Vicaire de la Paroiſſe l'éleva par charité juſqu'à quatorze ans : à cet âge elle fut ſervante à Mariembourg, chez un Miniſtre Lutherien de ce Païs nommé Gluk.

En 1702 à l'âge de dix-huit ans, elle épouſa un Dragon Suedois. Le lendemain de ſes Nôces, un Parti des troupes de Suede aïant été battu par les Moſcovites ; ce Dragon qui avoit été à l'action ne reparut plus, ſans que ſa Femme pût ſavoir s'il avoit été fait priſonnier, & ſans même qu'elle en ait jamais pû rien aprendre depuis.

Quelques jours après faite priſonniere elle-même, elle ſervit chez le General Czeremetof : celui-ci la donna à Menzicof, homme qui a connu les plus extrêmes viciſſitudes de la fortune, étant devenu de garçon patiſſier, General & Prince, enſuite depouillé de tout & relegué en Siberie, où il eſt mort dans la miſere & dans le deſeſpoir.

Ce fut à un ſouper chez le Prince Menzicof que l'Empereur la vit & en devint amoureux. Il l'épouſa ſecrettement en 1707. non pas ſeduit par des arti-

* On m'a aſſuré depuis que le Pere de la Czarine étoit un Foſſoyeur.

artifices de femme, mais parce qu'il lui trouva un genie étonnant, & une fermeté d'ame capable de seconder ses entreprises, & même de les continuer après lui. Il avoit déja repudié depuis long-tems sa premiere femme Ottokesa, fille d'un Boyard, laquelle non-seulement étoit accusée d'adultere, mais d'être opposée aux changemens qu'il faisoit dans ses Etats. Ce dernier crime étoit le plus grand aux yeux du Czar. Il ne vouloit dans sa Famille que des personnes qui pensassent comme lui. Il crut rencontrer dans cette esclave étrangere les qualitez d'un Souverain, quoiqu'elle n'eût aucune des vertus de son sexe, il dédaigna pour elle les préjugez qui n'arrêtent jamais les grands hommes; il la fit couronner Imperatrice: le même genie qui la fit femme de Pierre Alexiowits, lui donna l'Empire après la mort de son mari. L'Europe a vû avec surprise une femme sans pudeur, qui ne sçut jamais ni lire, ni écrire, reparer son éducation & ses foiblesses par son courage, & remplir avec gloire le trône d'un Legislateur.

Lorsqu'elle épousa le Czar elle quitta la Religion Lutherienne où elle étoit née, pour la Moscovite: on la rebaptisa selon l'usage du Rit Russien, & au lieu du nom

de Marthe, elle prit le nom de Catherine, ſous lequel elle a été connue depuis. Cette Femme étant donc au Camp du Pruth, tint un conſeil avec les Officiers Generaux, & le Vice-Chancelier Schaffirof, pendant que le Czar étoit dans ſa tente.

On conclut qu'il falloit demander la paix aux Turcs, & engager le Czar à faire cette demarche. Le Vice-Chancelier écrivit une lettre au Grand Viſir au nom de ſon Maître : la Czarine entra avec cette lettre dans la tente du Czar malgré la deffenſe; & aïant après bien de prieres, des conteſtations & des larmes, obtenu qu'il la ſignât, elle raſſembla ſur le champ toutes ſes pierreries, tout ce qu'elle avoit de plus précieux, tout ſon argent; elle en emprunta même des Officiers Generaux; & aïant compoſé de cet amas un preſent conſiderable, elle l'envoïa à Oſman Aga, Lieutenant du Grand Viſir, avec la lettre ſignée par l'Empereur Moſcovite. Mehemet Baltagi conſervant d'abord la fierté d'un Viſir & d'un vainqueur, répondit: que le Czar m'envoïe ſon Premier Miniſtre, & je verrai ce que j'ai à faire. Le Vice-Chancelier Schaffirof vint auſſi-tôt, chargé de quelques preſens qu'il offrit publiquement lui-même au Grand Viſir, aſſez conſide-

ra-

rables pour lui marquer qu'on avoit beſoin de lui, mais trop peu pour le corrompre.

La premiere demande du Viſir, fut que le Czar ſe rendît avec toute ſon armée à diſcretion; le Vice-Chancelier répondit que ſon Maître alloit l'attaquer dans un quart d'heure; & que les Moſcovites periroient juſqu'au dernier, plûtôt que de ſubir des conditions ſi infames. Oſman ajouta ſes remontrances aux paroles de Schaffirof.

Mehemet Baltagi n'étoit pas guerrier: il voïoit que les Janiſſaires avoient été repouſſez la veille; Oſman lui perſuada aiſément de ne pas mettre au hazard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une ſuſpenſion d'armes pour ſix heures, pendant laquelle on conviendroit des conditions du Traité.

Pendant que l'on parlementoit, il arriva un petit accident qui peut faire connoître que les Turcs ſont ſouvent plus jaloux de leurs paroles que nous ne croïons. Deux Gentilshommes Italiens, parens de M. Brillo, Lieutenant-Colonel d'un regiment de Grenadiers au ſervice du Czar s'étant écartez pour chercher quelque fourage, furent pris par des Tartares, qui les emmenerent à leur Camp & offrirent de les vendre à un Officier de Janiſſaires: le Turc indigné

qu'on osât ainsi violer la tréve, fit arrêter les Tartares & les conduisit lui-même devant le Grand Visir avec ses deux prisonniers.

Le Visir renvoïa ces deux Gentilshommes au Camp du Czar, & fit trancher la tête aux Tartares qui avoient eu le plus de part à leur enlevement.

Cependant le Kam de Tartarie s'opposoit à la conclusion d'un Traité qui lui ôtoit l'esperance du pillage: Poniatowsky secondoit le Kam par les raisons les plus pressantes. Mais Osman l'emporta sur l'impatience Tartare, & sur les insinuations de Poniatowsky.

Le Visir crut faire assez pour le Grand Seigneur son Maître, de conclure une Paix avantageuse. Il exigea que les Moscovites rendissent Azoph, qu'ils brûlassent les galeres qui étoient dans ce port, qu'ils démolissent des citadelles importantes bâties sur les Palus Méotides, & que tout le canon & les munitions de ces fortereſſes demeurassent au Grand Seigneur; que le Czar retirât ses troupes de la Pologne, qu'il n'inquietât plus le petit nombre des Cosaques qui étoient sous la protection des Polonois, ni ceux qui dépendoient de la Turquie, & qu'il païât doresnavant aux Tartares un subside de

qua-

quarante mille ſequins par an, tribut odieux impoſé depuis long-tems; mais dont le Czar avoit affranchi ſon Païs.

Enfin le Traité alloit être ſigné ſans qu'on eût ſeulement fait mention du Roi de Suede. Tout ce que Poniatowsky pût obtenir du Viſir, fût qu'on inſerât un article, par lequel le Moſcovite s'engageoit à ne point troubler le retour de Charles XII. & ce qui eſt aſſez ſingulier, il fut ſtipulé dans cet article que le Czar & le Roi de Suede feroient la paix s'ils en avoient envie, & s'ils pouvoient s'accorder.

A ces conditions le Czar eût la liberté de ſe retirer avec ſon armée, ſon canon, ſon artillerie, ſes drapeaux, ſon bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, & tout abonda dans ſon Camp deux heures après la ſignature du Traité, qui fut commencé, conclu & ſigné le vingt-un de Juillet 1711.

Dans le tems que le Czar échapé de ce mauvais pas ſe retiroit tambour battant & enſeignes deploïées, arrive le Roi de Suede impatient de combattre, & de voir ſon ennemi entre ſes mains. Il avoit couru plus de cinquante lieuës à cheval, depuis Bender juſqu'auprès d'Yaſſi. Il deſcend à la tente du Comte Poniatowsky;

le Comte s'avança triſtement vers lui, & lui aprit comment il venoit de perdre une occaſion qu'il ne recouvreroit peut-être jamais.

Le Roi outré de colere va droit à la tente du Grand Viſir : il lui reproche avec un viſage enflammé, le Traité qu'il vient de conclure. J'ai droit, dit le Grand Viſir d'un air calme, de faire la guerre & la paix. Mais, ajoute le Roi, n'avois-tu pas toute l'Armée Moſcovite en ton pouvoir? Notre loi nous ordonne, repartit gravement le Viſir, de donner la paix à nos ennemis quand ils implorent notre miſericorde : Eh, t'ordonne-t-elle, inſiſte le Roi en colere, de faire un mauvais Traité quand tu pouvois impoſer telles loix que tu voulois? Ne dépendoit-il pas de toi d'amener le Czar priſonnier à Conſtantinople?

Le Turc pouſſé à bout répondit ſechement : Et qui gouverneroit ſon Empire en ſon abſence? il ne faut pas que tous les Rois ſoient hors de chez eux. Charles repliqua par un ſourire d'indignation : il ſe jetta ſur un Sopha, & regardant le Viſir d'un air plein de colere & de mépris, il étendit ſa jambe vers lui, & embaraſſant exprès ſon éperon dans la robe du Turc, il la lui dechira,

dechira, ſe releva ſur le champ, remonta à cheval & retourna à Bender le deſeſpoir dans le cœur.

Poniatowsky reſta encore quelque tems avec le Grand Viſir, pour eſſaïer des voies plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du Czar; mais l'heure de la Priere étant venue, le Turc ſans répondre un ſeul mot, alla ſe laver & prier Dieu.

Fin du cinquiéme Livre.

ARGUMENT
DU
LIVRE SIXIEME.

INtrigues à la Porte : Négociation entre le Roi Auguſte & les Tartares : Le Kam des Tartares & le Pacha de Bender veulent forcer Charles de partir : Il ſe defend avec quarante Domeſtiques contre une armée : Il eſt pris.

HIS-

HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE SIXIEME.

LA fortune du Roi de Suede ſi changée de ce qu'elle avoit été, le perſecutoit dans les moindres choſes : il trouva à ſon retour ſon petit Camp de Bender, & tout le logement inondé des eaux du Nieſter : il ſe retira à quelques

ques milles, près d'un village nommé Varnitza; & comme s'il eût eu un ſecret preſſentiment de ce qui devoit lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une large maiſon de pierres, capable en un beſoin de ſoutenir quelques heures un aſſaut. Il la meubla même magnifiquement contre ſa coutume, pour impoſer plus de reſpect aux Turcs.

Il en conſtruiſit auſſi deux autres, l'une pour ſa Chancellerie, l'autre pour ſon Favori Grothuſen qui tenoit une de ſes tables. Tandis que le Roi bâtiſſoit ainſi près de Bender, comme s'il eût voulu reſter toujours en Turquie, Baltagi Mehemet craignant plus que jamais les intrigues & les plaintes de ce Prince à la Porte, avoit envoié le Reſident de l'Empereur d'Allemagne, demander lui-même à Vienne un paſſage pour le Roi de Suede par les terres hereditaires de la Maiſon d'Autriche. Cet Envoïé avoit raporté en trois ſemaines de tems une promeſſe de la Regence Imperiale de rendre à Charles XII. les honneurs qui lui étoient dûs, & de le conduire en toute ſûreté en Pomeranie.

On s'étoit adreſſé à cette Regence de Vienne, parce qu'alors l'Empereur d'Allemagne, Charles Succeſſeur de Joſeph, étoit

étoit en Eſpagne où il diſputoit la Couronne à Philippe V. Pendant que l'Envoïé Allemand executoit à Vienne cette commiſſion, le Grand Viſir envoïa trois Pachas au Roi de Suede, pour lui ſignifier qu'il falloit quitter les terres de l'Empire Turc.

Le Roi qui ſavoit l'ordre dont ils étoient chargez, leur fit d'abord dire que s'ils oſoient lui rien propoſer contre ſon honneur & lui manquer de reſpect, il les feroit pendre tous trois ſur l'heure. Le Pacha de Salonique qui portoit la parole, deguiſa la dureté de ſa commiſſion ſous les termes les plus reſpectueux. Charles finit l'audiance ſans daigner ſeulement répondre; ſon Chancelier Mullern qui reſta avec ces trois Pachas, leur expliqua en peu de mots le refus de ſon Maître qu'ils avoient aſſez compris par ſon ſilence.

Le Grand Viſir ne ſe rebuta pas, il ordonna à Iſmael Pacha, nouveau Seraſquier de Bender, de menacer le Roi de l'indignation du Sultan, s'il ne ſe determinoit pas ſans délai. Ce Seraſquier étoit d'un temperament doux & d'un eſprit conciliant qui lui avoit attiré la bienveillance de Charles, & l'amitié de tous les Suedois. Le Roi entra en conference avec

avec lui ; mais ce fut pour lui dire qu'il ne partiroit que quand Achmet lui auroit accordé deux choſes ; la punition de ſon Grand Viſir, & cent mille hommes pour retourner en Pologne.

Baltagi Mehemet ſentoit bien que Charles reſtoit en Turquie pour le perdre ; il eut ſoin de faire mettre des gardes ſur toutes les routes de Bender à Conſtantinople pour intercepter les lettres du Roi. Il fit plus ; il lui retrancha ſon Thaïm, c'eſt-à-dire, la proviſion que la Porte fournit aux Princes à qui elle accorde un azyle. Celle du Roi de Suede étoit immenſe, conſiſtant en cinq cens écus par jour en argent, & dans une profuſion de tout ce qui peut contribuer à l'entretien d'une Cour dans la ſplendeur & dans l'abondance.

Dès que le Roi ſçut que le Viſir avoit oſé retrancher ſa ſubſiſtance, il ſe tourna vers ſon Grand Maître d'hôtel, & lui dit ; Vous n'avez eu que deux tables juſqu'à preſent, je vous ordonne d'en tenir quatre dès demain.

Les Officiers de Charles XII. étoient accoutumez à ne trouver rien d'impoſſible de ce qu'il ordonnoit ; cependant on n'avoit ni proviſion, ni argent : on fut obligé d'emprunter à vingt, à trente, à quarante

pour

pour cent, des Officiers, des Domeſtiques, & des Janiſſaires devenus riches par les profuſions du Roi. M. Fabrice, l'Envoïé de Holſtein, donna tout ce qu'il avoit : mais ces ſecours n'auroient pas ſuffi un mois, ſi un François nommé la Mottraye qui avoit voïagé long-tems dans le Levant, & qui étoit venu juſqu'à Bender par la curioſité de voir le Roi de Suede, ne s'étoit offert de paſſer au travers de toutes les gardes des Turcs, & d'aller emprunter de l'argent au nom du Roi à Conſtantinople.

Il mit les lettres qu'on lui donna dans la couverture d'un livre dont il ôta le carton, & paſſa au milieu des Turcs, ſous le nom d'un marchand Anglois avec ſon livre à la main, diſant que c'étoit ſon Livre de Prieres. Les Turcs ſont peu ſoupçonneux, parce qu'ils ſont peu accoutumez aux affaires : Le prétendu marchand arriva à Conſtantinople avec les lettres du Roi ; mais les negocians étrangers ne vouloient pas hazarder leur argent : il n'y eût qu'un Anglois nommé Couk qui voulut bien prêter environ cent mille francs, ſatisfait de les perdre ſi quelque malheur arrivoit au Roi de Suede, & ſûr de ſa fortune ſi ce Prince vivoit.

Le

Le François fut assez heureux pour aporter l'argent en sûreté à Varnitza au Camp du Roi, dans le tems où l'on commençoit à desesperer de ce secours.

Dans cet intervalle M. de Poniatowsky écrivit du Camp même du Grand Visir, une relation de la Campagne du Pruth, dans laquelle il accusoit Baltagi Mehemet de lâcheté & de perfidie. Un vieux Janissaire indigné de la foiblesse du Visir, & de plus gagné par les presens de Poniatowsky, se chargea de cette relation; & aïant obtenu un congé, il presenta lui-même la lettre au Sultan.

Poniatowsky partit du Camp quelques jours après, & alla à la Porte Ottomane former des intrigues contre le Grand Visir selon sa coutume.

Les circonstances étoient favorables: le Czar en liberté ne se pressoit pas d'accomplir ses promesses. C'est l'usage que les Princes qui rendent des villes aux Turcs, envoient des clefs d'or au Sultan; les clefs d'Azoph ne venoient point: le Grand Visir qui en étoit responsable, craignant avec raison l'indignation de son Maître, n'osoit s'aller presenter devant lui.

Le vieux Visir Chourlouly relegué alors à Mitilen, voulut profiter de cette con-

conjoncture pour ôter l'Empire à Achmet III. & mettre sur le trône le Prince Ibrahim Neveu d'Achmet, & fils aîné de Mouſtapha, jeune Prince qui étoit priſonnier d'Etat avec Mahmoud ſon frere.

Il falloit pour reuſſir dans ce projet, engager Mehemet Baltagi à prevenir la colere du Sultan & marcher droit à Conſtantinople avec les Janiſſaires.

Mehemet étoit bien loin d'être diſpoſé aux entrepriſes temeraires. Auſſi le vieux Viſir ne s'adreſſa qu'à Oſman Aga, ce Lieutenant de Mehemet qui le gouvernoit entierement. Les lettres furent interceptées; Chourlouly & Oſman eurent la tête tranchée, ſuplice infame en Turquie. Leurs têtes furent jettées dans la ſalle du Divan: on trouva parmi les tréſors d'Oſman la bague de la Czarine, & vingt mille piéces d'or au coin de Saxe, de Pologne & de Moſcovie.

A l'égard de Baltagi Mehemet, il fut puni par l'exil d'avoir été choiſi ſans le ſavoir, pour être l'inſtrument des deſſeins de Chourlouly & d'Oſman: on le bannit à Lemnos où il mourut trois ans après, le Grand Seigneur ne ſaiſit pas ſon bien à ſa mort, parce qu'il n'étoit pas riche; ce qui peut ſervir de preuve que le Czar n'a-

n'avoit point acheté de lui la paix par des tréſors immenſes, comme on le diſoit dans l'Europe.

A ce grand Viſir ſucceda Juſſuf c'eſt-à-dire Joſeph, dont la fortune étoit auſſi ſinguliere que celle de ſes Predeceſſeurs. Né Moſcovite, & fait priſonnier par les Turcs à l'âge de ſix ans avec ſa famille il avoit été vendu à un Janiſſaire. Il fut long-tems valet dans le Serail, & devint enfin la ſeconde perſonne de l'Empire où il avoit été eſclave; mais ce n'étoit qu'un fantôme de Miniſtre. Le jeune Selictar Ali Coumourgi l'éleva à ce poſte gliſſant en attendant qu'il pût s'y placer lui-même & Juſſuf ſa Creature n'eut d'autre Emploi que d'apoſer les Sçeaux de l'Empire aux volontez du Favori. La Politique de la Cour Ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce Viſiriat: les Plenipotentiaires du Czar qui reſtoient à Conſtantinople, & comme Miniſtres, & comme Otages, y furent mieux traitez que jamais: le Grand Viſir confirma avec eux la Paix du Pruth; mais ce qui mortifia le plus le Roi de Suede, ce fut d'apprendre que les liaiſons ſecrettes qu'on prenoit à Conſtantinople avec le Czar étoient le fruit de la mediation des Ambaſſadeurs d'Angleterre & de Hollande.

Con

Conſtantinople depuis la retraite de Charles à Bender, étoit devenue ce que Rome a été ſi ſouvent, le centre des Négociations de la Chrêtienté. Le Comte Deſalleurs Ambaſſadeur de France, y apuioit les interêts de Charles & de Staniſlas; le Miniſtre de l'Empereur Allemand les traverſoit; les Factions de Suede & de Moſcovie s'entrechoquoient, comme on a vû longtems celles de France & d'Eſpagne agiter la Cour de Rome.

L'Angleterre & la Hollande qui paroiſſoient neutres, ne l'étoient pas: le nouveau commerce que le Czar avoit ouvert dans Petersbourg, attiroit l'attention de ces deux Nations commerçantes.

Les Anglois & les Hollandois ſeront toujours pour le Prince qui favorilera le plus leur trafic. Il y avoit beaucoup à gagner avec le Czar: il n'eſt donc pas étonnant que les Miniſtres d'Angleterre & de Hollande le ſerviſſent ſecrettement à la Porte Ottomane. Une des conditions de cette nouvelle amitié fut, que l'on feroit ſortir inceſſamment Charles des terres de l'Empire Turc; ſoit que le Czar eſperât ſe ſaiſir de ſa perſonne ſur les chemins, ſoit qu'il crût Charles moins redoutable dans ſes Etats qu'en Turquie, où il étoit

toujours ſur le point d'armer les forces Ottomanes contre l'Empire des Ruſſes.

Le Roi de Suede ſollicitoit toujours la Porte, de le renvoïer par la Pologne avec une nombreuſe armée. Le Divan reſolut en effet de le renvoïer, mais avec une ſimple eſcorte de ſept à huit mille hommes, non plus comme un Roi qu'on vouloit ſecourir, mais comme un hôte dont on vouloit ſe defaire. Pour cet effet le Sultan Achmet lui écrivit en ces termes.

Très-puiſſant entre les Rois adorateurs de Jeſus, Redreſſeur des torts & des injures, & Protecteur de la Juſtice dans les Ports & les Republiques du Midi & du Septentrion; éclatant en Majeſté; ami de l'honneur & de la gloire, & de notre ſublime Porte, Charles Roi de Suede, dont Dieu couronne les entrepriſes de bonheur.

AUſſi-tôt que le très illuſtre Achmet, cidevant Chiaoux Pachi, aura eu l'honneur de vous preſenter cette lettre ornée de notre Sçeau Imperial, ſoïez perſuadé & convaincu de la verité de nos intentions, qui y ſont contenues, à ſavoir, que quoique nous nous fuſſions propoſez de faire marcher de nouveau contre

contre le Czar, nos troupes toujours victorieuſes; cependant ce Prince pour éviter le juſte reſſentiment que nous avoit donné ſon retardement à executer le Traité conclu ſur les bords du Pruth, & renouvellé depuis à notre ſublime Porte, aïant rendu à notre Empire le château & la ville d'Azoph; & cherché par la mediation des Ambaſſadeurs d'Angleterre & de Hollande, nos anciens amis, à cultiver avec nous les liens d'une conſtante paix: nous la lui avons accordée, & donné à ſes Plenipotentiaires qui nous reſtent pour Otages notre Ratification Imperiale, après avoir reçu la ſienne de leurs mains.

Nous avons donné au très-honorable & vaillant Delvet Gherai, Ham de Boudgiak de Crimée, de Noghai & Circaſſie, & à votre très-ſage Conſeiller & genereux Serasquier de Bender, Iſmaël (que Dieu perpetue & augmente leur magnificence & prudence) nos ordres inviolables & ſalutaires pour votre retour par la Pologne, ſelon votre premier deſſein qui nous a été renouvellé de votre part. Vous devez donc vous préparer à partir ſous les auſpices de la Providence, & avec une honorable eſcorte l'hiver prochain pour vous rendre dans vos Provinces, aïant ſoin de paſſer en ami par celles de la Pologne.

Tout ce qui ſera neceſſaire pour votre

voyage vous ſera fourni par ma ſublime Porte, tant en argent qu'en hommes, chevaux & chariots. Nous vous exhortons ſur tout, & vous recommandons de donner vos ordres les plus poſitifs, & les plus clairs à tous les Suedois & autres gens qui ſe trouvent auprès de vous, de ne commettre aucun deſordre, & de ne faire aucun action qui tende directement ou indirectement à violer cette paix & amitié.

Vous conſerverez par là notre bienveillance dont nous chercherons à vous donner d'auſſi grandes & d'auſſi frequentes marques qu'il s'en preſentera d'occaſions. Nos troupes deſtinées pour vous accompagner, recevront des ordres conformes à nos intentions Imperiales.

Donné à notre ſublime Porte de Conſtantinople, le 14. de la Lune Rebyul Eureh 1124. ce qui revient au 19. Avril 1712.

Cette lettre ne fit point encore perdre l'eſperance au Roi de Suede : il écrivit au Sultan qu'il ſeroit toute ſa vie reconnoiſſant des faveurs dont Sa Hauteſſe l'avoit comblé ; mais qu'il croïoit le Sultan trop juſte pour le renvoïer avec la ſimple eſcorte d'un Camp volant dans un Païs encore inondé des troupes du Czar. En effet l'Empereur Moſcovite, malgre le premier Article de la paix

Pruth, par lequel il s'étoit engagé
toutes les troupes de la Pologne, y
t fait encore paſſer de nouvelles, &
emble étonnant, c'eſt que le Grand
ır n'en ſavoit rien
nauvaiſe politique de la Porte, d'a-
ıjours par vanité des Ambaſſadeurs
nces. Chrêtiens à Conſtantinople,
: pas entretenir un ſeul Agent dans
ırs Chrêtiennes, fait que ceux-ci
:nt & conduiſent quelquefois les
ions les plus ſecrettes du Sultan,
le Divan eſt toujours dans une
de ignorance de ce qui ſe paſſe pu-
nent chez les Chrêtiens.
Sultan enfermé dans ſon Serail par-
Femmes & ſes Eunuques, ne voit
r les yeux de ſon Grand Viſir : ce
re auſſi inacceſſible que ſon Maître,
: des intrigues du Serail, & ſans
ondance au dehors, eſt d'ordinaire
é, ou trompe le Sultan qui le de-
ıu le fait étrangler à la premiere
pour en choiſir un autre auſſi ig-
ou auſſi perfide, qui ſe conduit
: ſes predeceſſeurs, & qui tombe
ôt comme eux.
.le eſt pour l'ordinaire l'inaction &
ırité profonde de cette Cour, que
Princes Chrêtiens ſe liguoient con-

tre elle, leurs flottes ſeroient aux Dardanelles, & leur armée de terre aux portes d'Andrinople, avant que les Turcs euſſent ſongé à ſe defendre: mais les divers interêts qui diviſeront toujours la Chrêtienté, ſauveront les Turcs d'une deſtinée que leur peu de politique & leur ignorance dans la guerre & dans la marine ſemblent leur préparer aujourd'hui.

Achmet étoit ſi peu informé de ce qui ſe paſſoit en Pologne, qu'il y envoia un Aga pour voir s'il étoit vrai que les armées du Czar y fuſſent encore: deux Secretaires du Roi de Suede qui ſavoient la langue Turque, accompagnerent l'Aga, afin de ſervir de temoins contre lui en cas qu'il fît un faux raport.

Cet Aga vit par ſes yeux la verité, & en vint rendre compte au Sultan même. Achmet indigné alloit faire étrangler le Grand Viſir: mais le Favori qui le protegeoit, & qui croioit avoir beſoin de lui, obtint ſa grace & le ſoutint encore quelque tems dans le Miniſtere.

Les Moſcovites étoient protegez ouvertement par le Viſir, & ſecrettement par Ali Coumourgi qui avoit changé de parti: mais le Sultan étoit ſi irrité, l'infraction du Traité étoit ſi manifeſte; & les Janiſſaires qui font trembler ſouvent

les

Miniſtres, les Favoris, & les Sultans, ndoient ſi hautement la guerre, que nne dans le Serail n'oſa ouvrir un a- noderé.

uſſi-tôt le Grand Seigneur fit mettre ſept tours les Ambaſſadeurs Moſco- déja auſſi accoutumez à aller en on qu'à l'audiance. La guerre eſt de veau déclarée contre le Czar ; les ues de cheval arborées ; les ordres nez à tous les Pachas d'aſſembler une ée de deux cens mille combattans. Le an lui-même quitta Conſtantinople, vint établir ſa Cour à Andrinople, ir être moins éloigné du théatre de la rre.

Pendant ce temps une Ambaſſade ſo- nelle envoïée au Grand Seigneur de part d'Auguſte & de la Republique de logne, s'avançoit ſur le chemin d'An- nople : le Palatin de Maſovie étoit à tête de l'Ambaſſade avec une ſuite de ns de trois cens perſonnes.

Tout ce qui compoſoit l'Ambaſſade : arrêté & retenu priſonnier dans l'un s fauxbourgs de la ville : jamais le parti Roi de Suede ne s'étoit plus flatté que ns cette occaſion : cependant ce grand areil devint encore inutile, & toutes s eſperances furent trompées.

Si l'on en croit un Miniſtre public, homme ſage & clairvoyant, qui reſidoit alors à Conſtantinople, le jeune Coumourgi rouloit déja dans ſa tête d'autres deſſeins que de diſputer des deſerts au Czar de Moſcovie dans une guerre douteuſe. Il projettoit d'enlever aux Venitiens le Peloponeſe, nommé aujourd'hui la Morée, & de ſe rendre maître de la Hongrie.

Il n'attendoit pour executer ſes grands deſſeins que l'emploi de Premier Viſir dont ſa jeuneſſe l'écartoit encore. Dans cette idée il avoit plus beſoin d'être l'allié que l'ennemi du Czar: ſon interêt ni ſa volonté n'étoient pas de garder plus longtems le Roi de Suede, encore moins d'armer la Turquie en ſa faveur; non ſeulement il vouloit renvoyer ce Prince, mais il diſoit ouvertement qu'il ne falloit plus ſouffrir deſormais aucun Miniſtre Chrêtien à Conſtantinople; que tous ces Ambaſſadeurs ordinaires n'étoient que des eſpions honorables qui corrompoient ou qui trahiſſoient les Viſirs, & donnoient depuis trop longtems le mouvement aux intrigues du Serail; que les Francs établis à Pera, & dans les échelles du Levant, ſont des marchands qui n'ont beſoin que d'un Conſul & non d'un

d'un Ambaſſadeur. Le Grand Viſir qui devoit ſon établiſſement & ſa vie même au Favori ; & qui de plus le craignoit, ſe conformoit à ſes intentions d'autant plus aiſément qu'il s'étoit vendu aux Moſcovites, & qu'il eſperoit ſe vanger du Roi de Suede qui avoit voulu le perdre. Le Mouphty, Creature d'Ali Coumourgi étoit auſſi l'eſclave de ſes volontez : il avoit conſeillé la guerre contre le Czar, quand le Favori la vouloit ; & il la trouva injuſte dès que ce jeune homme eut changé d'avis : ainſi à peine l'armée fut aſſemblée qu'on écouta des propoſitions d'accommodement. Le Vice-Chancelier Schafirof, & le jeune Czeremetof, Plenipotentiaires & Otages du Czar à la Porte, promirent après bien des négotiations, que le Czar retireroit ſes troupes de la Pologne. Le Grand Viſir qui ſavoit bien que le Czar n'executeroit pas ce Traité, ne laiſſa pas de le ſigner ; & le Sultan content d'avoir en aparence impoſé des Loix aux Moſcovites, reſta encore à Andrinople. Ainſi on vit en moins de ſix mois la paix jurée avec le Czar ; enſuite la guerre déclarée, & la paix renouvellée encore.

Le principal article de tous ces traitez fut toujours qu'on feroit partir le Roi de Suede. Le Sultan ne vouloit point commet-

mettre ſon honneur & celui de l'Empire Ottoman, en expoſant le Roi à être pris ſur la route par ſes ennemis. Il fut ſtipulé qu'il partiroit; mais que les Ambaſſadeurs de Pologne & de Moſcovie répondroient de la ſûreté de ſa perſonne: ces Ambaſſadeurs jurerent au nom de leur Maître, que ni le Czar, ni le Roi Auguſte, ne troubleroient ſon paſſage; & que Charles de ſon côté ne tenteroit d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le Divan aïant ainſi reglé la deſtinée de Charles, Iſmaël Seraſquier de Bender ſe tranſporta à Varnitza, où le Roi étoit campé, & vint lui rendre compte des reſolutions de la Porte, en lui inſinuant adroitement qu'il n'y avoit plus à differer, & qu'il falloit partir.

Charles ne répondit autre choſe ſinon, que le Grand Seigneur lui avoit promis une armée & non une eſcorte; & que les Rois devoient tenir leur parole.

Cependant le General Flemming, Miniſtre & favori du Roi Auguſte, entretenoit une correſpondance ſecrette avec le Kam de Tartarie & le Seraſquier de Bender. Un Colonel Allemand nommé la Mare avoit fait plus d'un voïage de Bender à Dreſde, & avoit porté & raporté des paroles du Kam à Flemming, & de

lemming au Kam. On avoit entendu plus d'une fois au Roi Auguſte en nt de Charles, *je tiens mon ours lié à ier.*

réciſement dans ce tems, le Roi de le fit arrêter ſur les frontiéres de la chie, un courier que Flemming en- oit au Prince de Tartarie. Les lettres urent aportées: on les dechiffra; on it une intelligence marquée entre les tares & la Cour de Dreſde: mais el- étoient conçues en termes ſi ambigus ſi generaux, qu'il étoit difficile de nêler, ſi le but du Roi Auguſte étoit lement de detacher les Turcs du parti de uede, ou s'il vouloit que le Kam livrât arles à ſes Saxons en le reconduiſant Pologne.

Il ſembloit difficile d'imaginer qu'un ince auſſi genereux qu'Auguſte, voulût ſaiſiſſant la perſonne du Roi de Suede, zarder la vie de ſes Ambaſſadeurs, & de ois cens Gentilshommes Polonois qui é- ient retenus dans Andrinople, comme s gages de la ſûreté de Charles.

Mais d'un autre côté on ſavoit que Flem- ing, miniſtre abſolu d'Auguſte, étoit ès-delié & peu ſcrupuleux. Les outra- es faits au Roi Electeur par le Roi de uede, ſembloient rendre toute vengeance excu-

excuſable; & on pouvoit penſer que ſi la Cour de Dreſde achettoit Charles du Kam des Tartares, elle pourroit achetter aiſément de la Cour Ottomane la liberté des Otages Polonois.

Ces raiſons furent agitées entre le Roi, Mullern ſon Chancelier privé, & Grothuſen ſon favori. Ils lurent & relurent les lettres; & la malheureuſe ſituation où ils étoient les rendant plus ſoupçonneux, ils ſe déterminerent à croire ce qu'il y avoit de plus triſte.

Quelques jours après le Roi fut confirmé dans ſes ſoupçons par le départ précipité d'un Comte Sapieha refugié auprès de lui, qui le quitta bruſquement pour aller en Pologne ſe jetter entre les bras d'Auguſte. Dans toute autre occaſion Sapieha ne lui auroit paru qu'un mecontent; mais dans ces conjonctures delicates, il ne balanca pas à le croire un traître. Les inſtances réïterées qu'on lui fit alors de partir, changerent ſes ſoupçons en certitude. L'opiniâtreté de ſon caractere ſe joignant à toutes ces vraiſemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on vouloit le trahir & le livrer à ſes ennemis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvoit ſe tromper dans l'idée qu'il avoit

it que le Roi Auguſte avoit mar-
ndé ſa perſonne avec les Tartares ;
s il ſe trompoit encore davantage en
ıptant ſur le ſecours de la Cour Otto-
ıe. Quoiqu'il en ſoit, il réſolut de
ner du tems.

l dit au Pacha de Bender qu'il ne
voit partir ſans avoir auparavant de
ıi païer ſes dettes, car quoi qu'on lui
rendu depuis longtems ſon Thaïm,
liberalitez l'avoient toujours forcé
nprunter ; le Pacha lui demanda ce
il vouloit, le Roi répondit au hazard
les bourſes, qui font quinze cens mille
ıcs de notre argent en monnoïe forte.
Pacha en écrivit à la Porte : le Sultan
lieu de mille bourſes qu'on lui deman-
t, en accorda douze cens, & écrivit
Pacha la lettre ſuivante.

Lettre du Grand Seigneur au Pacha de Bender.

E but de cette lettre Impériale, eſt pour vous faire ſavoir que ſur votre recommanion & repreſentation, & ſur celle du r noble Delvet Gherai Ham, à notre ſune Porte, notre Impériale magnificence a ɔrdé mille bourſes au Roi de Suede, ſeront envoiées à Bender ſous la con-

duite

duite & la charge du très-illuſtre Mehemet Pacha, ci-devant Chiaoux Pachi, pour reſter ſous votre garde juſqu'au temps du départ du Roi de Suede, dont Dieu dirige les pas; & lui être données alors avec deux cens bourſes de plus, comme un ſurcroît de notre liberalité Imperiale qui excede ſa demande.

Quant à la route de Pologne qu'il eſt reſolu de prendre, vous aurez ſoin, vous & le Ham, qui devez l'accompagner, de prendre des meſures ſi prudentes & ſi ſages, que pendant tout le paſſage, les troupes qui ſont ſous votre commandement, & les gens du Roi de Suede, ne cauſent aucun dommage & ne faſſent aucune action qui puiſſe être réputée contraire à la paix qui ſubſiſte encore entre notre ſublime Porte, & le Roiaume & la Republique de Pologne; enſorte que le Roi paſſe comme ami ſous notre protection.

Ce que faiſant (comme vous lui recommanderez bien expreſſement de faire) il recevra tous les honneurs & les égards dûs à Sa Majeſté de la part des Polonois, ce dont nous ont fait aſſurer les Ambaſſadeurs du Roi Auguſte, & de la Republique, en s'offrant même à cette condition auſſi-bien que quelques autres nobles Polonois, ſi nous le requerons, pour ôtages & ſûreté de ſon paſſage.

Lorſque le tems dont vous ſerez convenu avec le très-noble Delvet Gherai pour la marche

e, ſera venu, vous vous mettrez à la
le vos braves ſoldats, entre leſquels
: les Tartares, aïant à leur tête le Ham,
ous conduirez le Roi de Suede avec ſes

u'ainſi il plaiſe au ſeul Dieu tout-puiſ-
de diriger vos pas & les leurs; le Pa-
l'Aulos reſtera à Bender pour le garder
tre abſence, avec un corps de Spahis,
n autre de Janiſſaires; & en ſuivant nos
s & intentions Imperiales en tous ces
s & articles, vous vous rendrez dignes
continuation de notre faveur Imperiale,
bien que des louanges & des recompen-
ûes à tous ceux qui les obſervent.
ait à notre réſidence Imperiale de Conſ-
nople le 2. de la Lune de Cheval 1124
Egire,

endant qu'on attendoit cette réponſe
Grand Seigneur, le Roi écrivit à la
te, pour ſe plaindre de la trahiſon
t il ſoupçonnoit le Kam des Tartares;
; les paſſages étoient bien gardez; de
; le Miniſtere lui étoit contraire, les
es ne parvinrent point au Sultan: le
r empêcha même M. Deſalleurs de
ir à Andrinople où étoit la Porte, de
r que ce Miniſtre qui agiſſoit pour le
i de Suede, ne voulût deranger le deſ-
qu'on avoit de le faire partir.

Charles indigné de ſe voir en quelque ſorte chaſſé des terres du Grand Seigneur ; ſe determina à ne point partir du tout.

Il pouvoit demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne, ou s'embarquer ſur la mer Noire, pour ſe rendre à Marſeille par la Mediterranée : mais il aima mieux ne demander rien & attendre les évenemens.

Quand les douze cens bourſes furent arrivées, ſon Thréſorier Grothuſen qui avoit apris la langue Turque dans ce long ſejour, alla voir le Pacha ſans interprête, dans le deſſein de tirer de lui les douze cens bourſes, & de former enſuite à la Porte quelqu'intrigue nouvelle, toujours ſur cette fauſſe ſupoſition que le Parti Suedois armeroit enfin l'Empire Ottoman contre le Czar.

Grothuſen dit au Pacha que le Roi ne pouvoit avoir ſes équipages prêts ſans argent : mais dit le Pacha, c'eſt nous qui ferons tous les frais de votre départ ; votre Maître n'a rien à dépenſer tant qu'il ſera ſous la protection du mien

Grothuſen repliqua qu'il y avoit tant de difference entre les équipages Turcs, & ceux des Francs, qu'il falloit avoir recours aux artiſans Suedois & Polonois qui étoient à Varnitza.

Il

l'assura que son Maître étoit disposé
rtir, & que cet argent faciliteroit &
ceroit son départ. Le Pacha trop-
iant donna les douze cens bourses: il
quelques jours après demander
Roi d'une maniere très-respectueuse,
ordres pour le départ.
a surprise fut extrême quand le Roi
lit qu'il n'étoit pas prêt de partir, &
l lui falloit encore mille bourses. Le
ha confondu à cette reponse, fut
lque tems sans pouvoir parler. Il se
a vers une fenêtre, où on le vit ver-
quelques larmes. Ensuite s'adressant
Roi il m'en coûtera la tête, dit-il,
ir avoir obligé ta Majesté: j'ai donné
douze cens bourses malgré l'ordre ex-
s de mon Souverain; aïant dit ces
oles, il s'en retournoit plein de tris-
e.
Le Roi l'arrêta, & lui dit qu'il l'ex-
leroit auprès du Sultan: Ah! repartit
Turc en s'en allant, mon Maître ne
t point excuser les fautes; il ne sait que
punir.
Ismaël Pacha alla apprendre cette nou-
lle au Kam des Tartares, lequel aïant reçu
même ordre que le Pacha de ne point
uffrir que les douze cens bourses fus-
nt données avant le départ du Roi,

& aïant consenti qu'on délivrât cet argent, aprehendoit aussi-bien que le Pacha l'indignation du Grand Seigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour se justifier, ils protestèrent qu'ils n'avoient donné les douze cens bourses que sur les promesses positives d'un Ministre du Roi de partir sans délai; & ils suplierent Sa Hautesse, que le refus du Roi ne fût point attribué à leur desobéissance.

Charles persistant toujours dans l'idée que le Kam & le Pacha vouloient le livrer à ses ennemis, ordonna à M. Funk, alors son Envoïé auprès du Grand Seigneur, de porter contre eux ses plaintes, & de demander encore mille bourses. Son extrême generosité, & le peu de cas qu'il faisoit de l'argent, l'empêchoit de sentir qu'il y avoit de l'avilissement dans cette proposition. Il ne la faisoit que pour s'attirer un refus, & pour avoir un nouveau pretexte de ne point partir. Mais c'étoit être reduit à d'étranges extrêmitez que d'avoir besoin de pareils artifices. Savari son interprête, homme adroit & entreprenant, porta sa lettre à Andrinople malgré la severité avec laquelle le Grand Visir faisoit garder les passages.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereuse. Pour toute réponse on

on le fit mettre en prison. Le Sultan indigné fit assembler un Divan extraordinaire, & y parla lui-même, ce qu'il ne fait que très-rarement. Tel fut son discours selon la traduction qu'on en fit alors.

„ Je n'ai presque connu le Roi de Suede que par sa défaite à Pultowa, & par „ la priére qu'il m'a faite de lui accorder „ un azile dans mon Empire : je n'ai, je „ crois, nul besoin de lui, & n'ai sujet ni de „ l'aimer, ni de le craindre : cependant sans „ consulter d'autres motifs que l'hospitalité d'un Musulman, & ma generosité qui „ répand la rosée de ses faveurs sur les „ grands comme sur les petits, sur les étrangers comme sur mes sujets, je l'ai „ reçu & secouru de tout, lui, ses Ministres, ses Officiers, ses Soldats, & „ n'ai cessé pendant trois ans & demi „ de l'accabler de presens.

„ Je lui ai accordé une escorte considerable pour le conduire dans ses Etats. „ Il a demandé mille bourses pour païer „ quelques frais, quoi que je les fasse tous; „ au lieu de mille, j'en ai accordé douze „ cens ; après les avoir tirées de la main „ du Serasquier de Bender, il en demande encore mille autres, & ne veut „ point partir sous pretexte que l'escorte „ est trop petite, au lieu qu'elle n'est

„ que trop grande pour paſſer par un „ Païs ami.

„ Je demande donc ſi c'eſt violer les „ Loix de l'hoſpitalité, que de renvoïer „ ce Prince, & ſi les Puiſſances étrange- „ res doivent m'accuſer de violence & „ d'injuſtice, en cas qu'on ſoit reduit à „ le faire partir par force.„ Tout le Divan répondit que le Grand Seigneur agiſſoit avec juſtice.

Le Mouphty déclara que l'hoſpitalité n'eſt point de commande aux Muſulmans envers les Infideles, encore moins envers les ingrats; & il donna ſon Fetfa, eſpece de Mandement qui accompagne presque toujours les ordres importans du Grand Seigneur: ces Fetfa ſont reverez comme des oracles, quoique ceux dont ils émanent ſoient des eſclaves du Sultan comme les autres.

L'ordre & le Fetfa furent portez à Bender par le *Bouyouk Imraour* grand Maître des écuries, & un Chiaou Pacha premier Huiſſier. Le Pacha de Bender reçut l'ordre chez le Kam des Tartares, auſſi-tôt il alla à Varnitza demander ſi le Roi vouloit partir comme ami, ou le reduire à executer les ordres du Sultan.

Charles XII. menacé n'étoit pas maître de ſa colere. Obeis à ton Maître ſi tu

oſes : lui dit-il, & ſors de ma pre-
. Le Pacha indigné s'en retourna
rand galop contre l'uſage ordinaire
Turcs : en s'en retournant il rencon-
Fabrice & lui cria toujours en courant;
oi ne veut point écouter la raiſon, tu
voir des choſes bien étranges. Le
même il retrancha les vivres au Roi,
ui ôta ſa garde de Janiſſaires. Il fit
aux Polonois & aux Coſaques qui
ent à Varnitza, que s'ils vouloient
ir des vivres, il falloit quitter le Camp
Roi de Suede, & venir ſe mettre dans
ille de Bender, ſous la protection de
Porte. Tous obéirent, & laiſſerent
Roi reduit aux Officiers de ſa maiſon,
à trois cens ſoldats Suedois, contre
gt mille Tartares, & ſix mille Turcs.
Il n'y avoit plus de proviſions dans le
mp pour les hommes, ni pour les che-
ux.

Le Roi ordonna qu'on tuât hors du
mp à coups de fuſil, vingt de ces beaux
evaux Arabes que le Grand Seigneur
i avoit envoyez : en diſant, je ne veux
de leurs proviſions, ni de leurs chevaux.
e fut un regal pour les troupes Tartares,
ii comme on ſait, trouvent la chair de
eval délicieuſe. Cependant les Turcs
les Tartares inveſtirent de tous côtez le
tit Camp du Roi.

Ce Prince ſans s'étonner fit faire des retranchemens reguliers par ſes trois cens Suedois: il y travailla lui-même: ſon Chancelier, ſon Thréſorier, ſes Secretaires, ſes valets de chambre, tous ſes domeſtiques aidoient à l'ouvrage. Les uns barricadoient les fenêtres, les autres enfonçoient des ſolives derriere les portes en forme d'arcboutans.

Quand on eût bien barricadé la maiſon, & que le Roi eût fait le tour de ſes prétendus retranchemens, il ſe mit à jouer aux échecs tranquillement avec ſon favori Grothuſen, comme ſi tout eût été dans une ſecurité profonde: heureuſement Fabrice, l'Envoïé de Holſtein, ne s'étoit point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza & Bender, où demeuroit auſſi Monſieur Jeffreis Envoïé d'Angleterre auprès du Roi de Suede. Ces deux Miniſtres voïant l'orage prêt à éclater, prirent ſur eux de ſe rendre mediateurs entre les Turcs & le Roi. Le Kam & ſur tout le Pacha de Bender, qui n'avoit nulle envie de faire violence à ce Monarque, reçûrent avec empreſſement les offres de ces deux Miniſtres: ils eurent enſemble à Bender deux conferences, où aſſiſterent cet Huiſſier du Serail, & le grand Maître des écuries, qui avoient

voient aporté l'ordre du Sultan, & le Fetfa du Mouphty.

Monſieur * Fabrice leur avoua que Sa Majeſté Suedoiſe avoit de juſtes raiſons de croire qu'on vouloit le livrer à ſes ennemis en Pologne. Le Kam, le Pacha & les autres jurerent ſur leurs têtes, prirent Dieu à témoin qu'ils déteſtoient une ſi horrible perfidie, qu'ils verſeroient tout leur ſang plûtôt que de ſouffrir qu'on manquât ſeulement de reſpect au Roi en Pologne: ils dirent qu'ils avoient entre leurs mains les Ambaſſadeurs Moſcovites & Polonois, dont la vie leur répondoit du moindre affront qu'on oſeroit faire au Roi de Suede. Enfin ils ſe plaignirent amerement des ſoupçons outrageans que le Roi concevoit ſur des perſonnes qui l'avoient ſi bien reçu & ſi bien traité. Quoique les ſermens ne ſoient ſouvent que le langage de la perfidie, M. Fabrice ſe laiſſa perſuader par ces Barbares: il crut voir dans leur proteſtations cet air de verité que le menſonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il ſavoit bien qu'il y avoit eu une ſecrette correſpondance entre le Kam Tartare & le Roi

* Tout ce recit eſt raporté par M. Fabrice dans ſes Lettres.

Auguſte ; mais il demeura convaincu qu'il ne s'étoit agi dans leur négotiation, que de faire ſortir Charles XII. des terres du Grand Seigneur. Soit que Fabrice ſe trompât ou non, il les aſſura qu'il repreſenteroit au Roi l'injuſtice de ces défiances ; mais prétendez-vous le forcer à partir? ajouta-il : Ouï, dit le Pacha, tel eſt l'ordre de notre Maître. Alors il les pria encore une fois de bien conſiderer ſi cet ordre étoit de verſer le ſang d'une tête couronnée : Ouï, repliqua le Kam en colere, ſi cette tête couronnée deſobeit au Grand Seigneur dans ſon Empire.

Cependant tout étant prêt pour l'aſſaut, la mort de Charles XII. paroiſſant inevitable ; & l'ordre du Sultan n'étant pas poſitivement de le tuer en cas de reſiſtance, le Pacha engagea le Kam à ſouffrir qu'on envoïât dans le moment un exprès à Andrinople où étoit alors le Grand Seigneur, pour avoir les derniers ordres de Sa Hauteſſe.

Monſieur Jeffreis, & M. Fabrice aïant obtenu ce peu de relâche, courent en avertir le Roi : ils arrivent avec l'empreſſement de gens qui aportoient une nouvelle heureuſe ; mais ils furent très-froidement reçus : il les apella mediateurs vo-

volontaires, & perſiſta à ſoutenir que l'ordre du Sultan & le Fetfa du Mouphty étoient forgez, puiſqu'on venoit d'envoïer demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le Miniſtre Anglois ſe retira bien reſolu de ne ſe plus mêler des affaires d'un Prince ſi inflexible : M. Fabrice aimé du Roi, & plus accoutumé à ſon humeur que le Miniſtre Anglois, reſta avec lui pour le conjurer de ne pas hazarder une vie ſi précieuſe dans une occaſion ſi inutile.

Le Roi pour toute réponſe, lui fit voir ſes retranchemens, & le pria d'emploïer ſa mediation ſeulement pour lui faire avoir des vivres : on obtint aiſément des Turcs de laiſſer paſſer des proviſions dans le Camp du Roi, en attendant que le Courrier fût revenu d'Andrinople.

Le Kam même avoit défendu à ſes Tartares impatiens du pillage, de rién attenter contre les Suedois juſqu'à nouvel ordre : de ſorte que Charles XII. ſortoit quelquefois de ſon Camp avec quarante chevaux, & couroit au milieu des troupes Tartares qui lui laiſſoient reſpectueuſement le paſſage libre : il marchoit même droit à leurs rangs ; & ils s'ouvroient plutôt que de reſiſter.

Enfin l'ordre du Grand Seigneur étant venu,

venu, de paſſer au fil de l'épée tous les Suedois qui feroient la moindre reſiſtance, & de ne pas épargner la vie du Roi : le Pacha eut la complaiſance de montrer cet ordre à Fabrice, afin qu'il fît un dernier effort ſur l'eſprit de Charles. Fabrice vint faire auſſi-tôt ce triſte raport. Avez-vous vu l'ordre dont vous parlez? dit le Roi : Ouï, répondit Fabrice; Et bien dites-leur de ma part que c'eſt un ſecond ordre qu'ils ont ſupoſé, & que je ne veux point partir. Fabrice ſe jetta à ſes pieds, ſe mit en colere, lui reprocha ſon opiniâtreté; tout fut inutile : retournez à vos Turcs, lui dit le Roi en ſouriant, s'ils m'attaquent je ſçaurai bien me defendre.

Les Chapelains du Roi ſe mirent auſſi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas expoſer à un maſſacre certain les malheureux reſtes de Pultowa, & ſur tout ſa perſonne ſacrée; l'aſſurant de plus que cette reſiſtance étoit injuſte, qu'il violoit les droits de l'hoſpitalité en s'opiniâtrant à reſter par force chez des étrangers qui l'avoient ſi long-tems & ſi genereuſement ſecouru. Le Roi qui ne s'étoit point fâché contre Fabrice, ſe mit en colere contre ſes Prêtres, & leur dit qu'il les avoit pris pour faire les prieres, & non pour lui dire leurs avis. Le

Le General Hord & le General Dardoff, dont le ſentiment avoit toujours été de ne pas tenter un combat dont la ſuite ne pouvoit être que funeſte, montrerent au Roi leurs eſtomacs couverts de bleſſures reçues à ſon ſervice ; & l'aſſurant qu'ils étoient prêts de mourir pour lui, ils le ſuplierent que ce fût au moins dans une occaſion plus neceſſaire. Je ſçai par vos bleſſures & par les miennes, leur dit Charles XII. que nous avons vaillamment combattu enſemble; vous avez fait votre devoir juſqu'à preſent, faites le encore aujourd'hui. Il n'y eut plus alors qu'à obéir ; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le Roi. Ce Prince preparé à l'aſſaut ſe flattoit en ſecret du plaiſir & de l'honneur de ſoutenir avec trois cens Suedois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à ſon poſte : ſon Chancelier Mullern, le Secretaire Empreiis & les Clercs, devoient defendre la naiſon de la Chancellerie: le Baron Fief la tête des Officiers de la bouche étoit un autre poſte: les Palfreniers, les Cuiniers avoient un autre endroit à garder ; ar avec lui tout étoit ſoldat: il couroit cheval de ſes retranchemens à la maiſon, romettant des recompenſes à tout le onde, créant des Officiers, & aſſurant de

de faire Capitaines les moindres valets qui combattroient avec courage.

On ne fut pas long-tems ſans voir l'armée des Turcs & des Tartares qui venoient attaquer le petit retranchement avec dix piéces de canon & deux mortiers. Les queues de cheval flottoient en l'air; les clairons ſonnoient, les cris de Alla, Alla, ſe faiſoient entendre de tous côtez. Le Baron de Grothuſen remarqua que les Turcs ne mêloient dans leurs cris aucune injure contre le Roi, & qu'ils l'apelloient ſeulement *Demirbash*, tête de fer. Auſſitôt il prend le parti de ſortir ſeul ſans armes des retranchemens; il s'avance dans les rangs des Janiſſaires, qui presque tous avoient reçû de l'argent de lui : „ Eh, „ quoi mes amis! leur dit-il en propres „ mots, venez-vous maſſacrer trois cens „ Suedois ſans deffence? vous braves Ja- „ niſſaires qui avez pardonné à cent mille „ Moſcovites, quand ils vous ont crié „ *amman* pardon. Avez-vous oublié les „ bienfaits que vous avez reçus de nous? „ & voulez-vous aſſaſſiner ce grand Roi „ de Suede que vous aimez tant, & qui „ vous a fait tant de liberalitez? Mes „ amis, il ne demande que trois jours; „ & les ordres du Sultan ne ſont pas ſi „ ſeveres qu'on vous le fait croire."

Ces

Ces paroles firent un effet que Grothuſen n'attendoit pas lui-même. Les Janiſſaires jurerent ſur leurs barbes, qu'ils n'attaqueroient point le Roi, & qu'ils lui donneroient les trois jours qu'il demandoit. En vain on donna le ſignal de l'aſſaut; les Janiſſaires loin d'obéir, menacerent de ſe jetter ſur leurs chefs, ſi on n'accordoit pas trois jours au Roi de Suede: ils vinrent en tumulte à la tente du Pacha de Bender, criant que les ordres du Sultan étoient ſupoſez: à cette ſedition inopinée le Pacha n'eût à opoſer que la patience.

Il feignit d'être content de la generceuſe reſolution des Janiſſaires; & leur ordonna de ſe retirer à Bender. Le Kam des Tartares, homme violent, vouloit donner immediatement l'aſſaut avec ſes troupes; mais le Pacha qui ne prétendoit pas que les Tartares euſſent ſeuls l'honneur de prendre le Roi, tandis qu'il ſeroit puni peut-être de la deſobéiſſance de ſes Janiſſaires, perſuada au Kam d'attendre juſqu'au lendemain.

Le Pacha de retour à Bender aſſembla tous les Officiers des Janiſſaires & les plus vieux ſoldats: il leur lut & leur fit voir l'ordre poſitif du Sultan & le Fetfa du Mouphty.

Soi-

Soixante des plus vieux qui avoient des barbes blanches venerables, & qui avoient reçu mille preſens des mains du Roi, propoſerent d'aller eux-mêmes le ſuplier de ſe remettre entre leurs mains, & de ſouffrir qu'ils lui ſerviſſent de gardes.

Le Pacha le permit, il n'y avoit point d'expedient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être reduit à faire tuer ce Prince. Ces ſoixante vieillards allerent donc le lendemain matin à Varnitza, n'aïant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, ſeules armes des Janiſſaires quand ils ne vont point au combat: car les Turcs regardent comme barbare la coutume des Chrêtiens, de porter des épées en tems de paix, & d'entrer armez chez leurs amis & dans leurs Egliſes.

Ils s'adreſſerent au Baron de Grothuſen & au Chancelier Mullern; ils leur dirent qu'ils venoient dans le deſſein de ſervir de fideles gardes au Roi; & que s'il vouloit, ils le conduiroient à Andrinople, où il pourroit parler lui-même au Grand Seigneur. Dans le tems qu'ils faiſoient cette propoſition, le Roi liſoit des lettres qui arrivoient de Conſtantinople; & que Fabrice qui ne pouvoit plus le voir, lui avoit fait tenir ſecrettement par un Janiſſaire. Elles étoient du Comte Poniatowsky,

ky, qui ne pouvoit le ſervir ni à Bender, ni à Andrinople, étant retenu à Conſtantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiſcrette demande des mille bourſes. Il mandoit au Roi que les ordres du Sultan pour ſaiſir ou maſſacrer ſa perſonne Roïale en cas de reſiſtance, n'étoient que trop réels; qu'à la verité le Sultan étoit trompé par ſes Miniſtres, mais que plus l'Empereur étoit trompé dans cette affaire, plus il vouloit être obéi, qu'il falloit ceder au tems, & plier ſous la neceſſité: qu'il prenoit la liberté de lui conſeiller de tout tenter auprès des Miniſtres par la voïe des négociations, de ne point mettre de l'inflexibilité, où il ne falloit que de la douceur, & d'attendre de la politique & du tems, le remède à un mal que la violence aigriroit ſans reſſource.

Mais ni les propoſitions de ces vieux Janiſſaires, ni les lettres de Poniatowsky, ne purent donner ſeulement au Roi l'idée qu'il pouvoit flêchir ſans deshonneur. Il aimoit mieux mourir de la main des Turcs, que d'être en quelque ſorte leur priſonnier: il renvoïa ces Janiſſaires ſans les vouloir voir; & leur fit dire que s'ils ne ſe retiroient, il leur feroit couper la barbe, ce qui eſt dans l'Orient le plus

outrageant de tous les affronts.

Les vieillards remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournerent en criant, ah! la tête de fer, puiſqu'il veut perir qu'il periſſe. Ils vinrent rendre compte au Pacha de leur commiſſion, & aprendre à leurs Camarades à Bender l'étrange reception qu'on leur avoit faite. Tous jurerent alors d'obéir aux ordres du Pacha ſans delai, & eurent autant d'impatience d'aller à l'aſſaut qu'ils en avoient eu peu le jour précedent.

L'ordre eſt donné dans le moment: les Turcs marchent aux retranchemens: les Tartares les attendoient déja & les canons commençoient à tirer.

Les Janiſſaires d'un côté & les Tartares de l'autre, forcent en un inſtant ce petit Camp; à peine vingt Suedois tirerent l'épée, les trois cens Soldats furent envelopez & faits priſonniers ſans reſiſtance: le Roi étoit alors à cheval entre ſa maiſon & ſon Camp, avec les Generaux Hord, Daldorf & Sparre: voïant que tous ſes Soldats s'étoient laiſſez prendre en ſa precence, il dit de ſang froid à ces trois Officiers; allons defendre la maiſon: nous combattrons, aujouta-t-il en ſouriant *pro aris & focis*.

Auſſi-tôt il galope avec eux vers cette maiſon

maiſon où il avoit mis environ quarante domeſtiques en ſentinelle, & qu'on avoit fortifié du mieux qu'on avoit pu.

Ces Generaux tout accoutumez qu'ils étoient à l'opiniâtre intrepidité de leur Maître, ne pouvoient ſe laſſer d'admirer qu'il voulût de ſang froid, & en plaiſantant, ſe defendre contre dix canons & toute une armée: ils le ſuivent avec quelques gardes, & quelques domeſtiques qui faiſoient en tout vingt perſonnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouverent aſſiegée de Janiſſaires; déja même près de deux cens Turcs ou Tartares étoient entrez par une fenêtre, & s'étoient rendus maîtres de tous les apartemens, à la reſerve d'une grande ſalle où les domeſtiques du Roi s'étoient retirez. Cette ſalle étoit heureuſement près de la porte par où le Roi vouloit entrer avec ſa petite troupe de vingt perſonnes: il s'étoit jetté en bas de ſon cheval le piſtolet & l'épée à la main, & ſa ſuite en avoit fait autant.

Les Janiſſaires tombent ſur lui de tous côtez; ils étoient animez par la promeſſe qu'avoit faite le Pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auroient ſeulement touché ſon habit, en cas qu'on pût le prendre. Il bleſſoit, & il tuoit

tous ceux qui s'aprochoient de ſa perſonne: Un Janiſſaire qu'il avoit bleſſé, lui apuïa ſon mouſqueton ſur le viſage; ſi le bras du Turc n'avoit fait un mouvement cauſé par la foule qui alloit & qui venoit comme des vagues, le Roi étoit mort: la balle gliſſa ſur ſon nez, lui emporta un bout de l'oreille, & alla caſſer le bras au General Hord, dont la deſtinée étoit d'être toujours bleſſé à côté de ſon Maître.

Le Roi enfonça ſon épée dans l'eſtomac du Janiſſaire; en même tems ſes domeſtiques qui étoient enfermez dans la grande ſalle en ouvrent la porte: le Roi entre comme un trait ſuivi de ſa petite troupe; on referme la porte dans l'inſtant, & on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver.

Voilà Charles XII. dans cette ſalle enfermé avec toute ſa ſuite qui conſiſtoit en près de ſoixante hommes, Officiers, gardes, ſecretaires, valets de chambre, domeſtiques de toute eſpece.

Les Janiſſaires & les Tartares pilloient le reſte de la maiſon, & rempliſſoient les apartemens: Allons un peu chaſſer de chez moi ces barbares, dit-il; & ſe mettant à la tête de ſon monde, il ouvre lui-même la porte de la ſalle qui donnoit dans ſon

ſon appartement à coucher ; il entre & fait feu ſur ceux qui pilloient.

Les Turcs chargez de butin, épouvantez de la ſubite aparition de ce Roi qu'ils étoient accoutumez à reſpecter, jettent leurs armes, ſautent par la fenêtre, ou ſe retirent juſques dans les caves ; le Roi profitant de leur deſordre, & les ſiens animez par le ſuccès, pourſuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou bleſſent ceux qui ne fuïent point ; & en un quart d'heure nettoïent la maiſon d'ennemis.

Le Roi aperçut dans la chaleur du combat deux Janiſſaires qui ſe cachoient ſous ſon lit ; il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon en criant *amman*. Je te donne la vie, dit le Roi au Turc, à condition que tu iras faire au Pacha un fidele recit de ce que tu as vû : Grothuſen ſervoit d'interprête à ces paroles ; le Turc promit aiſément ce qu'on voulut, & on lui permit de ſauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suedois étant enfin maîtres de la maiſon, refermerent & barricaderent encore les fenêtres. Ils ne manquoient point d'armes ; une chambre baſſe pleine de mouſquets & de poudre avoit échapé à la recherche tumultueuſe des Janiſſaires ; on s'en ſervit à propos, les Suedois ti-

roient à travers les fenêtres preſque à bout portant ſur cette multitude de Turcs, dont ils tuerent deux cens en moins d'un demi quart d'heure.

Le canon tiroit contre la maiſon ; mais les pierres étant fort molles, il ne faiſoit que des trous & ne renverſoit rien.

Le Kam des Tartares & le Pacha qui vouloient prendre le Roi en vie, honteux de perdre du monde, & d'occuper une armée entiere contre ſoixante perſonnes, jugerent à propos de mette le feu à la maiſon pour obliger le Roi de ſe rendre. Ils firent lancer ſur le toit, contre les portes, & contre les fenêtres, des flêches entortillées de mêches allumées ; la maiſon fut en flammes en un moment. Le toit tout embraſé étoit prêt à fondre ſur les Suedois. Le Roi donna tranquillement ſes ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur ; il prend le baril lui-même, & aidé de deux Suedois, il le jette à l'endroit où le feu étoit le plus violent : il ſe trouva que ce baril étoit rempli d'eau-de-vie ; mais la précipitation inſeparable d'un tel embarras, empêcha d'y penſer. L'embraſement redoubla avec plus de rage ; l'apartement du Roi étoit conſumé, la grande ſalle où les Suedois ſe tenoient, étoit remplie

plie d'une fumée affreuſe, mêlée de tourbillons de feu qui entroient par les portes des apartemens voiſins : la moitié du toit étoit abîmée dans la maiſon même, l'autre tomboit en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde nommé Walberg oſa dans cette extrêmité crier qu'il falloit ſe rendre. Voilà un étrange homme, dit le Roi, qui s'imagine qu'il n'eſt pas plus beau d'être brûlé que d'être priſonnier. Un autre garde nommé Roſen s'aviſa de dire, que la maiſon de la Chancellerie, qui n'étoit qu'à cinquante pas avoit un toit de pierre, & étoit à l'épreuve du feu ; qu'il falloit faire un ſortie, gagner cette maiſon & s'y defendre. Voilà un vrai Suedois, s'écria le Roi : il embraſſa ce garde ; le créa Colonel ſur champ. Allons mes amis, dit-il, prenez avec vous le plus de poudre & de plomb que vous pourrez, & gagnons la Chancellerie l'épée à la main.

Les Turcs qui cependant entouroient cette maiſon toute embraſée, voïoient avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suedois n'en ſortoient point ; mais leur étonnement fut encore plus grand, lorſqu'ils virent ouvrir les portes, & le Roi, & les ſiens fondre ſur eux en deſeſ-

ſeſperez. Charles & ſes principaux Officiers étoient armez d'épées & de piſtolets; chacun tira deux coups à la fois à l'inſtant que la porte s'ouvrit; & dans le même clin d'œil jettant leurs piſtolets & s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas; mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée: le Roi qui étoit en bottes ſelon ſa coutume, s'embaraſſa dans ſes éperons, & tomba; vingt-un Janiſſaires ſe jettent auſſi-tôt ſur lui, le deſarment, & l'emmenent au quartier du Pacha, les uns le tenant ſous les jambes, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le Roi ſe vit ſaiſi, la violence de ſon temperament & la fureur où un combat ſi long & ſi terrible avoient dû le mettre, firent place tout à coup à la douceur & à la tranquilité. Il ne lui échapa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colere. Il regardoit les Janiſſaires en ſouriant, & ceux-ci le portoient en criant *alla*, avec une indignation mêlée de reſpect. Ses Officiers furent pris au même tems & dépouillez par les Turcs & par les Tartares: ce fut le 12. Fevrier de l'an

l'an 1713. qu'arriva cet étrange évenement qui eut encore des ſuites ſingulieres.

Fin du ſixiéme Livre.

ARGUMENT
DU
LIVRE SEPTIEME.

LEs Turcs transferent Charles à Demirtocca : Le Roi Staniſlas eſt pris dans le même tems : Action hardie de M. de Villelongue : Revolutions dans le Serail : Batailles données en Pomeranie : Altena brûlé par les Suedois : Charles part enfin pour retourner dans ſes Etats : Sa maniere étrange de voyager : Son arrivée à Stralſund : Diſgraces de Charles. Succès de Pierre le Grand : Son triomphe dans Petersbourg.

HIS-

HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE SEPTIEME.

LE Pacha de Bender attendoit Charles gravement dans ſa tente, aiant près de lui Marco un interprête : Il reçut ce Prince avec un profond reſpect, & le ſuplia de ſe repoſer ſur un Sopha ; mais le Roi ne prenant pas ſeulement

lement garde aux civilitez du Turc, ſe tint debout dans la tente.

Le Tout-puiſſant ſoit beni, dit le Pacha, de ce que ta Majeſté eſt en vie : mon deſeſpoir eſt amer d'avoir été reduit par ta Majeſté à executer les ordres de ſa Hauteſſe. Le Roi fâché ſeulement de ce que ſes 300 Soldats s'étoient laiſſez prendre dans leurs retranchemens, dit au Pacha : Ah ! s'ils s'étoient defendus comme ils devoient, on ne nous auroit pas forcez en dix jours. Helas ! dit le Turc, voilà du courage bien mal emploïé. Il fit reconduire le Roi à Bender ſur un cheval richement caparaçonné. Ses Suedois étoient ou tuez ou pris ; tout ſon équipage, ſes meubles, ſes papiers, ſes hardes les plus neceſſaires pillées ou brulées : on voïoit ſur les chemins, les Officiers Suedois presque nuds, enchaînez deux à deux, & ſuivant à pied des Tartares ou des Janiſſaires. Le Chancelier, les Generaux n'avoient point un autre ſort ; ils étoient eſclaves des Soldats à qui ils étoient échus en partage.

De tous ces priſonniers celui qui eut la deſtinée la plus funeſte, fut ce jeune *Frederic*, premier Valet de chambre du Roi, qui lui avoit ſauvé la vie à Pultowa, & qui ſecondant la hardieſſe du Comte Po-

Poniatowsky avoit conduit ſon Maître au milieu des ennemis victorieux, l'eſpace de trois grands milles. Frederic ſoutint à l'action de Bender la réputation qu'il avoit acquiſe à Pultowa, il combattit toujours près de Charles, & ne fut pris qu'après avoir tué douze Turcs de ſa main. Il avoit la réputation d'égaler le Roi Auguſte par la force du corps: ces dons extraordinaires de la nature étoient joints en lui à une très-grande beauté qui fut la cauſe de ſa fin malheureuſe. Pluſieurs Tartares ſe diſputerent ſa priſe. Ces Barbares enivrez de la fureur du combat & d'une paſſion odieuſe, ne pouvant convenir entr'eux à qui apartiendroit cette proïe, couperent Frederic à coups de ſabre par le milieu du corps.

Iſmaël Pacha aïant conduit Charles XII. dans ſon Serail de Bender, lui ceda ſon apartement & le fit ſervir en Roi, non ſans prendre la précaution de mettre des Janiſſaires en ſentinelle à la porte de la chambre. On lui prepara un lit; mais il ſe jetta tout botté ſur un ſopha, & dormit profondement. Un Officier qui ſe tenoit debout auprès de lui, lui couvrit la tête d'un bonnet que le Roi jetta en ſe reveillant de ſon premier ſommeil: & le Turc voïoit avec étonnement un Sou-

Souverain qui couchoit en bottes & nue tête. Le lendemain matin Iſmaël introduiſit Fabrice dans la chambre du Roi. Fabrice trouva ce Prince avec ſes habits dechirez, ſes bottes, ſes mains, & toute ſa perſonne couverte de ſang & de poudre, les ſourcils brûlez; mais l'air ſerain dans cet état affreux. Il ſe jetta à genoux devant lui ſans pouvoir proferer une parole: raſſuré bien-tôt par la maniere libre & douce dont le Roi lui parloit, il reprit avec lui ſa familiarité ordinaire, & tous deux s'entretinrent en riant du combat de Bender. On pretend, dit Fabrice, que Votre Majeſté a tué vingt Janiſſaires de ſa main. Bon, bon, dit le Roi, on augmente toujours les choſes de la moitié. Au milieu de cette converſation, le Pacha preſenta au Roi ſon Favori Grothuſen, & le Colonel Ribbins qu'il avoit eu la Generoſité de racheter à ſes dépens. Fabrice ſe chargea de la rançon des autres priſonniers.

Jeffreis, l'Envoïé d'Angleterre ſe joignit à lui pour fournir à cette dépenſe. La Mottraïe ce François, que la curioſité avoit amené à Bender, & qui a écrit une partie des évenemens que l'on raporte, donna auſſi ce qu'il avoit: ces Etrangers aſſiſtez des ſoins, & même

même de l'argent du Pacha racheterent non ſeulement les Officiers, mais encore leurs habits des mains des Turcs & des Tartares

Dès le lendemain on conduiſit le Roi priſonnier dans un chariot couvert d'écarlate ſur le chemin d'Andrinople ; ſon Threſorier Grothuſen étoit avec lui : le Chancelier Mullern , & quelques Officiers ſuivoient dans un autre char : pluſieurs étoient à cheval ; & lorsqu'ils jettoient les yeux ſur le chariot où étoit le Roi, ils ne pouvoient retenir leurs larmes. Le Pacha étoit à la tête de l'eſcorte ; Fabrice lui repreſenta qu'il étoit honteux de laiſſer le Roi ſans épée , & le pria de lui en donner une : Dieu m'en preſerve, dit le Pacha, il voudroit nous en couper la barbe : cependant il la lui rendit quelques heures après.

Comme on conduiſoit ainſi priſonnier & deſarmé ce Roi qui peu d'années auparavant avoit donné la loi à tant d'Etats, & qui s'étoit vû l'arbitre du Nord & la terreur de l'Europe ; on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines.

Le Roi Staniſlas avoit été arrêté ſur les terres des Turcs, & on l'amenoit priſonnier à Bender dans le tems même qu'on transferoit Charles XII. Sta-

Staniſlas n'étant plus ſoutenu par la main qui l'avoit fait Roi, ſe trouvant ſans argent & par conſequent ſans parti en Pologne, s'étoit retiré d'abord en Pomeranie; & ne pouvant plus conſerver ſon Roïaume, il avoit défendu autant qu'il l'avoit pû, les Etats de ſon Bienfaicteur.

Il paſſa même en Suede pour precipiter les ſecours dont on avoit beſoin dans la Livonie & dans la Pomeranie. Enfin aïant fait tout ce qu'on devoit attendre de l'ami du Roi de Suede, & lutté contre la mauvaiſe fortune, il ne ſongea qu'à ceder une Couronne qu'il ne pouvoit plus garder. Il en confera avec Flemming, ce Premier Miniſtre du Roi Auguſte qui lui devoit tant, & qui lui promit des conditions avantageuſes, ſinon par reconnoiſſance, au moins par honneur, ou ce qui eſt plus vrai-ſemblable pour le tromper.

Mais Staniſlas ne pouvoit avec bienſeance abdiquer ſans le conſentement de Charles, une Couronne qu'il lui devoit. Il lui écrivit donc d'abord à Bender, pour le prier d'agréer une abdication devenuë neceſſaire par les conjonctures, & glorieuſe par ſes motifs : il le prioit de ne plus ſacrifier ſes vrais intérêts pour la cauſe

cauſe d'un ami malheureux qui ne penſoit plus qu'à ſe ſacrifier lui-même au repos public. Charles XII. reçut ces lettres à Varnitza. Il dit en colere au Courrier en preſence de pluſieurs témoins; S'il ne veut pas être Roi, j'en ſçaurai bien faire un autre. Staniſlas eſpera que ſa preſence feroit plus d'effet que ſes lettres; il partit donc lui-même avec le Baron de Sparre, qui depuis a été Ambaſſadeur de Suede en France, il quitta ſon habit Polonois, de peur d'être reconnu ſur la route & paſſa par les frontiéres de la Hongrie & de la Tranſilvanie, craignant toujours d'être arrêté par tout ſur les chemins: il ne ſe crut en ſûreté que quand il ſe vit enfin en Moldavie, à Yaſſi ſur les terres des Turcs, près de cet endroit où le Czar avoit à peine échapé de leurs mains: ce fut à Yaſſi même qu'on l'arrêta. On lui demanda qui il étoit, il ſe dit Suedois, chargé d'une commiſſion à Bender pour le Roi de Suede, s'aſſurant qu'à ce nom ſeul les Turcs le laiſſeroient aller avec honneur: il étoit bien éloigné de ſoupçonner ce qui ſe paſſoit alors.

On ſe ſaiſit de ſa perſonne dès qu'il eût prononcé qu'il étoit Suedois, & on le conduiſit priſonnier ſur le chemin de Bender. On aprit bien-tôt qui il étoit:

la nouvelle en vint au Pacha, dans le tems qu'il accompagnoit le chariot du Roi de Suede: le Pacha le dit à Fabrice: celui-ci s'aprochant du chariot de Charles XII. lui aprit qu'il n'étoit pas le ſeul Roi priſonnier entre les mains des Turcs, & que Staniſlas étoit à quelques milles de lui, conduit par ſes ſoldats. Courez à lui, mon cher Fabrice, lui dit Charles ſans ſe déconcerter d'un tel accident: dites lui bien qu'il ne faſſe jamais de paix avec le Roi Auguſte; & aſſurez le que dans peu nos affaires changeront. Telle étoit l'inflexibilité de Charles dans ſes opinions, que tout abandonné qu'il étoit en Pologne, tout pourſuivi dans ſes propres Etats, tout captif dans une litiere Turque, conduit priſonnier ſans ſavoir où on le menoit; il comptoit encore ſur ſa fortune, & eſperoit toujours un ſecours de cent mille hommes de la Porte Ottomane. Fabrice courut s'acquitter de ſa commiſſion, accompagné d'un Janiſſaire, avec la permiſſion du Pacha. Il trouva à quelques milles le gros de ſoldats qui conduiſoit Staniſlas: il s'adreſſa au milieu d'eux à un Cavalier vêtu à la Françoiſe & aſſez mal monté, & lui demanda en Allemand où étoit le Roi de Pologne: celui à qui il parloit étoit Staniſlas lui-même

même qu'il n'avoit pas reconnu ſous ce déguiſement: Eh quoi! dit le Roi, ne vous ſouvenez-vous donc plus de moi? Alors Fabrice lui aprit le triſte état où étoit le Roi de Suede, & la fermeté inebranlable, mais inutile de ſes deſſeins.

Quand Staniſlas fut près de Bender, le Pacha qui revenoit, après avoir accompagné Charles XII. quelques milles, envoïa au Roi Polonois un cheval Arabe avec un harnois magnifique.

Il fut reçu dans Bender au bruit de l'artillerie, & à la liberté près qu'il n'eut pas d'abord, il n'eut point à ſe plaindre du traitement qu'on lui fit. Cependant on conduiſoit Charles ſur le chemin d'Andrinople. Cette ville étoit déja remplie du bruit de ſon combat. Les Turcs le condamnoient & l'admiroient; mais le Divan irrité menaçoit déja de le releguer dans une iſle de l'Archipel.

Monſieur Deſalleurs qui auroit pu prendre ſon parti, & empêcher qu'on ne fît cet affront aux Rois Chrêtiens, étoit à Conſtantinople, auſſi-bien que Monſieur de Poniatowsky, dont on craignoit toujours le genie fecond en reſſources. La plûpart des Suedois reſtez dans Andrinople étoient en priſon; le trône du Sultan paroiſſoit inacceſſible de tous cô-

tez aux plaintes du Roi de Suede.

Le Marquis de Fierville envoïé ſecrettement de la part de la France auprès de Charles à Bender, étoit pour lors à Andrinople. Il oſa imaginer de rendre ſervice à ce Prince dans le tems que tout l'abandonnoit ou l'opprimoit. Il fut heureuſement ſecondé dans ce deſſein par un Gentilhomme François, d'une ancienne Maiſon, nommé de Villelongue, homme intrepide, qui n'aïant pas alors une fortune ſelon ſon courage, & charmé d'ailleurs de la réputation du Roi de Suede, étoit venu chez les Turcs dans le deſſein de ſe mettre au ſervice de ce Prince.

Monſieur de Fierville avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un memoire au nom du Roi de Suede, dans lequel ce Monarque demandoit vengeance au Sultan de l'inſulte faite en ſa perſonne à toutes les têtes couronnées, & de la trahiſon vraie ou fauſſe du Kam & du Pacha de Bender.

On y accuſoit le Viſir & les autres Miniſtres d'avoir été corrompus par les Moſcovites, d'avoir trompé le Grand Seigneur, d'avoir empêché les lettres du Roi de parvenir juſqu'à ſa Hauteſſe, & d'avoir par ſes artifices arraché du Sultan cet ordre ſi contraire à l'hoſpitalité Muſul-

ſulmane, par lequel on avoit violé le droit des Nations, d'une maniere ſi indigne d'un grand Empereur, en attaquant avec vingt mille hommes un Roi qui n'avoit pour ſe deffendre que ſes domeſtiques, & qui comptoit ſur la parole ſacrée du Sultan.

Quand ce memoire fut écrit il fallut le faire traduire en Turc & l'écrire d'une écriture particuliere ſur un papier fait exprès, dont on doit ſe ſervir pour tout ce qu'on preſente au Sultan.

On s'adreſſa à quelques interprêtes François qui étoient dans la ville; mais les affaires du Roi de Suede étoient ſi deſeſperées, & le Viſir déclaré ſi ouvertement contre lui, qu'aucun interprête n'oſa ſeulement traduire l'écrit de M. de Fierville. On trouva enfin un autre étranger dont la main n'étoit point connue à la Porte, qui moïennant quelque recompenſe, & l'aſſurance d'un ſecret profond, traduiſit le memoire en Turc, & l'écrivit ſur le papier convenable: le Baron d'Arvidſon Officier des troupes de Suede, contrefit la ſignature du Roi: Fierville qui avoit le Sçeau Roïal l'apoſa à l'écrit, & on cacheta le tout avec les armes de Suede. Villelongue ſe chargea de remettre lui-même ce paquet entre les

mains du Grand Seigneur, lors qu'il iroit à la moſquée ſelon la coutume. On s'étoit déja ſervi d'une pareille voïe pour preſenter au Sultan des memoires contre ſes Miniſtres. Mais cela même rendoit le ſuccès de cette entrepriſe plus difficile, & le danger beaucoup plus grand.

Le Viſir qui prevoïoit que les Suedois demanderoient juſtice à ſon Maître, & qui n'étoit que trop inſtruit par le malheur de ſes predeceſſeurs, avoit expreſſement defendu qu'on laiſſât aprocher perſonne du Grand Seigneur, & avoit ordonné ſur tout qu'on arrêtât tous ceux qui ſe preſenteroient auprès de la Moſquée avec des placets.

Villelongue ſavoit cet ordre, & n'ignoroit pas qu'il y alloit de ſa tête. Il quitta ſon habit franc, prit un vêtement à la Grecque ; & aïant caché dans ſon ſein la lettre qu'il vouloit preſenter, il ſe promena de bonne heure près de la Moſquée où le Grand Seigneur devoit aller. Il contrefit l'inſenſé, s'avança en danſant au milieu de deux haïes de Janiſſaires, entre leſquelles le Grand Seigneur alloit paſſer : il laiſſoit tomber exprès quelques piéces d'argent de ſes poches pour amuſer les gardes.

Dès que le Sultan aprocha, on voulut

lût faire retirer Villelongue; il ſe jetta à genoux & ſe debattit entre les mains des Janiſſaires : ſon bonnet tomba ; de grands cheveux qu'il portoit, le firent reconnoître pour un Franc. Il reçut pluſieurs coups, & fut très-maltraité : le Grand Seigneur qui étoit déja proche, entendit ce tumulte & en demanda la cauſe. Villelongue lui cria de toutes ſes forces, *amman ! amman ! miſericorde !* en tirant la lettre de ſon ſein. Le Sultan commanda qu'on le laiſſât aprocher ; Villelongue court à lui dans le moment, embraſſe ſon étrier & lui preſente l'écrit, en lui diſant *Sued Krall dan*, c'eſt le Roi de Suede qui te le donne. Le Sultan mit la lettre dans ſon ſein & continua ſon chemin vers la Moſquée. Cependant on s'aſſure de Villelongue, & on le conduit en priſon dans les bâtimens exterieurs du Serail.

Le Sultan au ſortir de la Moſquée après avoir lû la lettre, voulut lui-même interroger le priſonnier. Il quitta l'habit imperial, comme auſſi le turban particulier qu'il porte, & ſe déguiſa en Officier des Janiſſaires, ce qui lui arrive aſſez ſouvent : il amena avec lui un vieillard de l'iſle de Malthe qui lui ſervit d'interprête. A la faveur de ce déguiſe-

ment, Villelongue jouit d'un honneur qu'aucun Ambaſſadeur Chrêtien n'a jamais eu : il eut tête à tête une conference d'un quart d'heure avec l'Empereur Turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs du Roi de Suede, d'accuſer les Miniſtres, & de demander vengeance avec d'autant plus de liberté, qu'en parlant au Sultan même, il étoit cenſé ne parler qu'à ſon égal. Il avoit reconnu aiſément le Grand Seigneur malgré l'obſcurité de la priſon; & il n'en fut que plus hardi dans la converſation. Le prétendu Officier des Janiſſaires dit à Villelongue ces propres paroles: Chrêtien, aſſure-toi que le Sultan mon Maître a l'ame d'un Empereur; & que ſi ton Roi de Suede a raiſon, il lui fera juſtice. Villelongue fut bien-tôt élargi; on vit quelques ſemaines après un changement ſubit dans le Serail, dont les Suedois attribuerent la cauſe à cette unique conference. Le Mouphty fut dépoſé; le Kam des Tartares exilé à Rhodes, & le Seraſquier Pacha de Bender relegué dans une iſle de l'Archipel.

La Porte Ottomane eſt ſi ſujette à de pareils orages, qu'il eſt bien difficile de décider ſi en effet le Sultan voulut apaiſer le Roi de Suede par ces ſacrifices.

ces. La maniere dont ce Prince fut traité ne prouve pas que la Porte s'empreſſât beaucoup à lui plaire.

Le Favori Ali Coumourgi fut ſoupçonné d'avoir fait ſeul tous ces changemens pour ſes interêts particuliers. On dit qu'il fit exiler le Kam de Tartarie & le Seraſquier de Bender, ſous pretexte qu'ils avoient delivré au Roi les douze cens bourſes malgré l'ordre du Grand Seigneur. Il mit ſur le trône des Tartares le fils du Kam depoſé, jeune homme de ſon âge, qui aimoit peu ſon pere, & ſur lequel Ali Coumourgi comptoit beaucoup dans les guerres qu'il meditoit. A l'égard du Grand Viſir Juſſuf, il ne fut dépoſé que quelques ſemaines après; & Soliman Pacha eut le titre de premier Viſir.

Je ſuis obligé de dire que M. de Villelongue & pluſieurs Suedois m'ont aſſuré que la ſimple lettre preſentée au Sultan au nom du Roi, avoit cauſé tous ces grands changemens à la Porte; mais M. de Fierville m'a de ſon côté aſſuré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareilles contrarietez dans les memoires que l'on m'a confiez. En ce cas tout ce que doit faire un Hiſtorien, c'eſt de conter ingenûment le fait, ſans vouloir penetrer les motifs, & de ſe borner à dire preci-

ſement ce qu'il ſait, au lieu de déviner ce qu'il ne ſait pas.

Cependant on avoit conduit Charles XII. dans le petit Château de Demirtash auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de Turcs s'étoit rendue en cet endroit pour voir arriver ce Prince : on le tranſporta de ſon chariot au Château ſur un Sopha ; mais Charles pour n'être point vû de cette multitude, ſe mit un carreau ſur la tête.

La Porte ſe fit prier quelques jours de ſouffrir qu'il habitât à Demotica, petite ville à ſix lieues d'Andrinople, près du fameux fleuve Hebrus, aujourd'hui apellé Marizza. Coumourgi dit au Grand Viſir Soliman : Va, fais avertir le Roi de Suede, qu'il peut reſter à Demotica toute ſa vie : je te répons qu'avant un an il demandera à s'en aller de lui-même ; mais ſur tout ne lui fais point tenir d'argent.

Ainſi on transfera le Roi à la petite ville de Demotica, où la Porte lui aſſigna un Thaïm conſiderable de proviſions pour lui & pour ſa ſuite ; on lui accorda ſeulement vingt-cinq écus par jour en argent, pour acheter du cochon & du vin, deux ſortes de proviſions que les Turcs ne fourniſſent pas : mais la bourſe de cinq cens

écus

écus par jour qu'il avoit à Bender, lui fut retranchée.

A peine fut-il à Demotica avec ſa petite Cour, qu'on dépoſa le Grand Viſir Soliman : ſa place fut donnée à Ibrahim Molla, fier, brave & groſſier à l'excès. Il n'eſt pas inutile de ſavoir ſon hiſtoire, afin que l'on connoiſſe plus particuliere-ment tous ces Vice-Rois de l'Empire Ottoman, dont la fortune de Charles a ſi long-tems dépendu.

Il avoit été ſimple matelot à l'avénement du Sultan Achmet III. : cet Empereur ſe déguiſoit ſouvent en homme privé, en Iman, ou en Dervis : il ſe gliſſoit le ſoir dans les caffez de Conſtantinople, & dans les lieux publics, pour entendre ce qu'on diſoit de lui ; & pour recueillir par lui-même les ſentimens du Peuple. Il entendit un jour ce matelot qui ſe plaignoit de ce que les vaiſſeaux Turcs ne revenoient jamais avec des priſes, & qui juroit que s'il étoit Capitaine de vaiſſeau, il ne rentreroit jamais dans le port de Conſtantinople ſans ramener avec lui quelque bâtiment des Infideles. Le Grand Seigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un vaiſſeau à commander, & qu'on l'envoïât en courſe. Le nouveau Capitaine revint quelques jours

jours après avec une barque Maltaise, & une galiote de Gennes. Au bout de deux ans on le fit Capitaine General de la mer, & enfin Grand Visir. Dès qu'il fut dans ce poste il crut pouvoir se passer du Favori; & pour se rendre necessaire, il projetta de faire la guerre aux Moscovites: dans cette intention il fit dresser une tente près de l'endroit où demeuroit le Roi de Suede.

Il invita ce Prince à l'y venir trouver avec le nouveau Kam des Tartares & l'Ambassadeur de France. Le Roi d'autant plus altier qu'il étoit malheureux, regardoit comme le plus sensible des affronts qu'un sujet osât l'envoier chercher : il ordonna à son Chancelier Mullern d'y aller à sa place : & de peur que les Turcs ne lui manquassent de respect, & ne le forçassent à commettre sa dignité, ce Prince extrême en tout se mit au lit, & resolut de n'en pas sortir tant qu'il seroit à Demotica. Il resta dix mois couché, feignant d'être malade: le Chancelier Mullern, Grothusen, & le Colonel Dubens étoient les seuls qui mangeassent avec lui. Ils n'avoient aucune des commoditez dont les Francs se servent, tout avoit été pillé à l'affaire de Bender ; de sorte qu'il s'en falloit bien qu'il y eût dans leurs repas de la pompe & de la delicatesse : ils se ser-

ſervoient eux-mêmes; & ce fut le Chancelier Mullern qui fit pendant tout ce tems la fonction de cuiſinier.

Tandis que Charles XII. paſſoit ſa vie dans ſon lit, il aprit la deſolation de toutes ſes Provinces ſituées hors de la Suede.

Le General Steinbock illuſtre pour avoir chaſſé les Danois de Scanie, & pour avoir vaincu leurs meilleures troupes avec des Païſans, ſoutint encore quelque tems la réputation des armes Suedoiſes. Il defendit autant qu'il pût la Pomeranie & Brême, & ce que le Roi poſſedoit encore en Allemagne: mais il ne pût empêcher les Saxons & les Danois réunis de paſſer l'Elbe, & d'aſſieger Stade ville forte & conſiderable, ſituée près de ce fleuve dans le Duché de Brême: la ville fut bombardée & reduite en cendres, & la garniſon obligée de ſe rendre à diſcretion avant que Steinbock pût s'avancer pour la ſecourir.

Ce General qui avoit environ douze mille hommes, dont la moitié étoit Cavalerie, pourſuivit les ennemis qui étoient une fois plus forts, les obligea de repaſſer l'Elbe, & les atteignit enfin dans le Duché de Meckelbourg près d'un lieu nommé Gadebush, & d'une petite Riviere

qui

qui porte ce nom : il arriva vis-à-vis des Saxons & des Danois le 20. Decembre 1712. il étoit ſeparé d'eux par un marais, Les ennemis campez derriere ce marais étoient apuïez à un bois : ils avoient l'avantage du nombre & du terrain ; & on ne pouvoit aller à eux qu'en traverſant le marécage ſous le feu de leur artillerie.

Steinbock paſſe à la tête de ſes troupes, arrive en ordre de bataille, & engage un des combats des plus ſanglants & des plus acharnez qui ſe fût encore donné entre ces deux Nations rivales. Après trois heures de cette mêlée ſi vive, les Danois & les Saxons furent enfoncez & quitterent le Champ de bataille.

Un Fils du Roi Auguſte & de la Comteſſe de Koniſmarck, connu ſous le nom du Comte de Saxe, fit dans cette bataille ſon aprentiſſage de l'art de la guerre. C'eſt ce même Comte de Saxe qui eut depuis l'honneur d'être élu, quoique ſans effet, Duc de Courlande, & à qui il n'a manqué que la force pour jouir du droit le plus inconteſtable qu'un homme puiſſe jamais avoir ſur une Souveraineté, je veux dire les ſuffrages unanimes du peuple. Il commandoit un regiment à Gadebush, & y eût un cheval tué ſous lui : je lui ai en-

entendu dire que les Suedois garderent toujours leurs rangs; & que même après que la victoire fut décidée, les premieres lignes de ces braves troupes aïant à leurs pieds leurs ennemis morts, il n'y eut pas un ſoldat Suedois qui osât ſeulement ſe baiſſer pour les dépouiller, avant que la priere eût été faite ſur le Champ de bataille: tant ils étoient inebranlables dans la diſcipline ſevere à laquelle leur Roi les avoit accoutumez.

Steinbock après cette victoire ſe ſouvenant que les Danois avois mis Stade en cendres, alla s'en venger ſur Altena, qui apartient au Roi de Dannemarck. Altena eſt au-deſſus de Hambourg, ſur le fleuve de l'Elbe qui peut aporter dans ſon port d'aſſez gros vaiſſeaux. Le Roi de Dannemarck favoriſoit cette ville de beaucoup de privileges: ſon deſſein étoit d'y établir un commerce floriſſant: déja même l'induſtrie des Altenois encouragée par les ſages vûes du Roi, commençoit à mettre leur ville au nombre des villes commerçantes & riches. Hambourg en concevoit de la jalouſie, & ne ſouhaitoit rien tant que ſa deſtruction. Dès que Steinbock fut à la vûe d'Altena, il envoïa dire par un trompette aux habitans, qu'ils euſſent à ſe retirer avec ce qu'ils pourroient emporter

ter d'effets, & qu'on alloit détruire leur ville de fond en comble.

Les Magiſtrats vinrent ſe jetter à ſes pieds, & offrirent cent mille écus de rançon. Steinbock en demanda deux cens mille. Les Altenois ſuplierent qu'il leur fût permis au moins d'envoïer à Hambourg où étoient leurs correſpondances, & aſſurerent que le lendemain ils aporteroient cette ſomme : le General Suedois répondit qu'il falloit la donner ſur l'heure, ou qu'on alloit embraſer Altena ſans-delai.

On diſoit que les Hambourgeois avoient donné ſecrettement à Steinbock une groſſe ſomme, pour acheter la ruine de cette ville qui leur faiſoit ombrage, & que Steinbock dans cette ſeverité ſatisfaiſoit également ſes interêts, ſa vengeance & celle de ſon Maître.

Ses troupes étoient dans le fauxbourg le flambeau à la main : une foible porte de bois & un foſſé déja comblé, étoient les ſeules deffenſes des Altenois. Ces malheureux furent obligez de quitter leurs maiſons avec precipitation au milieu de la nuit : c'étoit le 9. Janvier 1713. il faiſoit un froid rigoureux, augmenté par un vent de Nord violent qui ſervit à étendre l'embraſement avec plus de promptitude dans la ville, & à rendre plus inſuportables les ex-

extrêmitez où le peuple fut reduit dans la campagne. Les hommes, les femmes courbez ſous le fardeau des meubles qu'ils emportoient, ſe refugierent en pleurant & en pouſſant des hurlemens, ſur les côteaux voiſins qui étoient couverts de glace. On voïoit pluſieurs jeunes gens qui portoient ſur leurs épaules des vieillards paralitiques. Quelques femmes nouvellement accouchées, emporterent leurs enfans & moururent de froid avec eux ſur la colline, en regardant de loin les flammes qui conſumoient leur patrie. Tous les habitans n'étoient pas encore ſortis de la ville, lorſque les Suedois y mirent le feu. Altena brûla depuis minuit juſqu'à dix heures du matin. Preſque toutes les maiſons étoient de bois: tout fut conſumé; & il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades, & les femmes les plus délicates refugiez dans les glaces pendant que leurs maiſons étoient en feu, ſe traînerent aux portes de Hambourg, & ſuplierent qu'on leur ouvrît & qu'on leur ſauvât la vie: mais les Hambourgeois refuſerent de les recevoir, ſous pretexte qu'il regnoit dans Altena quelques maladies contagieuſes. Ainſi la plûpart de ces miſerables expirerent ſous

les murs de Hambourg, en prenant le Ciel à témoin de la barbarie des Suedois, & de celle des Hambourgeois qui ne paroiſſoit pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence: les Miniſtres & les Generaux de Pologne & de Dannemack, écrivirent au Comte de Steinbock, pour lui reprocher une cruauté ſi grande, qui faite ſans neceſſité & demeurant ſans excuſe, ſoulevoit contre lui le Ciel & la terre.

Steinbock répondit „ qu'il ne s'étoit „ porté à ces extrêmitez, que pour aprendre aux ennemis du Roi ſon Maître à „ ne plus faire une guerre de barbares, & à „ reſpecter le droit des gens; qu'ils avoient „ rempli la Pomeranie de leurs cruautez, „ devaſté cette belle Province, & vendu „ près de cent mille habitans aux Turcs: „ que les flambeaux qui avoient mis Altena en cendres, étoient les repreſailles „ des boulets rouges par qui Stade avoit „ été conſumée; que la guerre n'étoit „ point le théatre de la moderation & de „ la douceur; que ni le Roi de France „ Louis XIV. qui avoit permis l'incendie du Palatinat, ni Turenne qui l'avoit „ executé, ni ceux qui l'imiterent depuis „ avec plus d'excès, n'avoient point paſſé „ pour des hommes plus cruels que les

au-

„ autres: qu'enfin ſi ces excès étoient „ condamnables, il falloit en accuſer les „ Moſcovites, les Danois & les Saxons „ qui en avoient donné l'exemple. "

C'étoit avec cette fureur que les Suedois & leurs ennemis ſe faiſoient la guerre: ſi Charles XII. avoit paru alors dans la Pomeranie, il eſt à croire qu'il eût pû retrouver ſa premiere fortune. Ses armées quoiqu'éloignées de ſa preſence, étoient encore animées de ſon eſprit; mais l'abſence du Chef eſt toujours dangereuſe aux affaires, & empêche qu'on ne profite des victoires. Steinbock perdit par les details ce qu'il avoit gagné par des actions ſignalées, qui en un autre tems auroient été déciſives.

Tout vainqueur qu'il étoit il ne pût empêcher les Moſcovites, les Saxons, & les Danois de ſe réunir. On lui enleva des quartiers: il perdit du monde dans pluſieurs eſcarmouches: deux mille hommes de ſes troupes ſe noïerent en paſſant l'Eider, pour aller hiverner dans le Holſtein: toutes ces pertes étoient ſans reſſource dans un Païs où il étoit entouré de tous côtez d'ennemis puiſſans.

Le Holſtein avoit alors pour Souverain le jeune Duc Frederic âgé de douze ans, Neveu du Roi de Suede, & Fils du Duc

qui avoit été tué à la bataille de Craſſau : l'Evêque de Lubeck ſon Oncle gouvernoit ſous le nom d'Adminiſtrateur ce Païs malheureux, que ſes Souverains n'ont preſque jamais poſſedé paiſiblement : l'Evêque qui craignoit pour les Etats de ſon Pupile, voulut conſerver en aparence la neutralité ; mais il lui étoit impoſſible de reſter neutre entre l'armée d'un Roi de Suede, dont le Duc de Holſtein pouvoit être l'héritier, & les armées des Alliez prêts à envahir cet Etat.

Le Comte Steinbock preſſé par les ennemis, & ne pouvant plus conſerver ſa petite armée, ſomma l'Evêque Adminiſtrateur de permettre qu'elle fût reçue dans la forteresſe de Tonninge. L'Evêque ſe trouva reduit ou à perdre entierement l'armée du Roi ; ou s'il la ſauvoit, à attirer ſur le Holſtein la vengeance du Dannemarck.

Il eut recours à la fineſſe, reſſource dangereuſe des foibles : il ordonna au Colonel Volf, Commandant à Tonninge de recevoir les troupes Suedoiſes dans la place. Mais en même tems il exigea de ce Commandant qu'il ne parlât jamais de cet ordre ; & Steinbock de ſon côté fit ſerment de tenir la négociation ſecrette.

Il fallut que Volf prît ſur lui de recevoir

voir l'armée dans ſa place, comme de ſa propre autorité, & de paroître infidele aux ordres de ſon Souverain. Tout cet artifice ne tourna qu'au malheur du Duc, du Païs, & de Steinbock. Le Czar, le Roi de Dannemarck, & le Roi de Pruſſe bloquerent Tonninge: les proviſions qui devoient venir à la petite armée manquerent par une fatalité qui a toujours ruiné dans cette guerre les affaires de la Suede.

Enfin Steinbock fut obligé de ſe rendre priſonnier au Roi de Dannemarck avec ſes troupes, le 17. Mars 1713. Ainſi fut diſſipée ſans retour cette armée qui avoit gagné les deux celebres batailles d'Helſimbourg & de Gadebush, ſous un General dont on avoit conçu les plus grandes eſperances; & le Roi de Dannemarck eût la ſatisfaction de tenir entre ſes mains celui qui avoit arrêté tous ſes progrès, & qui avoit mis ſa ville d'Altena en cendres. Steinbock en ſortant de Tonninge aſſura le Roi de Dannemarck qu'il n'y étoit entré que par ſtratagême, & qu'il avoit trompé le Commandant. Cet Officier le jura de même, & aima mieux ſubir la honte d'avoir été ſurpris, que divulguer le ſecret de ſon Maître.

Le Duc de Holſtein & l'Evêque Ad-

miniſtrateur, proteſterent qu'ils avoient conſervé la neutralité : ils implorerent la mediation du Roi de Pruſſe & de l'Electeur de Hannover : toute cette politique n'étant point ſoutenuë par la force, n'empêcha pas que le Roi de Dannemarck n'aſſiegeât Volf dans Tonninge quelque tems après, avec ſes troupes & celles du Czar : ce Commandant ſe rendit comme Steinbock, & avoua enfin le ſecret dont les Danois ne ſe doutoient que trop.

Ce fut un pretexte au Roi de Dannemarck pour s'emparer des Etats du Duc de Holſtein, dont on ne lui a rendu encore aujourd'hui qu'une partie. Ce même Roi de Dannemarck qui raviſſoit ſans ſcrupule le Duché de Holſtein, avoit cependant la généroſité de traiter Steinbock avec conſideration, & faiſoit voir que les Rois ſont ſouvent plus occupez de leurs intérêts que de leur vengeance. Il laiſſa l'incendiaire d'Altena libre dans Copenhague ſur ſa parole, & affecta de l'accabler de bons traitemens, juſqu'à ce que Steinbock ayant voulu s'évader eut le malheur d'être arrêté & d'être convaincu d'avoir manqué à ſa parole. Alors il fut étroitement reſſerré & réduit à demander grace au Roi de Dannemarck, qui la lui accorda.

La

La Pomeranie ſans defenſe, à la reſerve de Stralſund, de l'Iſle de Rugen & de quelques lieux circonvoiſins, devint la proïe des Alliez; elle fut ſequeſtrée entre les mains du Roi de Pruſſe. Les Etats de Brême furent remplis de garniſons Danoiſes. Au même tems les Moſcovites inondoient la Finlande, & y battoient les Suedois que la confiance abandonnoit, & qui étant inferieurs en nombre commençoient à n'avoir plus ſur leurs ennemis aguerris la ſuperiorité de la valeur.

Pour achever les malheurs de la Suede, ſon Roi s'obſtinoit à reſter à Demotica, & ſe repaiſſoit encore de l'eſperance de ce ſecours Turc, ſur lequel il ne devoit plus compter.

Ibrahim Molla ce Viſir ſi fier, qui s'obſtinoit à la guerre contre les Moſcovites malgré les vûës du favori, fut étranglé entre deux portes.

La place de Viſir étoit devenue ſi dangereuſe que perſonne n'oſoit l'occuper, elle demeura vacante pendant ſix mois: enfin le favori Ali Coumourgi prit le titre de Grand Viſir. Alors toutes les eſperances du Roi de Suede tomberent. Il connoiſſoit Coumourgi d'autant mieux qu'il en avoit été ſervi, quand les intérêts

de ce favori s'accordoient avec les siens.

Il avoit été onze mois à Demotica enseveli dans l'inaction & dans l'oubli; cette oisiveté extrême succedant tout à coup aux plus violents exercices lui avoit donné enfin la maladie qu'il feignoit. On le croïoit mort dans toute l'Europe. Le Conseil de Regence qu'il avoit établi à Stockolm quand il partit de sa Capitale, n'entendoit plus parler de lui. Le Senat vint en corps suplier la Princesse Ulrike Eleonor sœur du Roi, de se charger de la Regence, pendant cette longue absence de son frere: elle l'accepta, mais quand elle vit que le Senat vouloit l'obliger à faire la paix avec le Czar & le Roi de Dannemarck qui attaquoient la Suede de tous côtez, cette Princesse jugeant bien que son frere ne ratifieroit jamais la paix, se démit de la Regence & envoïa en Turquie un long détail de cette affaire.

Le Roi reçut le paquet de sa sœur à Demotica. Le Despotisme qu'il avoit sucé en naissant lui faisoit oublier qu'autrefois la Suede avoit été libre & que le Senat gouvernoit anciennement le Roïaume conjointement avec les Rois.

Il ne regardoit ce Corps que comme une troupe de domestiques, qui vouloient commander dans la maison en l'absence du Maître;

Maître ; il leur écrivit que s'ils pretendoient gouverner, il leur envoïeroit une de ſes bottes, & que ce ſeroit d'elle dont il faudroit qu'ils priſſent les ordres.

Pour prévenir donc ces pretendus attentats en Suede contre ſon autorité, & pour defendre enfin ſon Païs, n'eſperant plus rien de la Porte Ottomane & ne comptant plus que ſur lui ſeul, il fit ſignifier au Grand Viſir qu'il ſouhaitoit partir & s'en retourner par l'Allemagne.

L'Ambaſſadeur de France Deſalleurs, qui s'étoit chargé des affaires de la Suede, fit la demande de ſa part ; Hé bien, dit le Viſir au Comte Deſalleurs ; n'avois-je pas bien dit que l'année ne ſe paſſeroit pas ſans que le Roi de Suede demandât à partir ? Dites-lui qu'il eſt à ſon choix de s'en aller ou de demeurer ; mais qu'il ſe détermine bien, & qu'il fixe le jour de ſon départ, afin qu'il ne nous jette pas une ſeconde fois dans l'embarras de Bender.

Le Comte Deſalleurs adoucit au Roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choiſi, mais Charles avant que de quitter la Turquie, voulut étaler la pompe d'un grand Roi, quoique dans la miſére d'un fugitif. Il donna à Grothuſen le titre d'Ambaſſadeur extraordinaire, & l'envoïa prendre

congé dans les formes à Conſtantinople, ſuivi de quatre-vingt perſonnes toutes ſuperbement vêtues.

Les reſſorts ſecrets qu'il fallut faire jouer pour amaſſer de quoi fournir à cette dépenſe, étoient plus humilians que l'Ambaſſade n'étoit pompeuſe.

M. Deſalleurs prêta au Roi quarante mille écus, Grothuſen avoit des agents à Conſtantinople qui empruntoient en ſon nom à cinquante pour cent d'interêt, mille écus d'un Juif, deux cens piſtoles d'un marchand Anglois, mille francs d'un Turc.

On amaſſa ainſi de quoi jouer en preſence du Divan la brillante comedie de l'Ambaſſade Suedoiſe. Grothuſen reçut à Conſtantinople tous les honneurs que la Porte fait aux Ambaſſadeurs extraordinaires des Rois le jour de leur audiance; le but de tout ce fracas étoit d'obtenir de l'argent du Grand Viſir, mais ce Miniſtre fut inexorable.

Grothuſen propoſa d'emprunter un million de la Porte. Le Viſir repliqua ſechement que ſon Maître ſavoit donner quand il vouloit, & qu'il étoit au-deſſous de ſa dignité de prêter: qu'on fourniroit au Roi abondamment ce qui étoit néceſſaire pour ſon voyage, d'une maniere dig-

ne

gne de celui qui le renvoïoit, que peut-être même la Porte lui feroit quelque preſent en or non monnoïé, mais qu'on n'y devoit pas compter.

Enfin le premier Octobre 1714. le Roi de Suede ſe mit en route pour quitter la Turquie. Un Capigi Pacha avec ſix Chiaoux le vinrent prendre au Château de Demirtash où ce Prince demeuroit depuis quelques jours: il lui preſenta de la part du Grand Seigneur une large tente d'écarlate brodée d'or, un ſabre avec une poignée garnie de pierreries, & huit chevaux Arabes d'une beauté parfaite avec des ſelles ſuperbes dont les étriers étoient d'argent maſſif. Il n'eſt pas indigne de l'hiſtoire de dire qu'un Ecuïer Arabe qui avoit ſoin de ces chevaux, donna au Roi leur genealogie; c'eſt un uſage établi depuis long-tems chez ces peuples qui ſemblent faire beaucoup plus d'attention à la Nobleſſe des chevaux qu'à celle des hommes, ce qui peut-être n'eſt pas ſi deraiſonnable, puiſque chez les animaux les races dont on a ſoin & qui ſont ſans mélange ne degenerent jamais.

Soixante chariots chargez de toutes ſortes de proviſions, & trois cens chevaux formoient le convoi. Le Capigi Pacha ſachant que pluſieurs Turcs avoient prêté de

de l'argent aux gens de la Suite du Roi à un gros interêt, lui dit que l'uſure étant contraire à la Loi Mahometane, il ſuplioit Sa Majeſté de liquider toutes ces dettes, & d'ordonner au Reſident qu'il laiſſeroit à Conſtantinople de ne païer que le capital. Non, dit le Roi, ſi mes domeſtiques ont donné des billets de cent écus, je veux les païer quand ils n'en auroient reçu que dix.

Il fit propoſer aux creanciers de le ſuivre, avec l'aſſurance d'être païez de leurs frais & de leurs dettes. Pluſieurs entreprirent le voïage de Suede, & Grothuſen eut ſoin qu'ils fuſſent païez.

Les Turcs afin de montrer plus de deference pour leur hôte, le faiſoient voïager à très-petites journées, mais cette lenteur reſpectueuſe gênoit l'impatience du Roi. Il ſe levoit dans la route à trois heures du matin ſelon ſa coutume. Dès qu'il étoit habillé, il éveilloit lui-même le Capigi & les Chiaoux, & ordonnoit la marche au milieu de la nuit noire; la gravité Turque étoit derangée par cette maniere nouvelle de voïager; mais le Roi prenoit plaiſir à leur embarras, & diſoit qu'il ſe vengeoit un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gagnoit les Frontieres des Turcs,

Turcs, Staniſlas en ſortoit par un autre chemin & alloit ſe retirer en Allemagne dans le Duché des Deux Ponts, Province qui confine au Palatinat du Rhin, & à l'Alſace, & qui apartenoit aux Rois de Suede depuis que Charles X. Succeſſeur de Chriſtine avoit joint cet héritage à la Couronne. Charles aſſigna à Staniſlas le revenu de ce Duché eſtimé alors environ ſoixante & dix mille écus; ce fut là qu'aboutirent tant de projets, tant de guerres, & tant d'eſperances. Staniſlas vouloit & auroit pû faire un Traité avantageux avec le Roi Auguſte, mais l'indomptable opiniâtreté de Charles XII. lui fit perdre ſes terres & ſes biens réels en Pologne pour lui conſerver le titre de Roi.

Ce Prince reſta dans le Duché des Deux Ponts juſqu'à la mort de Charles; alors cette Province retournant à un Prince de la Maiſon Palatine, il choiſit ſa retraite à Veiſſembourg dans l'Alſace Françoiſe. M. Sum Envoyé du Roi Auguſte en porta ſes plaintes au Duc d'Orleans Regent de France. Le Duc d'Orleans répondit à M. Sum ces paroles remarquables.

Monſieur, mandez au Roi vôtre Maître que la France a toujours été l'azyle des Rois malheureux.

Le

Le Roi de Suede étant arrivé ſur les confins de l'Allemagne, aprit que l'Empereur avoit ordonné qu'on le reçût dans toutes les terres de ſon obéiſſance avec une magnificence convenable. Les villes & les villages où les Maréchaux des logis avoient par avance marqué ſa route, faiſoient des préparatifs pour le recevoir; tous ces Peuples attendoient avec impatience de voir paſſer cet homme extraordinaire dont les victoires, & les malheurs, les moindres actions, & le repos même, avoient fait tant de bruit en Europe & en Aſie. Mais Charles n'avoit nulle envie d'eſſuïer toute cette pompe, ni de montrer en ſpectacle le priſonnier de Bender; il avoit reſolu même de ne jamais rentrer dans Stokolm qu'il n'eût auparavant reparé ſes malheurs par une meilleure fortune.

Quand il fut à Targowits ſur les frontieres de la Tranſilvanie, après avoir congedié ſon eſcorte Turque, il aſſembla ſa ſuite dans une grange, il leur dit à tous de ne ſe mettre point en peine de ſa perſonne, & de ſe trouver le plûtôt qu'ils pourroient à Stralſund en Pomeranie ſur le bord de la Mer Balthique, environ à trois cens lieues de l'endroit où ils étoient.

Il

Il ne prit avec lui qu'un jeune homme nommé During, qu'il avoit fait depuis peu Colonel, & quitta les Officiers gaïement, les laiſſant tous dans l'étonnement, dans la crainte & dans la triſteſſe; il prit une perruque noire pour ſe déguiſer, car il portoit toûjours ſes cheveux, mit un chapeau bordé d'or avec un habit gris d'épine & un manteau bleu, prit le nom d'un Officier Allemand & courut la poſte à cheval avec le ſeul Colonel During.

Il évita dans ſa route autant qu'il le pût les terres de ſes ennemis déclarez & ſecrets, prit ſon chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Baviere, le Wirtemberg, le Palatinat, la Weſtphalie, & le Meckelbourg; ainſi il fit preſque le tour de l'Allemagne, & allongea ſon chemin de la moitié. A la fin de la premiere journée, après avoir couru ſans relâche; le jeune During qui n'étoit pas endurci à ces fatigues exceſſives comme le Roi de Suede, s'évanouit en deſcendant de cheval. Le Roi qui ne vouloit pas s'arrêter un moment ſur la route, demanda à During, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avoit d'argent; During aïant répondu qu'il avoit environ mille écus en or; Donne m'en la moitié, dit le Roi

Roi, je vois bien que tu n'es pas en état de me ſuivre, j'acheverai la route tout ſeul. During le ſuplia de daigner ſe repoſer du moins trois heures, l'aſſurant qu'au bout de ce tems il ſeroit en état de remonter à cheval & de ſuivre Sa Majeſté : il le conjura de penſer à tous les riſques qu'il alloit courir. Le Roi inexorable ſe fit donner les cinq cens écus, & demanda des chevaux. Alors During effrayé de la reſolution du Roi, s'aviſa d'un ſtratagême innocent ; il tira à part le maître de la poſte, & lui montrant le Roi de Suede : Cet homme, lui dit-il, eſt mon couſin ; nous voïageons enſemble pour la même affaire, il voit que je ſuis malade & ne veut pas ſeulement m'attendre trois heures ; donnez-lui, je vous prie, le plus mechant cheval de votre écurie, & cherchez-moi quelque chaiſe ou quelque chariot de poſte.

Il mit deux ducats dans la main du maître de la poſte, qui ſatisfit exactement à toutes ſes demandes ; on donna au Roi un cheval retif & boiteux. Ce Monarque partit ſeul à dix heures du ſoir dans cet équipage, au milieu d'une nuit noire avec le vent, la niege & la pluïe. Son compagnon de voïage après avoir dormi quelques heures, ſe mit en route dans un chariot

chariot traîné par de forts chevaux. A quelques milles il rencontra au point du jour le Roi de Suede, qui ne pouvant plus faire marcher ſa monture, s'en alloit de ſon pied gagner la poſte prochaine.

Il fut forcé de ſe mettre ſur le chariot de During ; il dormit ſur de la paille. Enſuite ils continuerent leur route, courant à cheval le jour, & dormant ſur une charette la nuit ſans s'arrêter en aucun lieu.

Après ſeize jours de courſe, non ſans danger d'être arrêtez plus d'une fois, ils arriverent enfin le 21. Novembre de l'année 1714. aux portes de la ville de Stralſund à une heure après minuit.

Le Roi cria à la ſentinelle qu'il étoit un courier depêché de Turquie par le Roi de Suede, & qu'il falloit qu'on le fît parler dans le moment au General Ducker Gouverneur de la place. La ſentinelle répondit qu'il étoit trop tard, que le Gouverneur étoit couché, & qu'il falloit attendre le point du jour.

Le Roi repliqua qu'il venoit pour des affaires importantes, & leur declara que s'ils n'alloient pas reveiller le Gouverneur ſans délai, ils ſeroient tous pendus le lendemain matin. Un Sergent alla enfin reveiller le Gouverneur : Ducker s'imagi-

na que c'étoit peut-être un des Generaux du Roi de Suede; on fit ouvrir les portes; on introduisit ce courier dans sa chambre.

Ducker à moitié endormi lui demanda des nouvelles du Roi de Suede : le Roi le prenant par le bras; Eh quoi? dit il Ducker! mes plus fideles sujets m'ont-ils oublié? le General reconnut le Roi : il ne pouvoit croire ses yeux; il se jette en bas du lit, embrasse les genoux de son Maître en versant des larmes de joye. La nouvelle en fut répandue à l'instant dans la ville : tout le monde se leva : les soldats vinrent entourer la maison du Gouverneur. Les rues se remplirent des habitans qui se demandoient les uns aux autres; Est-il vrai que le Roi est ici? On fit des illuminations à toutes les fenêtres : le vin coula dans les rues à la lumiere de mille flambeaux & au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le Roi au lit : il y avoit seize jours qu'il ne s'étoit couché : il fallut lui couper ses bottes sur les jambes qui s'étoient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avoit ni linge, ni habits : on lui fit une garderobe en hâte de ce qu'on pût trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eût dormi quelques heures, il ne se leva que pour aller faire

faire la revûe de ſes troupes, & viſiter les fortifications. Le jour même il envoïa par tout ſes ordres pour recommencer une guerre plus vive que jamais contre tous ſes ennemis.

L'Europe étoit alors dans un état bien different de celui où elle étoit quand Charles la quitta en mille ſept cens neuf.

La guerre qui avoit ſi long-tems dechiré toute la partie Meridionale, c'eſt-à-dire, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Eſpagne, le Portugal & l'Italie étoit éteinte. Cette paix generale avoit été produite par des brouilleries particulieres arrivées à la Cour d'Angleterre. Le Comte d'Oxford Miniſtre habile, & le Lord Bolingbrooke un des plus brillants génies & l'homme le plus éloquent de ſon ſiécle, prévalurent contre le fameux Duc de Marlborough, & engagerent la Reine Anne à faire la paix avec Louis XIV. La France n'aïant plus l'Angleterre pour ennemie, força bien-tôt les autres Puiſſances à s'accommoder.

Philippe V. petit-fils de Louis XIV. commençoit à regner paiſiblement ſur les debris de la Monarchie Eſpagnole. L'Empereur d'Allemagne devenu maî-

tre de Naples & de la Flandre s'affermiſſoit dans ſes vaſtes Etats : Louïs XIV. n'aſpiroit plus qu'à achever en paix ſa longue carriére.

Anne Reine d'Angleterre étoit morte le 10 Aout 1714. haïe de la moitié de ſa Nation, pour avoir donné la paix à tant d'Etats. Son frere Jacques Stuard Prince malheureux, exclu du trône preſque en naiſſant, n'aïant point paru alors en Angleterre pour tenter de recueillir une ſucceſſion que de nouvelles loix lui auroient donnée ſi ſon parti eût prévalu ; George premier, Electeur de Hannover fut reconnu unanimement Roi de la Grande Bretagne. Le trône apartenoit à cet Electeur, non en vertu du ſang, quoiqu'il deſcendit d'une fille de Jacques premier ; mais en vertu d'un Acte du Parlement de la Nation.

George appellé dans un âge avancé à gouverner un peuple dont il n'entendoit point la langue, & chez qui tout lui étoit étranger, ſe regardoit comme l'Electeur de Hannover plûtôt que comme le Roi d'Angleterre. Toute ſon ambition étoit d'aggrandir ſes Etats d'Allemagne. Il repaſſoit tous les ans la mer pour revoir des ſujets dont il étoit adoré.

adoré. Au reſte il ſe plaiſoit plus à vivre en homme qu'en maître. La pompe de la Roïauté étoit pour lui un fardeau peſant. Il vivoit avec un petit nombre d'anciens Courtiſans qu'il admettoit à ſa familiarité. Ce n'étoit pas le Roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat; mais il étoit un des plus ſages; & le ſeul qui connût ſur le trône les douceurs de la vie privée & de l'amitié.

Tels étoient les principaux Monarques, & telle la ſituation du Midi de l'Europe.

Les changemens arrivez dans le Nord étoient d'une autre nature. Ses Rois étoient en guerre, & ſe réuniſſoient contre le Roi de Suede.

Auguſte étoit depuis long-tems remonté ſur le trône de Pologne avec l'aide du Czar, & du conſentement de l'Empereur d'Allemagne, d'Anne d'Angleterre, & des Etats Generaux, qui tous garants du Traité d'Alranſtad quand Charles XII. impoſoit les loix, ſe deſiſterent de leur garantie quand il ne fut plus à craindre.

Mais Auguſte ne jouiſſoit pas d'un pouvoir tranquille. La Republique de Pologne en reprenant ſon Roi, reprit bientôt ſes craintes du pouvoir arbitraire: elle étoit en armes pour l'obliger à ſe

conformer aux *Pacta Conventa*, contrat ſacré entre les peuples & les Rois, & ſembloit n'avoir rapellé ſon maître que pour lui déclarer la guerre. Dans le commencement de ces troubles, on n'entendoit pas prononcer le nom de Staniſlas: ſon Parti ſembloit anéanti; & on ne ſe reſſouvenoit en Pologne du Roi de Suede, que comme d'un torrent qui avoit changé le cours de toutes choſes pour un tems dans ſon paſſage.

Pultowa & l'abſence de Charles XII. en faiſant tomber Staniſlas, avoient auſſi entraîné la chûte du Duc de Holſtein, Neveu de Charles, qui venoit d'être dépouillé de ſes Etats par le Roi de Dannemarck. Le Roi de Suede avoit aimé tendrement le pere: il étoit penetré & humilié des malheurs du fils; de plus n'aïant rien fait en ſa vie que pour la gloire, la chûte des Souverains qu'il avoit faits ou retablis, fut pour lui auſſi ſenſible que la perte de tant de Provinces.

C'étoit à qui s'enrichiroit de ſes pertes: Frederic Guillaume depuis peu Roi de Pruſſe, qui paroiſſoit avoir autant d'inclination à la guerre que ſon Pere avoit été pacifique, commença par ſe faire livrer Stetin & une partie de la Pomeranie, pour quatre

quatre cens mille écus païez au Roi de Dannemarck & au Czar.

George Electeur de Hannover devenu Roi d'Angleterre, avoit auſſi ſequeſtré entre ſes mains le Duché de Brême & de Verden, que le Roi de Dannemarck lui avoit mis en dépôt pour ſoixante mille piſtoles. Ainſi on diſpoſoit des dépouilles de Charles XII. & ceux qui les avoient en garde devenoient par leurs interêts des ennemis auſſi dangereux que ceux qui les avoient priſes.

Quant au Czar il étoit ſans doute le plus à craindre: ſes anciennes défaites, ſes victoires, ſes fautes mêmes, ſa perſeverance à s'inſtruire, & à montrer à ſes ſujets ce qu'il avoit apris, ſes travaux continuels, en avoient fait un grand homme en tout genre. Déja Riga étoit pris; la Livonie, l'Ingrie, la Carelie, la moitié de la Finlande, tant de Provinces qu'avoient conquiſes les Rois ancêtres de Charles, étoient ſous le joug Moſcovite.

Pierre Alexiowits qui vingt ans auparavant n'avoit pas une barque dans la mer Balthique, ſe voïoit alors maître de cette mer, à la tête d'une flotte de trente grands vaiſſeaux de ligne.

Un de ces vaiſſeaux avoit été conſtruit

de ſes propres mains : il étoit le meilleur Charpentier, le meilleur Admiral, le meilleur Pilote du Nord. Il n'y avoit point de paſſage difficile qu'il n'eût ſondé lui-même depuis le fonds du Golphe de Bothnie, juſqu'à l'Ocean, aïant joint le travail d'un matelot aux experiences d'un Philoſophe & aux deſſeins d'un Empereur, & étant devenu Admiral par degrez & à force de victoires, comme il avoit voulu parvenir au Generalat ſur terre.

Tandis que le Prince Gallitſin, General formé par lui, & l'un de ceux qui ſeconderent le mieux ſes entrepriſes, achevoit la conquête de la Finlande, prenoit la Ville de Vaſa, & battoit les Suedois, cet Empereur ſe mit en mer pour aller conquerir l'Iſle d'Alan ſituée dans la mer Balthique à douze lieues de Stokolm.

Il partit pour cette expedition au commencement de Juillet 1714. pendant que ſon Rival Charles XII ſe tenoit dans ſon lit à Demirtocca. Il s'embarqua au port de Cronſlot qu'il avoit bâti depuis quelques années à quatre milles de Petersbourg. Ce nouveau port, la flotte, qu'il contenoit, les Officiers & les matelots qui la montoient, tout cela étoit ſon ouvrage; & de quelque côté qu'il jettât les yeux, il ne voïoit rien qu'il n'eût créé en quelque ſorte.

La

La flotte Ruſſienne ſe trouva le quinze Juillet à la hauteur d'Alan ; elle étoit compoſée de trente vaiſſeaux de ligne, de quatre-vingt galeres, & de cent-demi-galeres. Elle portoit vingt mille ſoldats : l'Amiral Apraxin la commandoit : l'Empereur Moſcovite y ſervoit en qualité de Contre-Admiral : la flotte Suedoiſe vint le ſeize à ſa rencontre, commandée par le Vice-Amiral Erinchild. Elle étoit moins forte des deux tiers ; cependant elle ſe battit pendant trois heures. Le Czar s'attacha au vaiſſeau d'Erinchild, & le prit après un combat opiniâtre.

Le jour de la victoire il debarqua ſeize mille hommes dans Aland ; & aïant pris pluſieurs ſoldats Suedois qui n'avoient pû encore s'embarquer ſur la flotte d'Erinchild, il les amena priſonniers ſur ſes vaiſſeaux. Il rentra dans ſon port de Cronſlot avec le grand vaiſſeau d'Erinchild, trois autres de moindre grandeur, une fregate & ſix galeres dont il s'étoit rendu maître dans ce combat.

De Cronſlot il arriva dans le port de Petersbourg, ſuivi de toute ſa flotte victorieuſe & des vaiſſeaux pris ſur les ennemis. Il fut ſalué d'une triple décharge de cent cinquante canons ; après quoi il fit une entrée triomphale qui le flatta en-

core davantage que celle de Moſcou, parce qu'il recevoit ces honneurs dans ſa ville favorite, en un lieu où dix ans auparavant il n'y avoit pas une cabane, & où il voïoit alors trente-quatre mille cinq cens maiſons : Enfin parce qu'il ſe trouvoit non ſeulement à la tête d'une marine victorieuſe, mais de la premiere flotte Ruſſiennne qu'on eût jamais vûe dans la mer Balthique, & au milieu d'une Nation à qui le nom de flotte n'étoit pas même connu avant lui.

On obſerva à Petersbourg à peu près les mêmes cérémonies qui avoient decoré le triomphe à Moſcou. Le Vice-Admiral Suedois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau. Pierre Alexiowits y parut en qualité de Contre-Admiral. Un Boïard Ruſſien nomme Romanodowsky, lequel repreſentoit le Czar dans ces occaſions ſolemnelles, étoit aſſis ſur un trône, aïant à ſes côtez douze Senateurs. Le Contre-Admiral lui preſenta la relation de ſa victoire ; & on le déclara Vice-Admiral en conſideration de ſes ſervices : cérémonie bizare, mais utile dans un païs où la ſubordination militaire étoit une des nouveautez que le Czar avoit introduites.

L'Empereur Moſcovite enfin victo-

rieux

rieux des Suedois ſur mer & ſur terre, & aiant aidé à les chaſſer de la Pologne, y dominoit à ſon tour. Il s'étoit rendu mediateur entre la Republique & Auguſte; gloire auſſi flatteuſe peut-être que d'y avoir fait un Roi. Cet éclat & toute cette fortune de Charles avoient paſſé au Czar; il en jouiſſoit même plus utilement que n'avoit fait ſon Rival, car il faiſoit ſervir tous ſes ſuccès à l'avantage de ſon Païs. S'il prenoit une ville, les principaux artiſans alloient porter à Petersbourg leur induſtrie: il tranſportoit en Moſcovie les manufactures, les arts, les ſciences des Provinces conquiſes ſur la Suede: ſes Etats s'enrichiſſoient par ſes victoires, ce qui de tous les Conquerans le rendoit le plus excuſable.

La Suede au contraire privée de preſque toutes ſes Provinces au delà de la mer, n'avoit plus ni commerce, ni argent, ni credit. Ses vieilles troupes ſi redoutables avoient peri dans les batailles ou de miſere. Plus de cent mille Suedois étoient eſclaves dans les vaſtes Etats du Czar, & preſque autant avoient été vendus aux Turcs & aux Tartares. L'eſpece d'hommes manquoit ſenſiblement; mais l'eſperance renâquit dès qu'on ſçut le Roi à Stralſund.

Les

Les impreſſions de reſpect & d'admiration pour lui étoient encore ſi fortes dans l'eſprit de ſes ſujets, que la jeuneſſe des Campagnes ſe preſenta en foule pour s'enrôler, quoique les terres n'euſſent pas aſſez de mains pour les cultiver.

Fin du ſeptiéme Livre.

AR-

ARGUMENT
DU
LIVRE HUITIEME.

CHarles marie la Princeſſe ſa ſœur au Prince de Heſſe: Il eſt aſſiegé dans Stralſund, & ſe ſauve en Suede: Entrepriſes du Baron de Görtz ſon Premier Miniſtre: Projets d'une reconciliation avec le Czar, & d'une deſcente en Angleterre: Charles aſſiege Fridericshal en Norwege: Il eſt tué: ſon caractére: Görtz eſt decapité.

HIS-

HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE HUITIEME.

LE Roi au milieu de ces préparatifs donna la sœur qui lui restoit Ulrique Eleonore, en mariage au Prince Frederic de Hesse-Cassel.

La Reine douairiere grand-mere de Charles XII. & de la Princesse, âgée de

de quatre-vingt ans, fit les honneurs de cette fête le 4. Avril 1715. dans le Palais de Stockolm, & mourut peu de tems après.

Ce mariage ne fut point honoré de la presence du Roi; il resta dans Stralsund occupé à achever les fortifications de cette Place importante, menacée par les Rois de Dannemarck & de Prusse. Il déclara cependant son Beaufrere Generalissime de ses armées en Suede. Ce Prince avoit servi les Etats Generaux dans les guerres contre la France: il étoit regardé comme un bon General; qualité qui n'avoit pas peu contribué à lui faire épouser une sœur de Charles XII.

Les mauvais succès se suivoient alors aussi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de Juin de cette année 1715. les troupes Allemandes du Roi d'Angleterre, & celles de Dannemarck investirent la forte ville de Wismar: les Danois, les Prussiens & les Saxons réunis au nombre de trente six mille, marcherent en même tems vers Stralsund pour en former le siége. Les Rois de Dannemarck & de Prusse coulerent à fonds près de Stralsund cinq vaisseaux Suedois. Le Czar étoit alors sur la mer Balthique avec vingt grands vaisseaux de guerre, & cent cinquante

quante de tranſport, ſur leſquels il y avoit trente mille hommes. Il menaçoit la Suede d'une deſcente ; tantôt il avançoit juſqu'à la côte d'Helſimbourg, tantôt il ſe preſentoit à la hauteur de Stokolm, Toute la Suede étoit en armes ſur les côtes, & n'attendoit que le moment de cette invaſion. Dans ce même tems ſes troupes de terre chaſſoient de poſte en poſte les Suedois des places qu'ils poſſedoient encore dans la Finlande vers le golfe de Bothnie : mais le Czar ne pouſſa pas plus loin ſes entrepriſes.

A l'embouchure de l'Oder, fleuve qui partage en deux la Pomeranie ; & qui après avoir coulé ſous Stetin, tombe dans la mer Balthique, eſt la petite Iſle d'Uſedom : cette place eſt très importante par ſa ſituation ; qui commande l'Oder à droite & à gauche : celui qui en eſt le maître l'eſt auſſi de la navigation du fleuve. Le Roi de Pruſſe avoit delogé les Suedois de cette Iſle, & s'en étoit ſaiſi auſſi-bien que de Stetin qu'il gardoit en ſequeſtre ; le tout, diſoit-il, *pour l'amour de la paix*. Les Suedois avoient repris l'iſle d'Uſedom au mois de Mai 1715. ils y avoient deux Forts ; l'un étoit le Fort de la *Suine* ſur la branche de l'Oder qui porte ce nom, l'autre de plus de conſequence étoit Pennamonder ſur l'autre

l'autre cours de la riviere. Le Roi de Suede n'avoit pour garder ces deux Forts & toute l'Isle, que deux cens cinquante Soldats Pomeraniens commandez par un vieil Officier Suedois nommé Duslep ou Duslerp, dont le nom merite d'être conservé.

Le Roi de Prusse envoie le 4. Août quinze cens hommes de pied, & huit cens Dragons pour debarquer dans l'Isle: ils arrivent & mettent pied à terre sans opposition du côté du Fort de la Suine. Le Commandant Suedois leur abandonna ce Fort comme le moins important; & ne pouvant partager le peu qu'il avoit de monde, il se retira dans le Château de Pennamonder avec sa petite troupe, resolu de se deffendre jusqu'à la derniere extrêmité.

Il fallut donc l'assieger dans les formes; on embarque pour cet effet de l'artillerie à Stetin; on renforce les troupes Prussiennes de mille Fantassins, & de quatre cens Cavaliers. Le dix-huit Août on ouvre la tranchée en deux endroits & la place est vivement battue par le canon & par les mortiers. Pendant le siége, un Soldat Suedois chargé en secret d'une lettre de Charles XII. trouva le moïen d'aborder dans l'Isle & de s'introduire dans

Pennamonder : il rendit la lettre au Commandant ; elle étoit conçue en ces termes.

Ne faites aucun feu que quand les ennemis ſerort au bord du foſſé : deffendez-vous juſqu'à la derniere goute de votre ſang, je vous recommande à votre bonne fortune.
CHARLES.

Duſlerp aïant lû ce billet reſolut d'obeir, & de mourir comme il lui étoit ordonné pour le ſervice de ſon Maître. Le vingt-deux au point du jour les ennemis donnerent l'aſſaut : les Aſſiegez n'aïant tiré que quand ils virent les Aſſiegeans au bord du foſſé en tuerent un grand nombre : mais le foſſé étoit comblé, la brêche large, le nombre des aſſiegeans trop ſuperieur : on entra dans le Château par deux endroits à la fois : le Commandant ne ſongea alors qu'à vendre cherement ſa vie, & à obeir à la lettre. Il abandonne les brêches par où les ennemis entroient ; il retranche près d'un baſtion ſa petite troupe qui eut l'audace & la fidelité de le ſuivre : il la place de façon qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis courent a lui étonnez de ce qu'il ne demande point quartier. Il ſe bat pendant une heure entiere, & après

avoir

avoit perdu la moitié de ſes ſoldats, il eſt tué enfin avec ſon Lieutenant & ſon Major : alors cent ſoldats qui reſtoient avec un ſeul Officier, demanderent la vie, & furent faits priſonniers : on trouva dans la poche du Commandant la lettre de ſon Maître, qui fut portée au Roi de Pruſſe.

Pendant que Charles perdoit l'Iſle d'Uſedom, & les Iſles voiſines qui furent bientôt priſes ; que Wiſmar étoit prêt de ſe rendre, qu'il n'avoit plus de flotte, que la Suede étoit menacée, il étoit dans la ville de Stralſund ; & cette place étoit déja aſſiegée par trente-ſix mille hommes.

Stralſund ville devenue fameuſe en Europe par le ſiége qu'y ſoutint le Roi de Suede, eſt la plus forte place de la Pomeranie. Elle eſt bâtie entre la mer Balthique & le lac de Franken ſur le Detroit de Gella : on n'y peut arriver de terre que ſur une chauſſée étroite, defendue par une citadelle, & par des retranchemens qu'on croïoit inacceſſibles. Elle avoit une garniſon de près de neuf mille hommes, & de plus le Roi de Suede lui-même. Les Rois de Dannemarck & de Pruſſe entreprirent ce ſiége avec une armée de trente-ſix mille hommes compoſée de Pruſſiens ; de Danois & de Saxons.

L'honneur d'aſſieger Charles XII. étoit un motif ſi preſſant qu'on paſſa par-deſſus tous les obſtacles, & qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19. au 20. Octobre de cette année 1715.

Le Roi de Suede dans le commencement du ſiége diſoit qu'il ne comprenoit pas comment une place bien fortifiée & munie d'une garniſon ſuffiſante, pouvoit être priſe. Ce n'eſt pas que dans le cours de ſes conquêtes paſſées il n'eût pris pluſieurs places, mais preſque jamais par un ſiége regulier : la terreur de ſes armes avoit alors tout emporté ; d'ailleurs il ne jugeoit pas des autres par lui-même, & n'eſtimoit pas aſſez ſes ennemis. Les aſſiegeans preſſerent leurs ouvrages avec une activité & des efforts qui furent ſecondez par un hazard très-ſingulier.

On ſçait que la mer Balthique n'a ni flux ni reflux : le retranchement qui couvroit la ville, & qui étoit apuyé du côté de l'Occident à un marais impraticable, & du côté de l'Orient à la mer, ſembloit hors de toute inſulte. Perſonne n'avoit fait attention que lorſque les vents d'Occident ſoufloient avec quelque violence, ils refouloient les eaux de la mer Balthique vers l'Orient, & ne leur laiſſoient que trois pieds de profondeur vers ce retran-

tranchement qu'on eût cru bordé d'une mer impraticable. Un ſoldat s'étant laiſſé tomber du haut du retranchement dans la mer, fut étonné de trouver fonds : il conçut que cette découverte pourroit faire ſa fortune ; il deſerta & alla au quartier du Comte de Wakerbarth General des troupes Saxonnes, donner avis qu'on pouvoit paſſer la mer à gué, & penetrer ſans peine au retranchement des Suedois. Le Roi de Pruſſe ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc à minuit le vent d'Occident ſouflant encore, le Lieutenant Colonel Kepel entra dans l'eau, ſuivi de dix-huit cens hommes ; deux mille s'avançoient en même tems ſur la chauſſée qui conduiſoit à ce retranchement : toute l'artillerie des Pruſſiens tiroit, & les Pruſſiens & les Danois donnoient l'allarme d'un autre côté.

Les Suedois ſe crûrent ſûrs de renverſer ces deux mille hommes qu'ils voïoient venir ſi temerairement en aparence ſur la chauſſée : mais tout à coup Kepel avec ſes dix-huit cens hommes entre dans le retranchement du côté de la mer. Les Suedois entourez & ſurpris ne purent reſiſter : le poſte fut enlevé après un grand carnage. Quelques Suedois s'enfuirent

vers la ville, les assiegeans les y poursuivirent: ils entroient pêle-mêle avec les fuïards; deux Officiers, & quatre soldats Saxons étoient déja sur le pont-levis; mais on eut le tems de le lever: ils furent pris, & la ville fut sauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchemens vingt quatre canons que l'on tourna contre Stralsund. Le siége fut pousse avec l'opiniâtreté & la confiance que devoit donner ce premier succès. On canona & on bombarda la ville presque sans relâche.

Vis-à-vis Stralsund dans la mer Balthique est l'Isle de Rugen qui sert de rempart à cette place, & où la garnison & les bourgeois auroient pu se retirer, s'ils avoient eu des barques pour les transporter. Cette Isle étoit d'une consequence extrême pour Charles: il voïoit bien que si les ennemis en étoient les maîtres, il se trouveroit assiegé par terre & par mer; & que selon toutes les aparences, il seroit reduit ou à s'ensevelir sous les ruines de Stralsund, ou à se voir prisonnier de ces mêmes ennemis qu'il avoit si long-tems meprisez, & ausquels il avoit imposé des loix si dures. Cependant le malheureux état de ses affaires, ne lui avoit pas permis

mis de mettre dans Rugen une garniſon ſuffiſante. Il n'y avoit pas plus de deux mille hommes de troupes reglées.

Ses ennemis faiſoient depuis trois mois toutes les diſpoſitions neceſſaires pour deſcendre dans l'Iſle de Rugen, dont l'abord eſt très-difficile: enfin aïant fait conſtruire des barques, le Prince d'Anhalt à l'aide d'un tems favorable, debarqua dans l'Iſle le 15. Novembre avec douze mille hommes.

Le jour même le Roi après avoir diſputé pendant trois heures un ouvrage avancé, rentrant dans ſa maiſon accablé de fatigue, aprend que les Danois & les Pruſſiens ſont dans Rugen. Il étoit huit heures du ſoir quand on lui dit cette nouvelle: il ſe jette auſſi-tôt dans un batteau de pêcheur avec Poniatowsky, Grothuſen During, Dardof; & à neuf heures il étoit dans l'Iſle; il joint ſes deux mille ſoldats qui étoient retranchez près d'un petit port à trois lieues de l'endroit où l'ennemi avoit abordé. Il ſe met à leur tête & marche au milieu de la nuit dans un ſilence profond. Le Prince d'Anhalt avoit déja retranché ſes troupes par une précaution qui ſembloit inutile. Les Officiers qui commandoient ſous lui, ne s'attendoient pas d'être attaquez la nuit même.

même, & croïoient Charles XII. à Stralſund; mais le Prince d'Anhalt qui ſavoit dequoi Charles étoit capable, avoit fait creuſer un foſſé profond, bordé de chevaux de friſe, & prenoit toutes ſes ſûretez, comme s'il eût eu une armée ſuperieure en nombre à combattre.

A deux heures du matin Charles arrive aux ennemis ſans faire le moindre bruit. Ses ſoldats ſe diſoient les uns aux autres, *arrachez les chevaux de friſe.* Ces paroles furent entendues des ſentinelles : l'allarme eſt donnée auſſi-tôt dans le Camp: les ennemis ſe mettent ſous les armes: le Roi aïant ôté les chevaux de friſe, vit devant lui un large foſſé; *Ah*, dit-il, *eſt-il poſſible ! je ne m'y attendois pas.* Cette ſurpriſe ne le découragea point: il ne ſavoit pas combien de troupes étoient debarquées; ſes ennemis ignoroient de leur côté à quel petit nombre ils avoient affaire. L'obſcurité de la nuit ſembloit favorable à Charles: il prend ſon parti ſur le champ; il ſe jette dans le foſſé accompagné des plus hardis, & ſuivi en un inſtant de tout le reſte. Les chevaux de friſe arrachez, la terre éboulée, les troncs & les branches d'arbre qu'on put trouver, les ſoldats tuez par les coups de mouſquet tirez au hazard ſervirent de faſcines. Le Roi,

Roi, les Generaux qu'il avoit avec lui, les Officiers & les ſoldats les plus intrepides, montent ſur l'épaule des autres comme à un aſſaut. Le combat s'engage dans le Camp ennemi. L'impetuoſité Suedoiſe mit d'abord le deſordre parmi les Danois & les Pruſſiens ; mais le nombre étoit trop inégal : les Suedois furent repouſſez après un quart d'heure de combat; & repaſſerent le foſſé : le Prince d'Anhalt les pourſuivit alors dans la plaine : il ne ſavoit pas que dans ce moment c'étoit Charles XII. lui-même qui fuïoit devant lui. Ce Roi malheureux rallia ſa troupe en plein champ, & le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part & d'autre. Grothuſen le Favori du Roi, & le General Dardof, tomberent morts auprès de lui. Charles en combattant paſſa ſur le corps de ce dernier qui reſpiroit encore. During qui l'avoit ſeul accompagné dans ſon voïage de Turquie à Stralſund fut tué à ſes yeux.

Lui-même eut un coup de fuſil près de la mamelle gauche. Le Comte Poniatowsky étoit dans ce moment auprès de ſa perſonne; il avoit eu le bonheur de lui ſauver la vie à Pultowa : il la lui ſauva encore dans ce combat de Rugen & le remit à cheval.

Les Suedois se retirerent vers un endroit de l'Isle nommé Alteferre, où il y avoit un Fort dont ils étoient encore maîtres Delà le Roi repassa à Stralsund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avoient si bien secondé dans cette entrepriſe : elles furent faites priſonnieres de guerre deux jours après.

Parmi ces priſonniers se trouva ce malheureux regiment François, compoſé des debris de la bataille d'Hochſted, qui avoit passé au service du Roi Auguſte, & delà au Roi de Suede : la plûpart des soldats furent incorporez dans un nouveau regiment d'un Fils du Prince d'Anhalt qui fut leur quatriéme maître : celui qui commandoit dans Rugen ce regiment errant, étoit alors ce même Comte de Villelongue, qui avoit si genereuſement expoſé sa vie à Andrinople pour le service de Charles XII. il fut pris avec sa troupe, & ne fut enſuite que très-mal recompenſé de tant de services, de fatigues, & de malheurs.

Le Roi après tous ses prodiges de valeur qui ne servoient qu'à affoiblir ses forces, renfermé dans Stralsund & près d'y être forcé, étoit tel qu'on l'avoit vû à Bender. Il ne s'étonnoit de rien : le jour il faiſoit faire des coupures & des retranchemens derriere ses murailles : la nuit

il

il faiſoit des ſorties ſur l'ennemi; cependant Stralſund étoit battu en brêche : les bombes pleuvoient ſur les maiſons : la moitié de la ville étoit en cendres : les bourgeois loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur Maître, dont les fatigues, la ſobrieté & le courage les étonnoient, étoient tous devenus ſoldats ſous lui. Ils l'accompagnoient dans les ſorties; ils étoient pour lui une ſeconde garniſon.

Un jour que le Roi dictoit des lettres pour la Suede à un Secretaire, une bombe tomba ſur la maiſon, perça le toit & vint éclater près de la chambre même du Roi. La moitié du plancher tomba en piéces; le cabinet où le Roi dictoit étant pratiqué en partie dans une groſſe muraille, ne ſouffrit point de l'ébranlement; & par un bonheur étonnant nul des éclats qui ſautoient en l'air, n'entra dans ce cabinet dont la porte étoit ouverte. Au bruit de la bombe & au fracas de la maiſon qui ſembloit tomber, la plume échapa des mains du Secretaire. Qu'y a-t-il donc? lui dit le Roi d'un air tranquille, pourquoi n'écrivez-vous pas? celui-ci ne put répondre que ces mots: Eh, Sire, la bombe! Eh bien, reprit le Roi, qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte? continuez.

Il

Il y avoit alors dans Stralſund un Ambaſſadeur de France enfermé avec le Roi de Suede. C'étoit un Colbert, Comte de Croiſſy, Lieutenant General des armées de France, frere du Marquis de Torcy celebre Miniſtre d'Etat, & parent de ce fameux Colbert dont le nom doit être immortel en France. Envoïer un homme à la tranchée ou en Ambaſſade auprès de Charles XII. c'étoit preſque la même choſe. Le Roi entretenoit Croiſſy des heures entieres dans les endroits les plus expoſez, pendant que le canon & les bombes tuoient du monde à côté & derriere eux, ſans que le Roi s'aperçût du danger, ni que l'Ambaſſadeur voulût lui faire ſeulement ſoupçonner qu'il y avoit des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce Miniſtre fit ce qu'il put avant le ſiége, pour menager un accommodement entre les Rois de Suede & de Pruſſe; mais celui-ci demandoit trop, & Charles XII. ne vouloit rien ceder. Le Comte de Croiſſy n'eut donc dans ſon Ambaſſade d'autre ſatisfaction, que celle de jouir de la familiarité de cet homme ſingulier. Il couchoit ſouvent auprès de lui ſur le même manteau : il avoit, partageant ſes dangers & ſes fatigues, acquis le droit de lui parler avec

avec liberté. Charles encourageoit cette hardieſſe dans ceux qu'il aimoit : il diſoit quelquefois au Comte de Croiſſy, *veni, maledicamus de Rege.* Allons, diſons un peu de mal de Charles XII.

Croiſſy reſta juſqu'au 13. Novembre dans la ville ; & enfin aiant obtenu des ennemis permiſſion de ſortir avec ſes bagages, il prit congé du Roi de Suede qu'il laiſſa au milieu des ruines de Stralſund avec une garniſon déperie des deux tiers, reſolu de ſoutenir un aſſaut.

En effet on en donna un quatre jours après à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparerent deux fois & en furent deux fois chaſſez Le Roi y combattit toujours parmi les grenadiers : enfin le nombre prevalut ; les aſſiegeans en demeurerent les maîtres. Charles reſta encore deux jours dans la ville, attendant à tout moment un aſſaut general. Il s'arrêta le 21. juſqu'à minuit ſur un petit ravelin tout ruiné par les bombes & par le canon : le jour d'après les Officiers principaux le conjurerent de ne plus reſter dans une place qu'il n'étoit plus queſtion de defendre : mais la retraite étoit devenue auſſi dangereuſe que la place même. La mer Balthique étoit couverte de vaiſſeaux Moſcovites & Danois. On n'avoi-

n'avoit dans le port de Stralſund qu'une petite barque à voiles & à rames. Tant de perils qui rendoient cette retraite glorieuſe, y déterminerent Charles. Il s'embarqua la nuit du 20. Decembre 1715. avec dix perſonnes ſeulement. Il fallut caſſer la glace dont la mer étoit couverte dans le port: ce travail penible dura pluſieurs heures avant que la barque pût voguer librement. Les Admiraux ennemis avoient des ordres précis de ne point laiſſer ſortir Charles de Stralſund, & de le prendre mort ou vif. Heureuſement ils étoient ſous le vent & ne purent l'aborder: il courut un danger encore plus grand en paſſant à la vûe de l'Iſle de Rugen, près d'un endroit nommé la Babette, où les Danois avoient élevé une batterie de douze canons. Ils tirerent ſur le Roi: les matelots faiſoient force de voiles & de rames pour s'éloigner; un coup de canon tua deux hommes à côté de Charles, un autre fracaſſa le mât de la barque. Au milieu de ces dangers le Roi arriva vers deux de ſes vaiſſeaux qui croiſoient dans la mer Balthique: dès le lendemain Stralſund ſe rendit; la garniſon fut faite priſonniere de guerre & Charles aborda à Iſted en Scanie, & delà ſe rendit à Carelſcroon dans un état bien autre que

quand

quand il en partit quinze ans auparavant ſur un vaiſſeau de cent vingt canons pour aller donner des loix au Nord.

Si près de ſa Capitale, on s'attendoit qu'il la reverroit après cette longue abſence: mais ſon deſſein n'étoit d'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvoit ſe reſoudre d'ailleurs à revoir des peuples qui l'aimoient & qu'il étoit forcé d'opprimer pour ſe defendre contre ſes ennemis. Il voulut ſeulement voir ſa Sœur: il lui donna rendez-vous ſur le bord du lac Weter en Oſtrogothie: il s'y rendit en poſte, ſuivi d'un ſeul domeſtique, & s'en retourna après avoir reſté un jour avec elle.

De Carelſcroon où il ſejourna l'hiver, il ordonna de nouvelles levées d'hommes dans ſon Roïaume. Il croïoit que tous ſes ſujets n'étoient nez que pour le ſuivre à la guerre, & il les avoit accoutumez à le croire auſſi.

On enrôloit de jeunes gens de quinze ans; il ne reſta dans pluſieurs villages que des vieillards, des enfans & des femmes: on voyoit même en beaucoup d'endroits les femmes ſeules labourer la terre.

Il étoit encore plus difficile d'avoir une flotte: pour y ſupléer on donna des commiſſions à des Armateurs, qui moyennant

yennant des privileges exceſſifs & ruineux pour le Païs équiperent quelques vaiſſeaux: ces efforts étoient les dernieres reſſources de la Suede. Pour ſubvenir à tant de frais, il fallut prendre la ſubſtance des Peuples. Il n'y eût point d'extorſion que l'on n'inventât ſous le nom de taxe & d'impôt. On fit la viſite dans toutes les maiſons, & on en tira la moitié des proviſions pour être miſes dans les magaſins du Roi: on acheta pour ſon compte tout le fer qui étoit dans le Royaume, que le Gouvernement païa en billets, & qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portoient des habits où il entroit de la ſoïe, qui avoient des perruques & des épées dorées furent taxez. On mit un impôt exceſſif ſur les cheminées. Le peuple accablé de tant d'exactions ſe fut revolté ſous tout autre Roi; mais le Païſan le plus malheureux de la Suede ſavoit que ſon maître menoit une vie encore plus dure & plus frugale que lui; ainſi tout ſe ſoumettoit ſans murmure à des rigueurs que le Roi enduroit le premier.

Le danger public fit même oublier les miſeres particulieres: on s'attendoit à tout moment à voir les Moſcovites, les Danois, les Pruſſiens, les Saxons, les Anglois deſcendre en Suede, cette crainte

te étoit si bien fondée & si forte, que ceux qui avoient de l'argent ou des meubles précieux, les enfouissoient dans la terre.

En effet une flotte Angloise avoit déja paru dans la mer Balthique; & le Roi de Dannemarck avoit la parole du Czar, que les Moscovites joints aux Danois fondroient en Suede au Printems de 1716.

Ce fut une surprise extrême pour toute l'Europe attentive à la fortune de Charles XII. quand au lieu de deffendre son Païs menacé par tant de Princes, il passa en Norwege au mois de Mars 1716. avec vingt mille hommes.

Depuis Hannibal, on n'avoit point encore vû de General qui ne pouvant se soutenir chez lui même contre ses ennemis, fût allé leur faire la guerre au cœur de leurs Etats. Le Prince de Hesse son Beaufrere l'accompagna dans cette expedition.

On ne peut aller de Suede en Norwegue que par des défilez assez dangereux; & quand on les a passez, on rencontre de distance en distance, des flaques d'eau que la mer y forme entre des rochers: il falloit faire des ponts chaque jour. Un petit nombre de Danois auroient pu arrêter l'armée Suedoise: mais on n'avoit

pas prevû cette invaſion ſubite. L'Europe fut encore plus étonnée, que le Czar demeurât tranquille au milieu de ces évenemens, & ne fît pas une deſcente en Suede, comme il en étoit convenu avec ſes Alliez.

La raiſon de cette inaction étoit un deſſein des plus grands, mais en même tems des plus difficiles à executer qu'ait jamais formés l'imagination humaine.

Le Baron Henri de Görtz né dans le Holſtein, & Miniſtre du Prince à qui il ne reſtoit plus alors que le tître de ce Duché, aïant rendu des ſervices importans au Roi de Suede pendant le ſejour de ce Monarque à Bender, étoit depuis devenu ſon favori & ſon premier Miniſtre.

Jamais homme ne fut ſi ſouple & ſi audacieux à la fois, ſi plein de reſſources dans les diſgraces, ſi vaſte dans ſes deſſeins, ni ſi actif dans ſes démarches: nul projet ne l'effraïoit, nul moïen ne lui coutoit; il prodiguoit les dons, les promeſſes, les ſermens, la verité & le menſonge.

Il alloit de Suede en France, en Angleterre, en Hollande eſſaïer lui-même les reſſorts qu'il vouloit faire jouer. Il eût été capable d'ébranler l'Europe; & il en avoit

avoit conçu l'idée. Ce que ſon maître étoit à la tête d'une armée, il l'étoit dans le cabinet: auſſi prit-il ſur Charles XII. un aſcendant qu'aucun Miniſtre n'avoit eu avant lui.

Ce Roi qui à l'âge de vingt ans n'avoit donné que des ordres au Comte Piper, recevoit alors des leçons du Baron de Görtz; d'autant plus ſoumis à ce Miniſtre, que le malheur le mettoit dans la néceſſité d'écouter des conſeils, & que Görtz ne lui en donnoit que de conformes à ſon courage. Il remarqua que de tant de Princes réunis contre la Suede, George Electeur de Hannover, Roi d'Angleterre, étoit celui contre lequel Charles étoit le plus piqué, parce que c'étoit le ſeul que Charles n'eût point offenſé; que George étoit entré dans la querelle ſous prétexte de l'apaiſer, & uniquement pour garder Brême & Verden, auſquels il ſembloit n'avoir d'autre droit que de les avoir achetez à vil prix du Roi de Dannemarck, à qui ils n'apartenoient pas.

Il entrevit auſſi de bonne heure que le Czar étoit ſecrettement mécontent des Alliez, qui tous l'avoient empêché d'avoir un établiſſement dans l'Empire d'Allemagne, où ce Monarque devenu trop dangereux n'aſpiroit qu'à mettre le pied.

Wiſmar, la ſeule ville qui reſtât encore aux Suedois ſur les côtes d'Allemagne, venoit enfin de ſe rendre aux Pruſſiens & aux Danois le 14. Février 1716. Ceux-ci ne voulurent pas ſeulement ſouffrir que les troupes Moſcovites qui étoient dans le Meckelbourg, paruſſent à ce ſiége. De pareilles défiances réïterées depuis deux ans avoient aliené l'eſprit du Czar, & avoient peut-être empêché la ruine de la Suede. Il y a beaucoup d'exemples d'Etats alliez conquis par une ſeule Puiſſance: & il y en a bien peu d'un grand Empire conquis par pluſieurs alliez. Si leurs forces réünies l'abattent, leurs diviſions le relevent bien-tôt.

Dès l'année 1714. le Czar eut pu faire une deſcente en Suede; mais ſoit qu'il ne s'accordât pas avec les Rois de Pologne, d'Angleterre, de Dannemarck & de Pruſſe, alliez juſtement jaloux, ſoit qu'il ne crût pas encore ſes troupes aſſez aguerries pour attaquer ſur ſes propres foïers cette même Nation, dont les ſeuls Païſans avoient vaincu l'élite des troupes Danoiſes, il recula toujours cette entrepriſe.

Ce qui l'avoit arrêté encore étoit le beſoin d'argent. Le Czar étoit un des plus puiſſants Monarques du monde, mais un des

des moins riches: ſes revenus ne montoient pas alors à plus de dix-huit millions de nos livres: il avoit découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre; mais le profit en étoit encore incertain, & le travail ruineux. Il établiſſoit un grand commerce; mais les commencemens ne lui aportoient que des eſperances: ſes Provinces nouvellement conquiſes augmentoient ſa puiſſance & ſa gloire, ſans accroître encore ſes revenus. Il falloit du tems pour fermer les plaies de la Livonie, Païs abondant, mais deſolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu, & par la contagion, vuide d'habitans, & qui étoit alors à charge à ſon vainqueur. Les flottes qu'il entretenoit, les nouvelles entrepriſes qu'il faiſoit tous les jours, épuiſoient ſes finances: Il avoit été reduit à la mauvaiſe reſſource de hauſſer les monnoïes, remede qui ne guerit jamais les maux d'un Etat, & qui eſt ſur tout prejudiciable à un Païs qui reçoit des étrangers plus de marchandiſes qu'il ne leur en fournit.

Voilà en partie les fondemens ſur leſquels Görtz bâtit le deſſein d'une revolution. Il oſa propoſer au Roi de Suede d'acheter la paix de l'Empereur Moſcovite à quelque prix que ce pût être,

lui faiſant enviſager le Czar irrité contre les Rois de Pologne & d'Angleterre, & lui donnant à entendre que Pierre Alexiowits & Charles XII. réunis, pourroient faire trembler le reſte de l'Europe.

Il n'y avoit pas moïen de faire la paix avec le Czar, ſans ceder une grande partie des Provinces qui ſont à l'Orient & au Nord de la mer Balthique: mais il lui fit conſiderer, qu'en cedant ces Provinces que le Czar poſſedoit déja, & qu'on ne pouvoit reprendre, le Roi pourroit avoir la gloire de remettre à la fois Staniſlas ſur le trône de Pologne, de replacer le fils de Jaques II. ſur celui d'Angleterre, & de retablir le Duc de Holſtein dans ſes Etats.

Charles flatté de ces grandes idées, ſans pourtant y compter beaucoup, donna carte blanche à ſon Miniſtre: Görtz partit de Suede muni d'un plein-pouvoir qui l'autoriſoit à tout ſans reſtriction, & le rendoit Plenipotentiaire auprès de tous les Princes avec qui il jugeroit à propos de négocier. Il fit d'abord ſonder la Cour de Moſcou par le moïen d'un Ecoſſois nommé Areskins premier Medecin du Czar, devoué au Parti du Pretendant, ainſi que l'étoient preſque tous les Ecoſſois

coſſois qui ne ſubſiſtoient pas des faveurs de la Cour de Londres.

Ce Medecin fit valoir au Prince Menzikoff l'importance & la grandeur du projet, avec toute la vivacité d'un homme qui y étoit intereſſé. Le Prince Menzikoff goûta ſes ouvertures; le Czar les aprouva. Au lieu de deſcendre en Suede comme il en étoit convenu avec les Alliez, il fit hiverner & ſes troupes dans le Meckelbourg, & il y vint lui-même ſous pretexte de terminer les querelles qui commençoient à naître entre le Duc de Meckelbourg ſon neveu, & la Nobleſſe de ce Païs; mais pourſuivant en effet ſon deſſein favori d'avoir une Principauté en Allemagne, & comptant engager le Duc de Meckelbourg à lui vendre ſa Souveraineté.

Les Alliez furent irritez de cette demarche; ils ne vouloient point d'un voiſin ſi terrible, qui aïant une fois des terres en Allemagne, pourroit un jour s'en faire élire Empereur, & en opprimer les Souverains. Plus ils étoient irritez, plus le grand projet du Baron de Görtz s'avançoit vers le ſuccès. Il négocioit cependant avec tous les Princes confederez, pour mieux cacher ſes intrigues ſecrettes. Le Czar les amuſoit tous auſſi par des

eſperances. Charles XII. cependant étoit en Norwege avec ſon Beaufrere le Prince de Heſſe, à la tête de vingt mille hommes; la Province n'étoit gardée que par onze mille Danois diviſez en pluſieurs Corps, que le Roi & le Prince de Heſſe paſſerent au fil de l'épée.

Charles avança juſqu'à Chriſtiana Capitale du Royaume; la fortune recommençoit à lui devenir favorable dans ce coin du monde, mais jamais le Roi ne prit aſſez de précautions pour faire ſubſiſter ſes troupes; une armée & une flotte Danoiſe aprochoient pour deffendre la Norwege. Charles qui manquoit de vivres ſe retira en Suede, attendant l'iſſue des vaſtes entrepriſes de ſon Miniſtre.

Cet ouvrage demandoit un profond ſecret & des préparatifs immenſes, deux choſes aſſez incompatibles. Görtz fit chercher juſques dans les mers de l'Aſie, un ſecours qui tout odieux qu'il paroiſſoit, n'en eût pas été moins utile pour une deſcente en Ecoſſe, & qui du moins eût aporté en Suede de l'argent, des hommes & des vaiſſeaux.

Il y avoit long-tems que des Pirates de toutes Nations, & particulierement des Anglois aïant fait entr'eux une aſſociation, infeſtoient les mers de l'Europe & de l'Ame-

l'Amerique. Pourſuivis par tout ſans quartier, ils venoient de ſe retirer ſur les côtes de Madagaſcar, grande Iſle à l'Orient de l'Afrique. C'étoient des hommes deſeſperez, preſque tous connus par des actions auſquelles il ne manquoit que de la juſtice pour être héroïques. Ils cherchoient un Prince qui voulût les recevoir ſous ſa protection, mais les Loix des Nations leur fermoient tous les ports du monde.

Dès qu'ils ſçûrent que Charles XII. étoit retourné en Suede, ils eſpererent que ce Prince paſſionné pour la guerre, obligé de la faire, & manquant de flotte & de ſoldats, leur feroit une bonne compoſition; ils lui envoyerent un Deputé qui vint en Europe ſur un vaiſſeau Hollandois, & qui alla propoſer au Baron de Görtz de les recevoir dans le Port de Gottembourg, où ils s'offroient de ſe rendre avec ſoixante vaiſſeaux chargez de richeſſes.

Le Baron fit agréer au Roi la propoſition; on envoya même l'année ſuivante deux Gentilshommes Suedois, l'un nommé Kromſtrom & l'autre Mendal, pour conſommer la Négociation avec ces Corſaires de Madagaſcar.

On trouva depuis un ſecours plus no-

ble & plus important dans le Cardinal Alberoni, puiſſant genie, qui a gouverné l'Eſpagne aſſez long-tems pour ſa gloire, & trop peu pour la grandeur de cet Etat.

Il entra avec ardeur dans le projet de mettre le Fils de Jaques II. ſur le trône d'Angleterre. Cependant comme il ne venoit que de mettre le pied dans le Miniſtere, & qu'il avoit l'Eſpagne à retablir avant que de ſonger à bouleverſer d'autres Roiaumes, il ſembloit qu'il ne pouvoit de pluſieurs années mettre la main à cette grande machine; mais en moins de deux ans on le vit changer la face de l'Eſpagne, lui rendre ſon credit dans l'Europe, engager, à ce qu'on prétend, les Turcs à attaquer l'Empereur d'Allemagne, & tenter en même tems d'ôter la Regence de France au Duc d'Orleans, & la Couronne de la grande Bretagne au Roi George: tant un ſeul homme eſt dangereux quand il eſt abſolu dans un puiſſant Etat, & qu'il a de la grandeur & du courage dans l'eſprit.

Görtz aïant ainſi diſperſé à la Cour de Moſcovie & à celle d'Eſpagne les premieres étincelles de l'embraſement qu'il méditoit, alla ſecrettement en France & de-là en Hollande où il vit les adhérans du Pretendant. Il

Il s'informa plus particulierement de leurs forces, du nombre & de la diſpoſition des mécontens d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvoient fournir & des troupes qu'ils pouvoient mettre ſur pied. Les mécontens ne demandoient qu'un ſecours de dix mille hommes, & faiſoient enviſager une revolution ſûre avec l'aide de ces troupes.

Le Comte de Gillembourg, Ambaſſadeur de Suede en Angleterre, inſtruit par le Baron de Görtz, eut pluſieurs conferences à Londres avec les principaux mécontens, il les encouragea & leur promit tout ce qu'ils voulurent; le parti du Pretendant alla juſqu'à fournir des ſommes conſiderables que Görtz toucha en Hollande. Il négocia l'achat de quelques vaiſſeaux, & en acheta ſix en Bretagne avec des armes de toute eſpece.

Il envoya alors ſecrettement en France pluſieurs Officiers, entr'autres le Chevalier de Follard, qui aïant fait trente campagnes dans les armées Françoiſes, & y aïant fait peu de fortune, avoit été depuis peu offrir ſes ſervices au Roi de Suede, moins par des vûës intereſſées que par le deſir de ſervir ſous un Roi qui avoit une réputation ſi étonnante. Le Chevalier de Follard eſperoit d'ailleurs faire goû-

ter

ter à ce Prince les nouvelles idées qu'il avoit ſur la guerre; il avoit étudié toute ſa vie cet art en Philoſophe, & il a depuis communiqué ſes découvertes au Public dans ſes Commentaires ſur Polybe. Ses vûës furent goûtées de Charles XII. qui lui-même avoit fait la guerre d'une maniere nouvelle, & qui ne ſe laiſſoit conduire en rien par la coutume; il deſtina le Chevalier de Follard à être un des inſtrumens dont il vouloit ſe ſervir dans la deſcente projettée en Ecoſſe. Ce Gentilhomme executa en France les ordres ſecrets du Baron de Görtz. Beaucoup d'Officiers François, un plus grand nombre d'Irlandois entrerent dans cette conjuration d'une eſpece nouvelle qui ſe tramoit en même tems en Angleterre, en France, en Eſpagne, en Moſcovie, & dont les branches s'étendoient ſecrettement d'un bout de l'Europe à l'autre.

Ces préparatifs étoient encore peu de choſe pour le Baron de Görtz, mais c'étoit beaucoup d'avoir commencé. Le point le plus important & ſans lequel rien ne pouvoit réüſſir, étoit d'achever la paix entre le Czar & Charles, il reſtoit beaucoup de difficultez à aplanir. Le Baron Oſterman Miniſtre d'Etat en Moſcovie, ne s'étoit point laiſſé entraîner d'abord

aux

aux vûës de Görtz; il étoit auſſi circonſpect que le Miniſtre de Charles étoit entreprenant. Sa politique lente & meſurée vouloit laiſſer tout meurir, le genie impatient de l'autre prétendoit recueillir immediatement après avoir ſemé. Oſterman craignoit que l'Empereur ſon maître ébloüi par l'éclat de cette entrepriſe, n'accordât à la Suede une paix trop avantageuſe; il retardoit par ſes longueurs & par ſes obſtacles la concluſion de cette affaire.

Heureuſement pour le Baron de Görtz le Czar lui-même vint en Hollande au commencement de 1717. Son deſſein étoit de paſſer enſuite en France; il lui manquoit d'avoir vû cette Nation celebre, qui eſt depuis plus de cent ans cenſurée, enviée, & imitée par tous ſes voiſins; il vouloit y ſatisfaire ſa curioſité inſatiable de voir & d'aprendre, & exercer en même tems ſa politique.

Görtz vit deux fois à la Haye cet Empereur, il avança plus dans ces deux conferences qu'il n'eut fait en ſix mois avec des Plenipotentiaires. Tout prenoit un tour favorable; ſes grands deſſeins paroiſſoient couverts d'un ſecret impenetrable; il ſe flattoit que l'Europe ne les aprendroit que par l'execution. Il ne parloit

loit cependant à la Haye que de paix, il disoit hautement qu'il vouloit regarder le Roi d'Angleterre comme le Pacificateur du Nord; il pressoit même en aparence la tenue d'un Congrès à Brunswik où les interêts de la Suede & de ses ennemis devoient être décidez à l'amiable.

Le premier qui découvrit ces intrigues fut le Duc d'Orleans Regent de France; il avoit des espions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes dont le métier est de vendre le secret de leurs amis, & qui subsiste de délations & souvent même de calomnies, s'étoit tellement multiplié en France sous son gouvernement, que la moitié de la nation étoit devenue l'espion de l'autre. Le Duc d'Orleans lié avec le Roi d'Angleterre par des engagemens personnels, lui découvrit les menées qui se tramoient contre lui.

Dans le même tems les Hollandois qui prenoient des ombrages de la conduite de Görtz, communiquerent leurs soupçons au Ministre Anglois. Görtz & Gillembourg poursuivoient leurs desseins avec chaleur, lorsqu'ils furent arrêtez tous deux, l'un à la Haye & l'autre à Londres.

Comme Gillembourg Ambassadeur de Suede avoit violé le droit des gens, en con-

conſpirant contre le Prince auprès duquel il étoit envoyé, on viola ſans ſcrupule le même droit en ſa perſonne. Mais on s'étonna que les Etats Generaux, par une complaiſance inouie pour le Roi d'Angleterre, miſſent en priſon le Baron de Görtz. Ils chargerent même le Comte de Welderen de l'interroger. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus, lequel devenant inutile, ne tourna qu'à leur confuſion. Görtz demanda au Comte de Welderen s'il étoit connu de lui? ouï, Monſieur, répondit le Hollandois. Hé bien, dit le Baron de Görtz, ſi vous me connoiſſez, vous devez ſavoir que je ne dis que ce que je veux. L'interrogatoire ne fut guéres pouſſé plus loin; tous les Ambaſſadeurs, mais particulierement le Marquis de Monteleon Miniſtre d'Eſpagne en Angleterre, proteſterent contre l'attentat commis envers la perſonne de Görtz & de Gillembourg. Les Hollandois étoient ſans excuſe; ils avoient non ſeulement violé un droit ſacré en arrêtant le Premier Miniſtre du Roi de Suede, qui n'avoit rien machiné contre eux; mais ils agiſſoient directement contre les principes de cette liberté précieuſe qui a attiré chez eux tant d'étrangers; & qui a été le fondement de leur grandeur.

A l'égard du Roi d'Angleterre, il n'avoit rien fait que de juſte en arrêtant priſonnier un ennemi. Il fit pour ſa juſtification imprimer les lettres du Baron de Görtz & du Comte de Gillembourg trouvées dans les papiers du dernier. Le Roi de Suede étoit alors dans la Province de Scanie; on lui aporta ces lettres imprimées avec la nouvelle de l'enlevement de ſes deux Miniſtres. Il demanda en ſouriant ſi on n'avoit pas auſſi imprimé les ſiennes? il ordonna auſſi-tôt qu'on arrêtât à Stockolm le Reſident Anglois avec toute ſa Famille & ſes domeſtiques; mais il ne put ſe vanger des Hollandois qui n'avoient point alors de Miniſtre à la Cour de Suede. Cependant il n'avoua ni ne deſavoua le Baron de Görtz; trop fier pour nier une entrepriſe qu'il avoit aprouvée, & trop ſage pour convenir d'un deſſein éventé preſque dans ſa naiſſance, il ſe tint dans une ſilence dédaigneux avec l'Angleterre & la Hollande.

Le Czar prit tout un autre parti. Comme il n'étoit point nommé, mais obſcurement impliqué dans les lettres de Gillembourg & de Görtz; il écrivit au Roi d'Angleterre une longue lettre pleine de complimens ſur la conſpiration, & d'aſſurance d'une amitié ſincere: le Roi George

ge reçut ſes proteſtations ſans les croire, & feignit de ſe laiſſer tromper. Une conſpiration tramée par des particuliers quand elle eſt découverte, eſt aneantie ; mais une conſpiration de Rois n'en prend que de nouvelles forces. Le Czar arriva à Paris au mois de Mai de la même année 1717. il ne s'y occupa pas uniquement à voir les beautez de l'art & de la nature, à viſiter les Academies, les Bibliotheques publiques, les cabinets des curieux, les maiſons royales; il propoſa au Duc d'Orleans Regent de France un Traité dont l'acceptation eût pû mettre le comble à la grandeur Moſcovite ; ſon deſſein étoit de ſe réunir avec le Roi de Suede qui lui cedoit de grandes Provinces, d'ôter entierement aux Danois l'Empire de la mer Balthique, d'affoiblir les Anglois par une guerre civile, & d'attirer à la Moſcovie tout le commerce du Nord. Il ne s'éloignoit pas même de remettre le Roi Staniſlas aux priſes avec le Roi Auguſte, afin que le feu étant allumé de tous côtez, il pût courir pour l'attiſer ou pour l'éteindre, ſelon qu'il y trouveroit ſes avantages. Dans ces vûes il propoſa au Regent de France la médiation entre la Suede & la Moſcovie, & de plus une alliance offenſive & defenſive avec

ces Couronnes & celles d'Eſpagne. Ce Traité qui paroiſſoit ſi naturel, ſi utile à ces nations, & qui mettoit dans leurs mains la balance de l'Europe, ne fut cependant pas accepté du Duc d'Orleans. Il prenoit préciſement dans ce tems des engagemens tout contraires: il ſe liguoit avec l'Empereur d'Allemagne & George Roi d'Angleterre. La raiſon d'Etat changeoit alors dans l'eſprit de tous les Princes au point que le Czar étoit prêt de ſe declarer contre ſon ancien Allié le Roi Auguſte, & embraſſer les querelles de Charles ſon mortel ennemi; pendant que la France alloit en faveur des Allemands & des Anglois faire la guerre au Petit-fils de Louis XIV. après l'avoir ſoutenu ſi long-tems contre ces mêmes ennemis aux dépens de tant de threſors & de ſang. Tout ce que le Czar obtint par des voies indirectes, fut que le Regent interposât ſes bons offices pour l'élargiſſement du Baron de Görtz & du Comte de Gillembourg. Il s'en retourna dans ſes Etats à la fin de Juin, après avoir donné à la France le ſpectacle rare d'un Empereur qui voïageoit pour s'inſtruire; mais trop de François ne virent en lui que les dehors groſſiers que ſa mauvaiſe éducation lui avoit laiſſez, & le legiſla-

giſlateur, le créateur d'une nation nouvelle, le grand homme leur échapa.

Ce qu'il cherchoit dans le Duc d'Orleans, il le trouva bientôt dans le Cardinal Alberoni, devenu tout puiſſant en Eſpagne. Alberoni ne ſouhaitoit rien tant que le retabliſſement du Pretendant, & comme Miniſtre de l'Eſpagne que l'Angleterre avoit ſi maltraitée, & comme ennemi perſonnel du Duc d'Orleans lié avec l'Angleterre contre l'Eſpagne, & enfin comme Prêtre d'une Egliſe pour laquelle le Pere du Pretendant avoit ſi mal à propos perdu ſa Couronne.

Le Duc d'Ormond auſſi aimé en Angleterre que le Duc de Marlborough y étoit admiré, avoit quitté ſon Païs à l'avenement du Roi George, & s'étoit alors retiré à Madrid; il alla muni des pleins-pouvoirs du Roi d'Eſpagne & du Pretendant trouver le Czar ſur ſon paſſage à Mittau en Courlande, accompagné d'Irnegan autre Anglois, homme habile & entreprenant. Il demanda la Princeſſe Anne Petrona Fille du Czar en mariage pour le Fils de Jacques II, eſperant que cette Alliance attacheroit plus étroitement le Czar aux interêts de ce Prince malheureux. Mais cette propoſition faillit à reculer les affaires pour un

tems au lieu de les avancer. Le Baron de Görtz avoit dans ſes projets deſtiné depuis long-tems cette Princeſſe au Duc de Holſtein, qui en effet l'a épouſée depuis. Dès qu'il ſçut cette propoſition du Duc d'Ormond, il en fut jaloux & s'apliqua à la traverſer. Il ſortit de priſon au mois d'Août auſſi-bien que le Comte de Gillembourg, ſans que le Roi de Suede eût daigné faire la moindre excuſe au Roi d'Angleterre, ni montrer le plus leger mécontentement de la conduite de ſon Miniſtre.

En même tems on élargit à Stockolm le Reſident Anglois & toute ſa famille, qui avoit été traitée avec beaucoup plus de ſeverité que Gillembourg ne l'avoit été à Londres.

Görtz en liberté fut un ennemi dechaîné, qui outre les puiſſans motifs qui l'agitoient, eut encore celui de la vengeance. Il ſe rendit en poſte auprès du Czar: ſes inſinuations prevalurent plus que jamais auprès de ce Prince; d'abord il l'aſſura qu'en moins de trois mois il leveroit avec un ſeul Plenipotentiaire de Moſcovie tous les obſtacles qui retardoient la concluſion de la paix avec la Suede; il prit entre ſes mains une Carte geographique que le Czar avoit deſſinée lui-

lui-même ; & tirant une ligne depuis Wibourg juſqu'à la mer Glaciale en paſſant par le lac Ladoga, il ſe fit fort de porter ſon Maître à ceder ce qui étoit à l'Orient de cette ligne, auſſi-bien que la Carelie, l'Ingrie, & la Livonie ; enſuite il lui parla du mariage de la Niéce du Czar avec le Duc de Holſtein, le flattant que le Duc lui pourroit ceder ſes Etats moïennant un équivalent ; que par là il ſeroit Membre de l'Empire, lui montrant de loin la Couronne Imperiale, ſoit pour quelqu'un de ſes deſcendans, ſoit pour lui-même. Il flattoit ainſi les vûes ambitieuſes du Monarque Moſcovite, ôtoit au Pretendant la Princeſſe Czarienne, en même tems qu'il lui ouvroit le chemin de l'Angleterre ; & il rempliſſoit toutes ſes vûes à la fois.

Le Czar nomma l'Iſle d'Aland pour les conferences que ſon Miniſtre d'Etat Oſterman devoit avoir avec le Baron de Görtz. On pria le Duc d'Ormond de s'en retourner pour ne pas donner de trop violens ombrages à l'Angleterre, avec laquelle le Czar ne vouloit rompre que ſur le point de l'invaſion : on retint ſeulement à Petersbourg Irnegan le Confident du Duc d'Ormond, qui fut chargé des intrigues, & qui logea dans

la ville avec tant de precaution qu'il ne ſortoit que de nuit, & ne voïoit jamais les Miniſtres du Czar, que déguiſé tantôt en Païſan, tantôt en Tartare.

Dès que le Duc d'Ormond fut parti, le Czar fit valoir au Roi d'Angleterre la complaiſance d'avoir renvoïé le plus grand partiſan du Pretendant; & le Baron de Görtz plein d'eſperance retourna en Suede.

Il retrouva ſon Maître à la tête de trente-cinq mille hommes de troupes reglées, & les côtes bordées de milices. Il ne manquoit au Roi que de l'argent: le credit étoit épuiſé en dedans & en dehors du Roïaume. La France qui lui avoit fourni quelques ſubſides dans les dernieres années de Louis XIV. n'en donnoit plus ſous la Regence du Duc d'Orleans, qui ſe conduiſoit par des vûes toutes contraires. L'Eſpagne en promettoit, mais n'étoit pas encore en état d'en fournir beaucoup. Le Baron de Görtz donna alors une libre étendue à un projet qu'il avoit déja eſſaïé avant d'aller en France & en Hollande. C'étoit de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent, de ſorte qu'une piéce de cuivre dont la valeur intrinſeque eſt un demi ſol, paſſoit pour quarante avec la marque du Prince;

à

à peu près comme dans une ville assiegée les Gouverneurs ont souvent païé les soldats & les bourgeois avec de la monnoïe de cuir, en attendant qu'on pût avoir des especes réelles. Ces monnoïes fictices inventées par la necessité, & auxquelles la bonne foi seule peut donner un credit durable, sont comme des billets de change dont la valeur imaginaire peut exceder aisément les fonds qui sont dans un Etat.

Ces ressources sont d'un Païs libre: elles ont quelquefois sauvé une Republique, mais elles ruinent presque sûrement une Monarchie; car les peuples manquant bientôt de confiance, le Ministre est reduit à manquer de bonne foi; les monnoïes ideales se multiplient avec excès, les particuliers enfouissent leur argent, & la machine se detruit avec une confusion accompagnée souvent des plus grands malheurs. C'est ce qui arriva au Roïaume de Suede.

Le Baron de Görtz aïant d'abord repandu avec discretion dans le public les nouvelles especes, fut entraîné en peu de tems au-delà de ses mesures par la rapidité du mouvement qu'il ne pouvoit plus conduire. Toutes les marchandises & toutes les denrées aïant monté à un prix excessif, il

fut forcé d'augmenter le nombre des eſpeces de cuivre. Plus elles ſe multiplierent, plus elles furent decreditées; la Suede inondée de cette fauſſe monnoïe ne forma qu'un cri contre le Baron de Görtz. Les Peuples toûjours pleins de veneration pour Charles XII. n'oſoient preſque le haïr, & faiſoient tomber le poids de leur averſion ſur un Miniſtre, qui comme étranger, & comme Gouvernant les finances, étoit doublement aſſuré de la haine publique.

Un impôt qu'il voulut mettre ſur le Clergé acheva de le rendre execrable à la Nation; les Prêtres qui trop ſouvent joignent leur cauſe à celle de Dieu, l'apellerent publiquement Athée, parce-qu'il leur demandoit de l'argent Les nouvelles eſpeces de cuivre avoient l'empreinte de quelques Dieux de l'Antiquité, on en prit occaſion d'apeller ces piéces de monnoïe, les Dieux du Baron de Görtz.

A la haine publique contre lui ſe joignit la jalouſie des Miniſtres, implacable à meſure qu'elle étoit alors impuiſſante. La ſœur du Roi & le Prince ſon mari le craignoient comme un homme attaché par ſa naiſſance au Duc de Holſtein, & capable de lui mettre un jour la Couronne de

de Suede ſur la tête. Il n'avoit plû dans le Roïaume qu'à Charles XII. mais cette averſion generale ne ſervoit qu'à confirmer l'amitié du Roi, dont les ſentimens s'affermiſſoient toujours par les contradictions. Il marqua alors au Baron une confiance qui alloit juſqu'à la ſoumiſſion, il lui laiſſa un pouvoir abſolu dans le gouvernement interieur du Roïaume, & s'en remit à lui ſans reſerve ſur tout ce qui regardoit les Négociations avec le Czar ; il lui recommanda ſur tout de preſſer les conferences de l'Iſle d'Aland.

En effet, dès que Görtz eut achevé à Stockolm les arrangemens des finances qui demandoient ſa preſence, il partit pour aller conſommer avec le Miniſtre du Czar le grand ouvrage qu'il avoit entamé.

Voici les conditions preliminaires de cette alliance, qui devoit changer la face de l'Europe, telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de Görtz après ſa mort.

Le Czar retenant pour lui toute la Livonie, & une partie de l'Ingrie & de la Carelie rendoit à la Suede tout le reſte ; il s'uniſſoit avec Charles XII. dans le deſſein de retablir le Roi Staniſlas ſur le trône de Pologne, & s'engageoit à ren-

trer dans ce Païs avec quatre vingt mille Moſcovites, pour detrôner ce même Roi Auguſte en faveur duquel il avoit fait dix ans la guerre: il fourniſſoit au Roi de Suede les vaiſſeaux neceſſaires pour tranſporter dix mille Suedois en Suede, & trente mille en Allemagne; les forces reunies de Pierre & de Charles devoient attaquer le Roi d'Angleterre dans ſes Etats de Hannover, & ſur tout dans Brême & Verden: les mêmes troupes auroient ſervi à retablir le Duc de Holſtein, & forcé le Roi de Pruſſe à accepter un Traité, par lequel on lui ôtoit une partie de ce qu'il avoit pris. Charles en uſa dès-lors comme ſi ſes armées victorieuſes, renforcées de celles du Czar, avoient déja executé tout ce qu'on meditoit. Il fit demander hautement à l'Empereur d'Allemagne l'execution du Traité d'Alrandſtad. A peine la Cour de Vienne daigna-t-elle répondre à la propoſition d'un Prince, dont elle croyoit n'avoir rien à craindre.

Le Roi de Pologne eut moins de ſecurité; il entrevit l'orage qui le menaçoit. Flemming qui étoit le plus défiant de tous les hommes, & celui dont on devoit le plus ſe défier, ſoupçonna le deſſeins du Czar, & celui du Roi de Suede en faveur de

de Staniſlas. Il voulut le faire enlever dans le Duché des Deux Ponts comme quelques années auparavant on avoit ſaiſi Jacques Sobiesky en Sileſie ; mais Staniſlas ſe tint ſur ſes gardes, & cette entrepriſe échoua.

Quelques avanturiers qui devoient executer cet enlevement, chercherent à meriter leur recompenſe en aſſaſſinant Staniſlas. Ils comploterent de ſe cacher derriere une haie près de laquelle ce Monarque devoit paſſer, & de le tuer à coups de fuſil. Staniſlas fut averti du complot ; il vint près de l'endroit marqué un peu avant le tems auquel les aſſaſſins devoient l'attendre ; il les trouva qui s'aſſembloient. Il marcha droit à eux avec un ſeul page ; la moindre circonſtance derangée ſuffit quelquefois pour déconcerter des complices. Ces malheureux n'étant pas encore arrivez à l'endroit où ils devoient faire leur coup, n'avoient pas eu le tems de ſe confirmer dans leur reſolution. Ils furent étonnez de la preſence du Roi. Mes amis, leur dit-il, je ne puis croire que des perſonnes à qui je n'ai jamais fait de mal veuillent m'ôter la vie ; ſi la neceſſité vous reduit à commettre un aſſaſſinat, voilà de l'argent, ſoïez honnêtes gens. En diſant ces paroles il leur jetta quelques pilto-

piſtoles, & s'éloigna d'eux en les laiſſant dans le repentir de leur crime.

Cependant Charles partit une ſeconde fois pour la conquête de la Norwege au mois d'Octobre 1718. il avoit ſi bien pris toutes ſes meſures, qu'il eſperoit ſe rendre maître en ſix mois de ce Roïaume. Il aima mieux aller conquerir des rochers au milieu des neiges, & des glaces dans l'aprêté de l'Hiver, qui tue les animaux en Suede même, où l'air eſt moins rigoureux, que d'aller reprendre ſes belles provinces d'Allemagne des mains de ſes ennemis; c'eſt qu'il eſperoit que ſa nouvelle alliance avec le Czar le mettroit bien tôt en état de reſaiſir toutes ces Provinces; bien plus ſa gloire étoit flattée d'enlever un Roïaume à ſon ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tiſtendall, près de la manche de Dannemarck, entre les villes de Bahus & d'Anſlo eſt ſituée Frederikshall, place forte & importante qu'on regardoit comme la clef du Roïaume. Charles en forma le ſiége au mois de Decembre. Le ſoldat tranſi de froid, pouvoit à peine remuer la terre endurcie ſous la glace; c'étoit ouvrir la tranchée dans une eſpece de roc, mais les Suedois ne pouvoient ſe rebuter en voyant

à leur tête un Roi qui partageoit leurs fatigues. Jamais Charles n'en eſſuïa de plus grandes. Sa conſtitution éprouvée par dix-huit ans de travaux penibles s'étoit fortifiée au point, qu'il dormoit en plein champ en Norwege au cœur de l'hiver ſur de la paille, ou ſur une planche, envelopé ſeulement d'un manteau, ſans que ſa ſanté en fût alterée. Pluſieurs de ſes ſoldats tomboient morts de froid dans leurs poſtes, & les autres preſque gelez, voyant leur Roi qui ſouffroit comme eux, n'oſoient proferer une plainte. Ce fut quelque tems avant cette expedition, qu'aïant entendu parler en Scanie d'une femme nommée Johns Dotter, qui avoit vêcu pluſieurs mois ſans prendre d'autre nourriture que de l'eau; lui qui s'étoit étudié toute ſa vie à ſuporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut ſoutenir, voulut eſſaïer encore combien de tems il pourroit ſuporter la faim ſans en être abattu : il paſſa cinq jours entiers ſans manger ni boire; le ſixiéme au matin il courut deux lieuës à cheval, & deſcendit chez le Prince de Heſſe ſon beau-frere, où il mangea beaucoup, ſans que ni une abſtinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas à la ſuite d'un ſi long jeûne l'incommodât.

Avec

Avec ce corps de fer gouverné par une ame ſi hardie & ſi inebranlable dans quelque état qu'il pût être réduit, il n'avoit point de voiſin auquel il ne fût redoutable.

Le onze Decembre, jour de Saint André, il alla ſur les neuf heures du ſoir viſiter la tranchée, & ne trouvant pas la paralléle aſſez avancée à ſon gré, il parut très-mécontent. Monſieur Megret Ingenieur François, qui conduiſoit le ſiége, l'aſſura que la place ſeroit priſe dans huit jours; nous verrons dit le Roi, & continua de viſiter les ouvrages avec l'Ingenieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau faiſoit un angle avec la paralléle, il ſe mit à genoux ſur le talus interieur, & apuyant ſes coudes ſur le parapet, reſta quelque tems à conſiderer les travailleurs qui continuoient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonſtances deviennent eſſentielles, quand ils s'agit de la mort d'un homme tel que Charles XII. ainſi je dois avertir que toute la converſation que tant d'écrivains, & même M. de la Mottraye ont raportée entre le Roi & l'Ingenieur Megret, eſt abſolument fauſſe; voici ce que je ſai de veritable ſur cet éyénement.

Le

Le Roi étoit exposé presqu'à mi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il étoit; il n'y avoit alors auprès de sa personne que deux François; l'un étoit Monsieur Siker son Aide de Camp, homme de tête & d'execution, qui s'étoit mis à son service en Turquie, & qui étoit particulierement attaché au Prince de Hesse; l'autre étoit cet Ingenieur. Le canon tiroit sur eux à cartouche, mais le Roi qui se découvroit davantage étoit le plus exposé. A quelques pas derriere étoit le Comte Swerin, qui commandoit la tranchée. Le Comte Posse Capitaine aux gardes, & un Aide de Camp nommé Kulbert recevoient des ordres de lui. Siker & Megret virent dans ce moment le Roi de Suede qui tomboit sur le parapet en faisant un grand soupir; ils s'approcherent, il étoit déja mort: une balle pesant une demi-livre l'avoit atteint à la temple droite, & avoit fait un trou dans lequel on pouvoit enfoncer trois doigts: la tête étoit renversée sur le parapet, l'œil gauche étoit enfoncé; & le droit entierement hors de son orbite. L'instant de sa blessure avoit été celui de la mort; cependant il avoit eu la force en expirant d'une maniere si subite, de mettre par un mouvement

vement naturel la main ſur la garde de ſon épée ; il étoit encore dans cette attitude : à ce ſpectacle Megret, homme ſingulier & indifférent, ne dit autre choſe ſinon, voilà la piéce finie, allons-nous-en. Siker court ſur le champ avertir le Comte Swerin. Ils reſolurent enſemble, de dérober la connoiſſance de cette mort aux ſoldats, juſqu'à ce que le Prince de Heſſe en pût être informé ; on envelopa le corps d'un manteau gris, Siker mit ſa perruque & ſon chapeau ſur la tête du Roi ; en cet état on tranſporta Charles ſous le nom du Capitaine Carlsberg, au travers des troupes qui voïoient paſſer leur Roi mort ſans ſe douter que ce fût lui.

Le Prince ordonna à l'inſtant que perſonne ne ſortît du Camp, & fit garder tous les chemins de la Suede, afin d'avoir le tems de prendre ſes meſures pour faire tomber la Couronne ſur la tête de ſa femme, & pour en exclure le Duc de Holſtein qui pouvoit y pretendre.

Ainſi perit à l'âge de trente-ſix ans & demi Charles XII. Roi de Suede, après avoir éprouvé ce que la proſperité a de plus grand, & ce que l'adverſité à de plus cruel, ſans avoir été amoli par l'une ni ébranlé un moment par l'autre. Preſque

que toutes ſes actions, juſqu'à celles de ſa vie privée & unie ont été bien loin au-delà du vraiſemblable. C'eſt peut-être le ſeul de tous les hommes, & juſqu'ici le ſeul de tous les Rois qui ait vecu ſans foibleſſe; il a porté toutes les vertus des Héros à un excès où elles ſont auſſi dangereuſes que les vices opoſez. Sa fermeté devenuë opiniâtreté fit ſes malheurs dans l'Ukraine, & le retint cinq ans en Turquie: ſa liberalité degenerant en profuſion a ruiné la Suede: ſon Courage pouſſé juſqu'à la temerité a cauſé ſa mort: ſa juſtice a été quelquefois juſqu'à la cruauté, & dans les dernieres années le maintien de ſon autorité aprochoit de la tyrannie. Ses grandes qualitez, dont une ſeule eût pû immortaliſer un autre Prince, ont fait le malheur de ſon Païs. Il n'attaqua jamais perſonne, mais il ne fut pas auſſi prudent qu'implacable dans ſes vangeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être Conquérant, ſans avoir l'envie d'agrandir ſes Etats; il vouloit gagner des Empires pour les donner; ſa paſſion pour la gloire, pour la guerre, & pour la vangeance l'empêcherent d'être bon politique, qualité ſans laquelle on n'a jamais vû de Conquerant. Avant la bataille il n'avoit que de la modeſtie, après la defaite que

de la fermeté; dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine & la vie de ſes ſujets auſſi-bien que la ſienne; homme unique plûtôt que grand homme, & admirable plûtôt qu'à imiter. Sa vie doit aprendre aux Rois combien un Gouvernement pacifique & heureux eſt au-deſſus de tant de gloire.

Charles XII. étoit d'une taille avantageuſe & noble, il avoit un très beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur, un nez bien formé, mais le bas du viſage deſagréable, trop ſouvent defiguré par un rire frequent qui ne partoit que des levres, preſque point de barbe ni de cheveux. Il parloit très-peu, & ne répondoit ſouvent que par ce rire dont il avoit pris l'habitude. On obſervoit à ſa table un ſilence profond. Il avoit conſervé dans l'inflexibilité de ſon caractere, cette timidité qu'on nomme mauvaiſe honte; il eût été embarraſſé dans une converſation, parce que s'étant donné tour entier aux travaux & à la guerre, il n'avoit jamais connu la ſocieté; il n'avoit lû juſqu'à ſon loiſir chez les Turcs que les Commentaires de Ceſar & l'Hiſtoire d'Alexandre. Mais il avoit écrit quelques réflexions ſur la guerre & ſur ſes Campagnes depuis 1700. juſqu'à

1709.

1709. il l'a
lui dit que c
malheureu

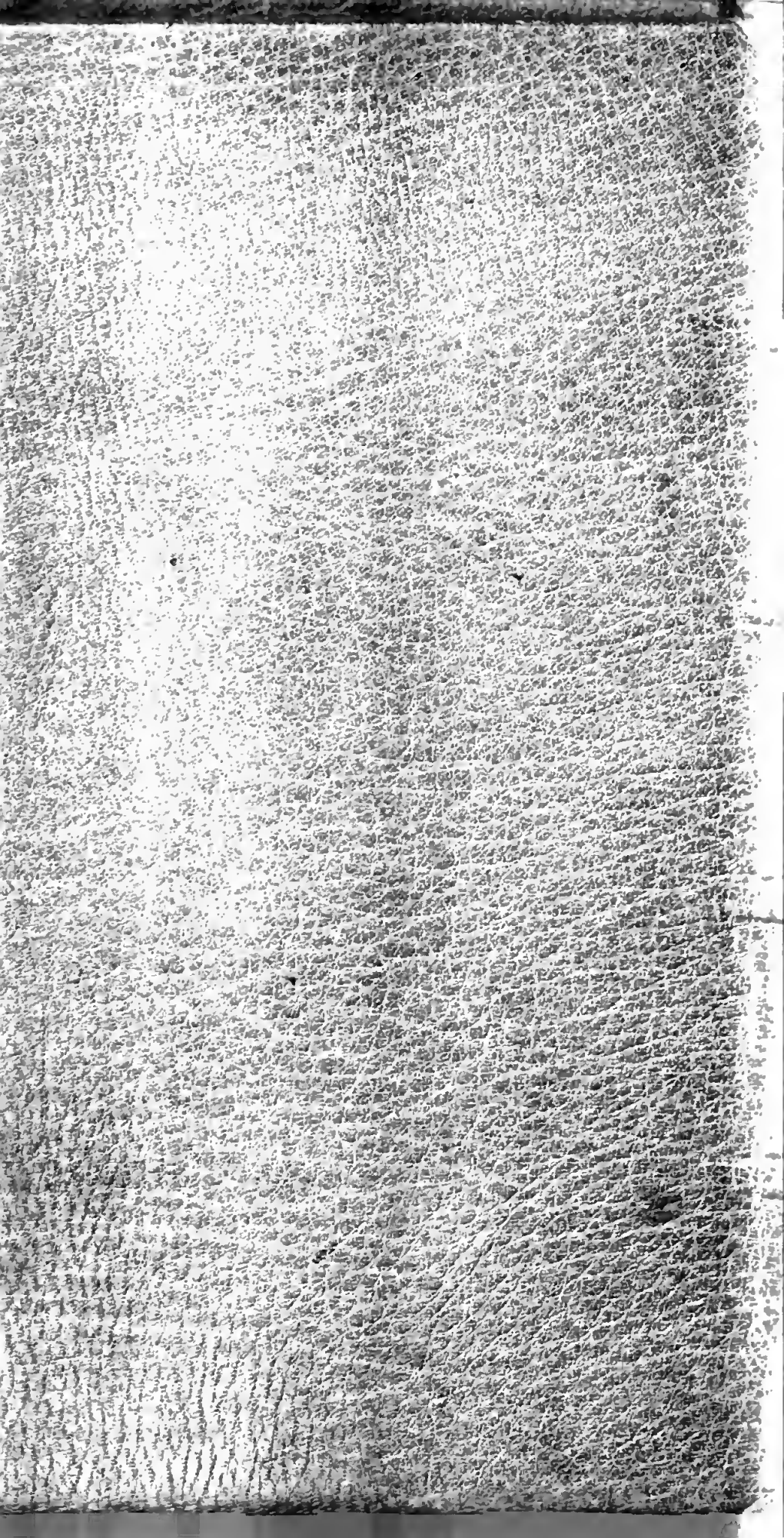
A l'égard d
mens d'un Prin
autres hommes,
que auſſi peu in[illegible]ruit qu
cun poids dans ces matie
ſatisfaire ſur ce point comm
rioſité des hommes, qui ont
verts ſur tout ce qui regarde
ſai de celui qui m'a confié les
moires de cett[illegible] Hiſtoire, que
therien de bonne foi juſqu'à l
vit alors à Leipſik le fameux P
ſieur Leibnits, qui penſoit
ment, & qui avoit déja inſpiré
bres à plus d'un Prince; Ch
dans la converſation de ce Phi
coup d'indifference pour le Lu
Depuis aïant eu chez les Turcs pl
encore, & aïant vû plus de diverſes
il étendit plus loin ſon indifference. Il
ſerva de ſes premiers principes que cel
Predeſtination abſolue, dogme qui fa
ſon courage, & qui juſtifioit ſes teme
Czar avoit les mêmes ſentimens que l
Religion & ſur la Deſtinée. Mais il e
plus ſouvent; car il s'entretenoit f
ment de tout avec ſes Favoris, & a
deſſus Charles l'étude de la Philoſopi
le don de l'Eloquence.

Je ne puis me defendre de parler ic
calomnie renouvellée trop ſouvent
des Princes, que les hommes malins
dules pretendent toûjours avoir été

.repandit a-
c M. Siker
)uede. Ce
deſeſperé de
n parlant il me
.is pû tuer le Roi
non reſpect pour ce Hé-
)ulu, je n'aurois pas olé.
ieva le ſiége de Frederick-
plus accablez que flattez de
rince, ne ſongerent qu'à fai-
.eurs ennemis & à reprimer
ance abſolue dont le Baron de
it fait éprouver l'excès. Les
brement pour leur Reine la
r de Charles XII. & l'obligement de renoncer à tout droit
la Couronne, afin qu'elle ne la
ffrages de la Nation; elle pro-
lermens reïterez qu'elle ne tente-
de retablir le pouvoir arbitraire;
a depuis la jalouſie de la Roïauté à
ſſe conjugale, en cedant la Couron-
Mari, & elle engagea les Etats à élire
ce qui monta ſur le trône aux mêmes
ns qu'elle.

,on de Görtz arrêté immediatement
nort de Charles, fut condamné par
de Stockolm à avoir la tête tranchée
de la potence de la ville; exemple de
nce, peut-être encore plus de juſtice,
ont cruel à la memoire d'un Roi que
'e admire encore.

n du huitieme & dernier Livre.

2:005650497

2.005650497